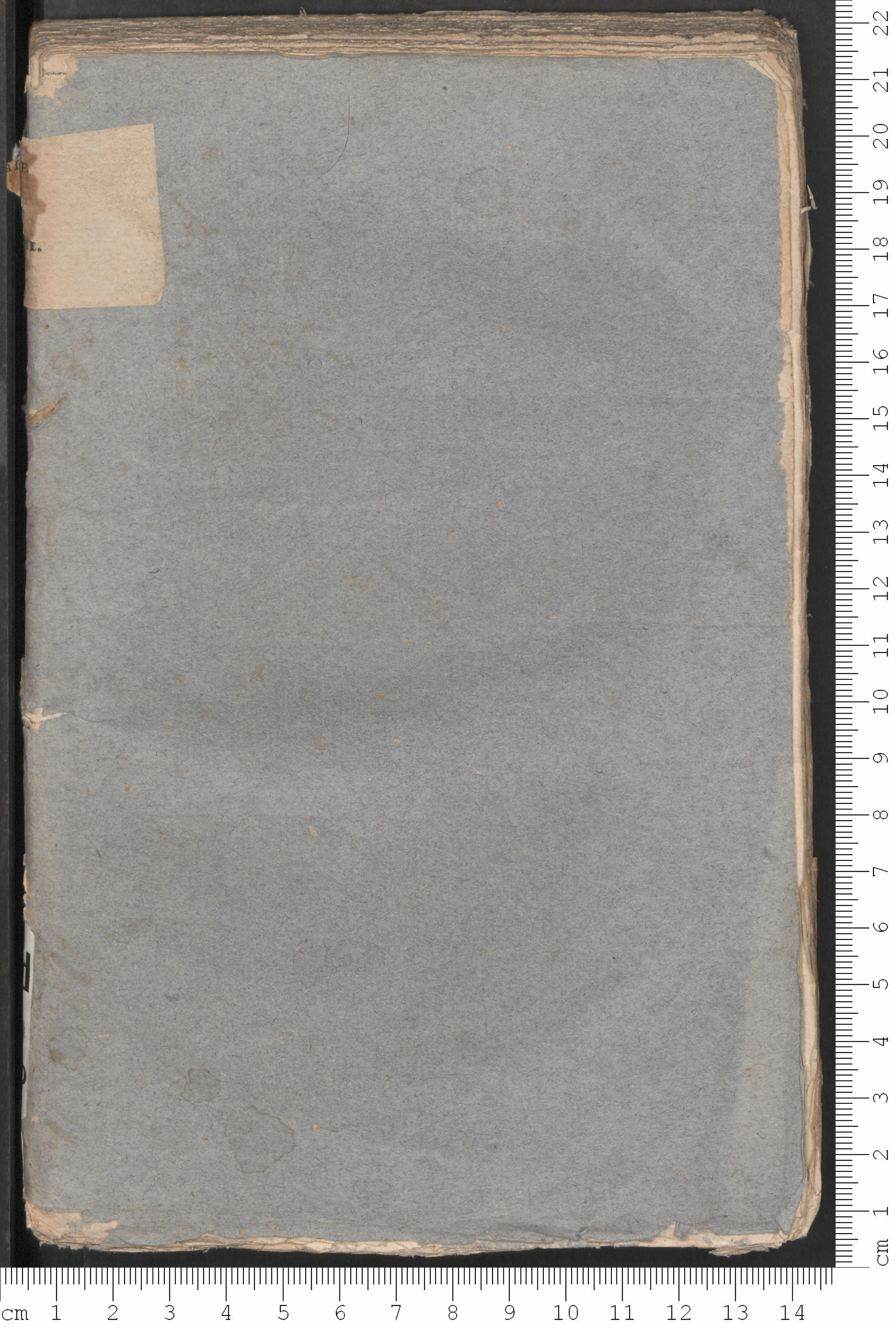
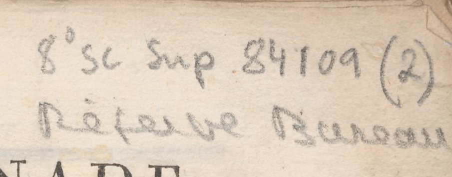

Scand
84109
Supp
2
RESERVE
BUREAU







PROMENADE

D'UN FRANÇAIS

EN

SUÈDE ET EN NORVÈGE.

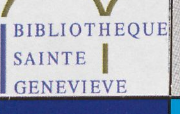
SECONDE PARTIE.

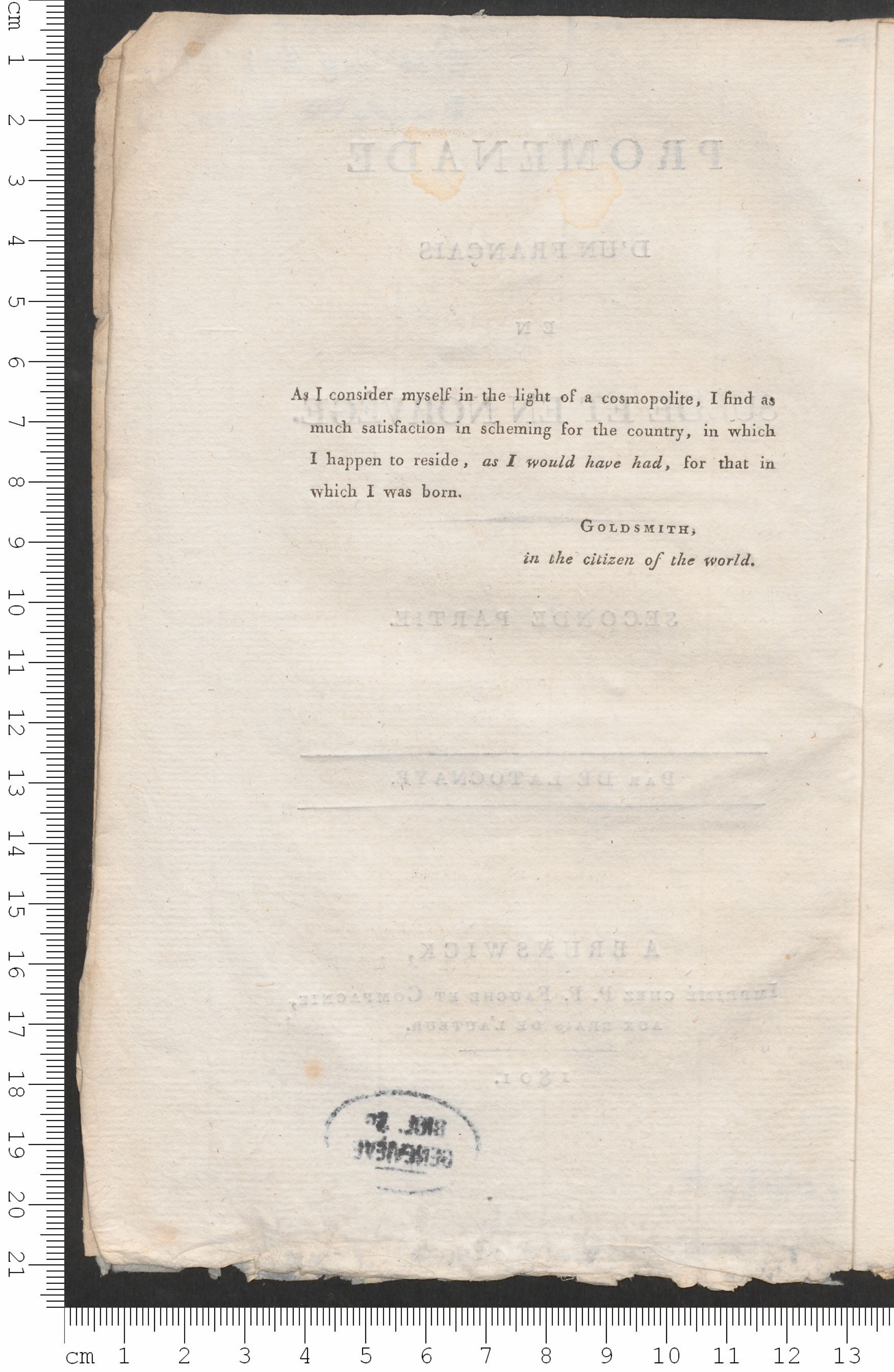
PAR DE LATOCNAYE.

A BRUNSWICK,
IMPRIMÉ CHEZ P. F. FAUCHE ET COMPAGNIE,
AUX FRAIS DE L'AUTEUR.

1801.







As I consider myself in the light of a cosmopolite, I find as much satisfaction in scheming for the country, in which I happen to reside, *as I would have had*, for that in which I was born.

Goldsmith,
in the citizen of the world.

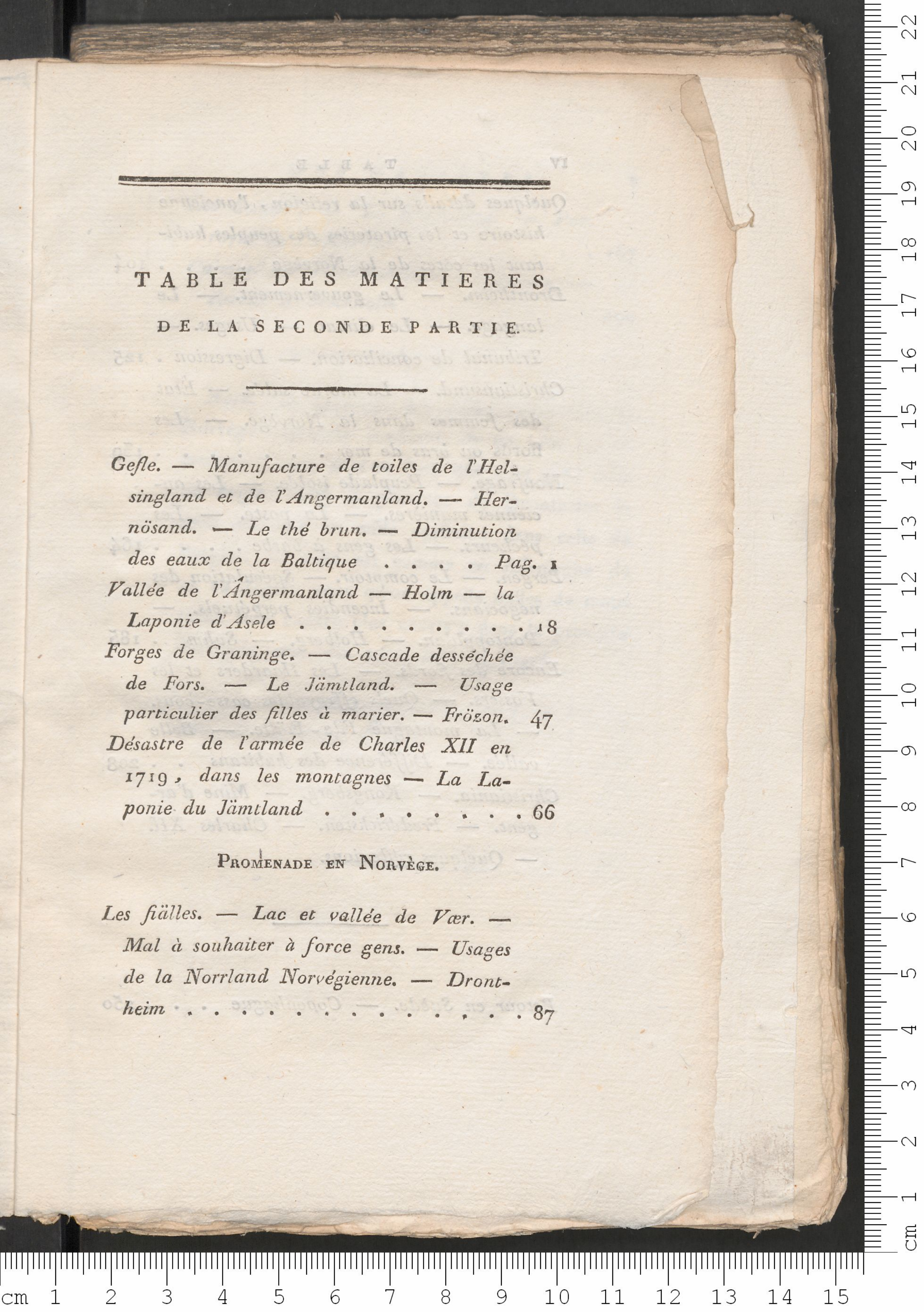


TABLE DES MATIERES

DE LA SECONDE PARTIE.

Nota. La longueur des milles varie dans la Norvège : dans la Norrland ils ne sont guères mesurés, mais il n'en faut que cinq pour faire un degré : dans la province de Drontheim le mille est égal au mille suédois : dans celle de Bergen, le mille est comme en Allemagne de 15 au degré : ceux qu'on appelle milles de montagne sont encore plus courts ; dans la province de Christiania, dix milles font un degré.

Voyez à la première partie, p. V et VI, la note sur les lettres Â Ó ó.

ERRATA.

Pages.	Lig.	
18	5	vallée de Lôngerman, *lisez* vallée de l'Ôngerman.
	15	*tel bort*, lisez *til bort*.
31	20	Rosélé, *lisez* Resele.
36	20	mènents, *lisez* Mènent.
40	16	il est est vrai, *lisez* il est vrai.
43	13	de outes parts, *lisez* de toutes parts.
47	2	Jämeteland, le nom de cette province s'écrit souvent Jämtland.
57	2	dit l'autre, *lisez* dit-il.
61	12	*Störsiö*, lisez Stor-siö.
63	4	à la, *lisez* à le.
87		*et suivantes*. Lac et vallée de Vor, *lisez* Lac et vallée de Vær (*Vær-Soe*, Vær-Dal).
128	2	dernèire, *lisez* dernière.
143	26	parti, *lisez* partie.
146	8	querelle, *lisez* quereller.
162	22	*huru morn*, en Danois ce serait, *huru staaers*; les habitans des montagnes de la Norvège, se servent souvent de la première expression qui est Suédoise.
196	1	usurairer, *lisez* usuraires.
215	24	au lieu de la place, *lisez* au lieu de la glace.
239	12	pour faire le sel de Tonsberg, *supprimez* de Tonsberg.
241	13	que sortent bois, *lisez* que sortent les bois.
267	9	lui fait, *lisez* lui font.
285	27	Malmiö, *lisez* Malmö.

PROMENADE

EN

SUÈDE ET EN NORVÈGE.

SECONDE PARTIE.

Gefle. — Manufacture de toiles de l'Helsingland et de l'Ôngermanland. — Hernösand. — Le thé brun. — Diminution des eaux de la Baltique.

A mon retour chez le gouverneur de la Dalécarlie, la terre avait changé de face, la verdure avait reparu : tout était en fleur. Le *Kiella* n'existait plus : il est vrai qu'au 20 de juin on peut espérer de ne pas être gelé.

Le hasard me fit faire cependant une remarque singulière, et qui peut-être pourra être utile ; pendant l'hiver on avait apporté de la poussière de tourbe, pour engraisser la terre en la mêlant

avec du fumier, et on l'avait jetée sur la neige, qui pouvait avoir deux pieds de haut. On la remuait alors pour l'usage qu'on en voulait faire, et la neige était parfaitement conservée dessous, sans même être foulée. On a souvent tant de peine à conserver la glace, et cette manière paraît si simple, que j'espère que quelques amateurs me sauront gré d'en faire mention.

Je me remis en route, et traversai, au moins deux fois par heure, le beau fleuve, qui arrose cette vallée. Cette fois, je puis le dire, je voyageai absolument comme un *pittoresque*, et courus sans m'arrêter, à travers un beau pays, jusqu'à Gefle, éloigné de plus de douze milles. Je devais m'arrêter, il est vrai, chez un curé, mais il était dix heures du soir, il avait quatre-vingts ans, ainsi le bon homme dormait. A deux heures du matin, je passai ma seconde station; c'était une forge considérable. A plus forte raison, je ne pus m'arrêter; mais en attendant le cheval, je fus me promener dans le parc pour jouir de la fraîcheur et du silence de ces *jours-nuits* délicieux.

La chaleur extrême du jour suivant, m'obligea d'avoir mon parapluie toujours ouvert. Les paysans revenaient de l'église, et quoique ma cariole fût beaucoup moins bonne qu'aucune de celles

dans lesquelles ils étaient eux-mêmes, ce parapluie me donnait un air de grand seigneur, et il me fallait avoir toujours le chapeau à la main.

Malgré ces coups de chapeau, je dois dire que les gens à qui on a affaire en voyageant dans le Gestrickland, ont bien quelque rapport avec ceux du voisinage de Stockholm, en outre qu'on ne peut rien avoir. Après avoir demandé inutilement plusieurs choses, je demandai enfin de l'eau et l'on me montra la pompe avec une complaisance singulière.

Les personnes à qui j'étais recommandé à Gefle, étant absentes, je pris le parti, le jour de la St.-Jean, d'employer mon temps à aller voir la chûte d'eau d'Elfkarby, la dernière de la rivière Dahl. Elle tombe à un demi-mille de la mer; elle est fort belle assurément, mais beaucoup moins que celle de Trolhätta.

En France, on plante le *mai*, le premier jour du mois de mai, et l'on fait des feux à la St.-Jean. En Suède, c'est tout le contraire; on fait des feux le premier de mai, et l'on plante le *mai* à la St.-Jean. On couvre l'arbre de fleurs et les paysans dansent autour; je pus remarquer cela à une grande forge au milieu du chemin, où l'on a fait un lac artificiel qui embellit ce pays, entièrement couvert de bois de sapins. Les chê-

nes ne croissent pas plus au nord qu'au sud du Dahl Elfen. A l'entrée du pont que l'on a bâti sur la chûte d'eau d'Elſkarby, dans l'Upland, il y a deux chênes plantés qui sont les derniers que j'aye vus pendant long-temps.

Le port de Geſle n'était ouvert que depuis une semaine ou deux. Cette ville est réputée la quatrième de Suède; elle est assez jolie. Le palais du gouverneur est encore une maison royale; il est quarré comme ceux dont j'ai déjà parlé, mais beaucoup plus petit. Gustave III, après un incendie, avait fourni 45,000 rixdalers pour rebâtir l'hôtel-de-ville, et c'est vraiment un beau bâtiment.

Le commerce est assez florissant dans cette ville, il consiste dans l'exportation du fer de Dannemora et du cuivre de Falhun. On y voit aussi une belle raffinerie de sucre, des distilleries etc.

Il y a une petite île à l'entrée du port, sur laquelle il y a une batterie qui garantit la ville du pillage en 1719. Lorsque les Russes, qui avaient envoyé une flotte cette année jusqu'au fond du golphe, s'y présentèrent, ils furent repoussés par M. Hugo Hamilton, qui était alors gouverneur du Gestrickland.

Il m'a semblé que les terres près du port, pourraient produire du salpêtre en grande quan-

tité ; il se forme seul à la surface. La vase surtout qu'on en avait tirée, en était très-chargée et avait un goût très-fort.

Je me déterminai enfin à parcourir les côtes, pour rejoindre la vallée de l'Ôngerman, qui devait me mener en Norvège. Les Russes dans leur seconde expédition en 1721, pillèrent et saccagèrent presque toutes les paroisses de la côte; le 18 mai ils s'arrêtèrent à Hamrôngema, et l'on voit sur l'autel de l'église une inscription qui rappelle leurs dévastations.

Je ne me serais pas attendu à voir un aussi beau lieu au-delà de Gefle, que la forge et la belle maison de Wifors, appartenans à M. Schinkel. Il était onze heures et demie du soir, lorsque j'y suis arrivé ; la fraîcheur et le demi-jour charmans étaient trop tentans pour ne pas en profiter, en me promenant par-tout.

Je traversai, aussitôt après, les déserts et les bois qui séparent le Gestrickland de l'Helsingland, et le lendemain je fus visiter la manufacture de toile de M. Gaverberg. Elle occupe 30 métiers ; c'est de-là, que la cour tire son linge de table. Il vient aussi d'établir une papéterie au dégorgement d'un lac.

D'une vallée à l'autre, on voyage toujours dans des bois déserts ; mais aussitôt qu'on ar-

rive près d'une des rivières, que l'on doit souvent traverser, le pays paraît peuplé; les habitans sont aisés et sur-tout industrieux; à peine trouverait-on une maison, sans un métier établi.

Gustave Vasa, dans ses courses, sortit par les forêts de la Dalécarlie et fit soulever les habitans de l'Helsingland, qu'il joignit aux Dalécarliens. On voit à ce sujet, près du village de Norhala, une inscription en son honneur. La voici :

Här . manade .
Gustaf . I.
öhr . 1521 .
Samlade . Helsingar .
Til .
Rickets . Rädning .
Frihett . hielten . til . ära .
Under . ättlingens .
Gustaf . III ,
Regiering .
Restes . Stenen .
öhr . 1773 .
Af . Selskapet . *Pro amico* . (*)

(*) Ici s'arrêta Gustave I, l'an 1521; il rassembla les Helsinglandais pour rendre le royaume à la liberté, à l'honneur.

Cette pierre a été élevée, sous le gouvernement paternel de Gustave III, par la société *Pro amico* (*).

(*) Un club de ce nom à Gefle.

Je fus visiter le pasteur d'Enônger, le docteur Hambræus, dont j'avais connu le frère dans l'Upland. Ce village est situé à l'embouchure d'une petite rivière qui fournit du poisson aux habitans. Depuis quelque temps, on commence à trouver les bons habitans du Nord : c'est à l'isolement, dans lequel ils se trouvent, qu'ils doivent leur aisance et leur bonhomie. J'en fus visiter un ou deux, avec leur bon curé.

Les maisons sont très-propres dans l'intérieur; elles ont généralement la même distribution. La principale pièce est tapissée des habits, le long des murs ; le grand luxe consiste à ne pas laisser un endroit vide. Les paysans fabriquent tout ce dont ils ont besoin, en draps et sur-tout en toile : il en est quelques-uns qui la font très-fine et très-belle ; mais malheureusement on ne connaît pas l'art de blanchir usité en Irlande.

C'est là l'industrie du long hiver qui les désole. Lorsque l'été vient, il ne faut pas perdre un moment ; la pêche, le labourage, l'abattis des bois, le sciage des planches et le charbon, les tiennent toujours en mouvement ; on ne trouve guères que les femmes à la maison, ou dans les champs voisins. Par-tout où je me suis présenté, j'ai toujours trouvé de la complaisance et en général il m'a toujours fallu boire à la santé des hôtes.

Ces gens-ci ont une figure animée, les hommes ont de grands corps bien constitués et très-vigoureux, ils ne paraissent pas plus forts que les Dalécarliens, mais beaucoup plus intelligens.

Les Russes avaient aussi fait une descente ici, mais le sacristain, qui se trouva être un maître homme, se mit en embuscade sur leur chemin, et leur tira plusieurs coups de fusil, qui les firent se rembarquer promptement, en laissant un homme sur le carreau.

Je me suis amusé à examiner les registres de la paroisse et j'ai trouvé que dans les cinquante dernières années, il y avait eu 1808 naissances et 1318 morts; dans les dix dernières, 436 naissances et 265 morts; dans les 25 premières, seulement six bâtards et dans les autres 27. On peut tirer de ceci, deux conclusions assez justes, que la population augmente considérablement, et aussi que les mœurs se dépravent.

La plante qui donne le fruit appelé ôkerberg, commence à paraître dans ces pays. Ce petit fruit rouge tient le milieu entre la fraise et la framboise, quoique son goût n'ait de rapport ni à l'une ni à l'autre. Il est extrêmement délicat, on en fait des confitures excellentes. Il est particulier, que ce fruit ne croisse que dans les provinces du Nord: la paroisse d'Enônger est la première où

on en trouve : on a, dit-on, essayé de l'avoir ailleurs, mais toujours sans succès.

Un peu plus loin, l'on rencontre la forge d'Iggesund, sur un petit bras de mer et près d'un village considérable, que traverse une rivière ; car on ne les trouve que là. J'ai déjà passé plusieurs petites villes sans en parler, il ne serait pas bien de n'en pas nommer au moins une. Huddickswall est vraiment une jolie petite ville, qui a un très-bon port. On a su profiter d'un incendie pour la mieux bâtir. Ce serait vraiment un service à rendre à bien des villes, que de mettre le feu aux quatre coins.

Les intervalles entre les habitations sont bien tristes ; des bois, des bois, et toujours des bois, il y en a tant que je suis persuadé qu'il y aurait de quoi en fatiguer un Ecossais même ; quoiqu'on aime toujours ce dont on n'a guères. Près des habitations, on rencontre souvent de ces monts funéraires dont j'ai parlé : c'est un usage très-simple et que je crois meilleur que celui d'enterrer dans les églises, ou même dans les cimetières ; avec ces monticules on n'a pas besoin d'inscription : c'est la tombe d'un tel, devaient dire les gens, et c'était pour toujours ; le temps n'y changeait rien. On les trouve toujours dans un endroit exposé à la vue, sur une rivière

ou sur un grand chemin; les chefs et les rois étaient les seuls enterrés de cette manière.

Je gagnai enfin Sundswall. Cette ville est, dit-on, assez riche; elle ne me sembla pas, à beaucoup près, si bien qu'Huddickswall. D'ici, il y a une grande route jusqu'à Frözon, pour aller en Norvège; mais je n'aime pas les grandes routes: depuis trop long-temps je m'y trouve, et si le lecteur en est aussi ennuyé que moi, il serait bon que nous pussions tous les deux en sortir.

En entrant dans cette province, (le Medelpad) il semble qu'on quitte les bois: le pays paraît meilleur et est mieux cultivé. Les églises en général sont presque toutes nouvellement bâties, et à-peu-près sur le même plan, qui est assez élégant et très-convenable.

Trois rivières se jettent dans la baye de Sundswall. La plus grande est le Lindhal-*Elfen*, dont l'eau est toujours bourbeuse; elle charie des arbres et des terres, depuis l'ouverture que les paysans ont faite près la cascade de Fors, dont je parlerai après. Ces débris ont déjà formé, à l'embouchure de la rivière, plusieurs petites îles, point encore habitées. Celle d'Alnö, située à l'entrée de la baye de Sundswall, est très-considérable et très-fertile; on y compte près de cinq cents habitans. Après

avoir navigué sur le fleuve bourbeux du Lindhal, je me rendis dans cette île, et y fus reçu par M. Krapp. L'île est entièrement cultivée, on y trouve plusieurs petits monts funéraires, ce qui prouve que la culture en est ancienne.

Le curé venait de mourir, et ses obséques devaient se faire le lendemain: je désirai les voir. Que le lecteur ne sourie pas à l'idée de me voir arrêté à l'enterrement d'un curé. Un curé est par tout pays un homme de conséquence; et dans les pays du Nord, il l'est bien davantage. Celui-ci était mort depuis quatorze jours: on l'avait soigné tout ce temps; et depuis deux jours seulement, on avait invité le pays à venir lui rendre les derniers devoirs. Suivant l'usage, un confrère récita une *oraison funèbre* qui dura bien quatre heures; après quoi on fit un grand repas très-long et très-lugubre. Il est d'usage, aux funérailles en Suède, de se servir d'une espèce de pain particulière, que l'on distribue aux amis après la cérémonie.

Ce pays est vraiment très-joli: les montagnes qui le coupent, le diversifient et en font paraître davantage la culture des terres, et les maisons riches des paysans qui l'habitent. Hernösand est la capitale ou du moins la résidence du gouverneur des quatre provinces du nord, appelée

la Norrland. Ces quatre provinces sont le Medelpad, l'Ôngermanland, le Jämeteland et la Laponie d'Ôsele : leur étendue serait suffisante pour faire un royaume, mais elles sont bien peu peuplées, on n'y compte guères que cent mille habitans. Les provinces au nord de celles-ci, la Vestrobothnie et les six autres Laponies, sont presque aussi étendues que la France, et elles sont encore moins habitées. Dans les sept Laponies, il n'y a guères que huit à neuf mille habitans.

M. de Lindecrona, gouverneur de ces provinces, voulut bien m'accueillir à Hernösand. Le feu roi Gustave III, y a bâti un *gimnasium* ou collège, et le palais du gouverneur. Ce bâtiment ne ferait point dèshonneur à la capitale, il est vraiment très-beau : les habitans ont contribué à sa bâtisse, pour la moitié des frais, et cela leur fait honneur.

Gustave III, a plus fait pour son pays qu'un grand nombre de ses prédécesseurs ; — il encourageait l'industrie et les talens dans les pays les plus reculés. Il savait distinguer le mérite et sur-tout accueillait différemment le bon serviteur du mauvais, point très-essentiel. Partout on trouve des traces de sa protection : les églises des paroisses de ces contrées lointaines ont été rebâties par lui : les hôpitaux, les gimnases, c'est

lui qui les a fondés : il avait aussi énoncé le désir d'encourager les manufactures et sa mort l'a prévenu.

Celles de ce pays deviendraient bientôt très-florissantes, si le gouvernement s'en occupait sérieusement. Les secours accordés de cette manière, sont loin de ruiner un état ; la fabrique des toiles enrichit l'Irlande, pourquoi ne ferait-elle pas le même effet en Suède ? La blancheur seule y manque, et cet article, qui vraiment est très-frivole, les détériore à un point singulier. Les juifs et autres, qui en connaissent la bonté, viennent les acheter à bas prix, les transportent en Hollande, d'où après avoir été apprêtées à la manière hollandaise, elles sont vendues en Europe comme du crû de ce pays. Les machines seules pour les blanchir manquent; mais ce n'est pas là l'affaire du paysan. Il faut que des gens riches et entreprenans s'adonnent à cette seule partie, et on ne peut pas espérer d'en trouver parmi les petits bourgeois de ces petites villes. Si cependant ils savaient, que plusieurs négocians ont fait en Irlande des fortunes rapides de cette manière, et qu'il n'est pas rare d'en voir gagner 30,000 livres sterlings dans un an ou deux, peut-être cela pourrait-il les encourager.

Il y a des eaux minérales dans cette ville qui

sont assez fréquentées ; elles contiennent du souffre et du fer, comme presque toutes celles de la Suède.

Pourrait-on croire, que dans ce pays, où les chaleurs brûlantes de l'été sont excessives, on ne sache point faire d'autre usage de la glace que pour empêcher le détestable *swag dricka* (boisson faible, petite bière) d'aigrir, et la viande de se corrompre. J'y ai vu une glacière superbe, qui avait coûté près de quinze cents rixdallers ; et la personne qui l'avait bâtie, m'avait fait boire chaud à dîner et parut fort étonnée, quand je lui demandai ce qu'elle voulait faire de sa glace. Les blocs de glace qui la remplissent, fondent sans utilité : on ne connait ni la glace à la crême, ni aux fruits. On ne sait pas, que des glaces aux *ókerberg*, fraiches, seraient suffisantes pour faire venir à Hernösand des gens du fond de l'Italie. Qu'ils sachent donc, les malheureux, que cette opération consiste à exprimer le jus du fruit, à le mêler avec du sucre et à le placer dans un vase de fer blanc, assez semblable aux bonnets de leurs professeurs ; que l'on place le tout dans un seau rempli de glace pilée et mêlée d'un peu de sel, et qu'on le tourne jusqu'à ce que le contenu soit figé. Si jamais je reviens à Hernösand, et qu'on ne

m'en donne pas, je mets le feu à la glacière.

Le premier de juillet était passé depuis longtemps: c'était l'époque que l'ordonnance avait fixée pour ne plus boire de café dans toute la Suède. Je ne puis pas dire en avoir bu depuis: mais la manière étrange de boire le *thé brun*, qui l'avait remplacé, me le faisait paraître bien préférable. Après le dîner, la maîtresse de la maison faisait dire aux hommes les uns après les autres, qu'elle voulait leur parler en particulier; moi, j'ai cru que c'était quelques bonnes aventures, mais non, le tout était pour vous présenter du *thé brun*.

Chacun connait l'histoire de la pomme,
Qui par Satan damna le premier homme.
Le méchant fruit! eût-il été permis,
Nous serions tous encore en paradis:
Et Madame Eve avait le goût trop exquis,
Pour s'amuser à pareilles fadaises,
Quand à foison, elle avait au jardin,
Des abricots, des pêches et des fraises.
Mais la défense enhardit le malin,
Et notre mère en approcha soudain.
Pour le garder, qu'eût-il donc fallu faire?
Ma foi! je crois qu'il eût fallu se taire,
Ou seulement lui dire avec mystère,
Que ce beau fruit lui durcirait le tein,
Ou que son jus ferait tomber son sein.

De sa beauté le soin l'eût alors sans défense,
De ce fruit pour toujours, fait faire abstinence.
Monsieur Satan lui-même, avec toute sa science,
N'eût pu venir à bout de l'induire à pécher:
Car souvent une fille à son amant ne pense,
Que quand contre l'amour, on vient de la prêcher.

Une bonne commère avec délice extrême
Mangeait en Italie une glace à la crême;
A son plaisir pourtant, une chose manquait:
Sa tête à la chercher vainement s'appliquait;
Mais bientôt, de sa peine ayant trouvé la cause,
Ah! dit-elle, *Padre Santo,*
Qual domagio, che non sia peccato.
L'entende qui pourra: d'en dire plus, je n'ose.

Tant y a, que le *thé brun*, est à mon avis, infiniment préférable au café, même de Mocka.

Quelques personnes très-instruites m'ont encore assuré dans cette ville de la diminution rapide des eaux de la Baltique, ou du moins du golphe de Bothnie. M. le docteur de Nordin, frère du gouverneur de la Dalécarlie, m'a assuré avoir fait des remarques depuis près de quarante ans, et que dans cet espace de temps, les eaux s'étaient retirées de plus de deux pieds, ce qui ferait cinq pieds par siècle.

On ne sait que répondre à cela; c'est étonnant réellement. Cependant si la mer s'est toujours

jours retirée également, le Dannemarck, la Basse-Saxe, la Prusse, la Courlande, grande partie de la Russie et de la Suède, n'existaient certainement pas il y a deux mille ans : la Baltique devait joindre la mer Glaciale par les grands lacs Ladoga et Onega, en Russie, et qui sait, peut-être la mer Caspienne et celle-ci la mer des Indes.

Si je n'avais promis solennellement de ne plus me laisser aller à mes rêveries, le beau système que je bâtirais là-dessus! comme je l'appuyerais de l'histoire de la flotte de Sésostris, rapportée par Hérodote, à ce que je crois, ou par quelque autre conteur des temps anciens! laquelle flotte partant de la mer Rouge, cingla dans la mer des Indes, puis de là fut visiter les Hyperboréens et revint en Egypte par la mer Noire. Assurément ceci serait une expédition que nos navigateurs modernes, avec tout leur savoir ne sauraient faire et que cependant je ferais (sur le papier) sans la moindre peine, par la seule supposition du retrait des eaux de cinq pieds par siècles. Car ce Sésostris, s'il faut en croire ces messieurs, conquérait la plus grande partie du monde, il y a bien cinq mille ans, et —. — je ne veux pas dire un mot de plus; de l'humeur dont je me connais, je ferais tout de suite un volume, et

le lecteur craignant, avec raison, de se noyer dans une telle masse d'eau, finirait par jeter mon livre au feu, ou *ailleurs*, ce qui est toujours un sort funeste pour un pauvre auteur.

Vallée de Lôngerman — holm — chûte du promeneur — la Laponie d'Ôsele.

Les bourgeois des petites villes en Suède, ont généralement un ton et des manières qui paraissent singulières à l'étranger. Ils sont infiniment plus montés sur le ton d'étiquette, qu'à la cour même: c'est là, que les baises-mains, les embrassades, et les courbettes profondes ont plus particulièrement lieu. Dans le passeport que le Roi m'avait donné, j'avais pris le seul titre très-modeste de *tel bort fransöser* (natif de France.) Ceci semblait devoir me mettre à leur niveau, et par-conséquent me faciliter l'entrée de leurs maisons; mais c'est une chose bien à remarquer, ces messieurs souvent si grands partisans de l'égalité pour leurs supérieurs, se conduisent de manière à faire croire qu'ils ne pensent pas ce qu'ils disent. Il m'est plus d'une fois arrivé dans le cours de ma pérégrination en Norvège et en Suède de voir le marguillier ou le juge du vil-

lage, se placer au haut bout de la table, en disant au maître que je n'avais pas de *Caractère* et affecter un ton et des airs souvent assez particuliers.

Une fois ayant vu tout le monde s'emparer de sa voisine, et lui donner le bras pour aller dans la chambre à côté ; je saisis galamment la mienne, qui était un tendron de soixante et dix ans au moins, et qui cependant avait un pierrôt rose, dont la taille bien pincée, lui descendait, je crois jusqu'aux genoux. En passant près de ces Messieurs, un d'eux m'appliqua un grand coup de poigs sur l'épaule; étourdi de la caresse, je me retournais dans la louable intention de le lui rendre avec usure, lorsque je le vis me présenter la main en signe de bonne amitié.

Ce qui m'amusait sur-tout infiniment, c'était les révérences sans fin et jusqu'à terre, que les mêmes gens me faisaient lorsqu'ils m'avaient vu accueilli avec égards chez le gouverneur, ou chez quelques Seigneurs.

Leur genre de vie, au sur-plus, est assez semblable à celui des bourgeois Dalécarliens, fumant la pipe, buvant du *swag-dricka*, et passant les jours dans l'indolence et l'inaction. Ils se plaignent sur-tout, assez communément, de voir les *gens de mérite* délaissés et les postes

donnés à la faveur et à la naissance; j'entendais fort bien ce que voulait dire cela, les gens de mérite, et je ne pouvais qu'applaudir à la justesse de la remarque.

L'hospitalité, qui parmi les paysans est réellement remarquable, ne peut pas l'être chez les gens d'un rang mitoyen. Ils ont rarement de la viande fraîche, peu ou point de vins, un pain dur cuit tous les six mois, et usent de lavages perpétuels tels que l'*öle-host* le *swag-dricka* etc. il est donc clair que toutes les fois qu'un étranger se présente, il rogne sur la portion déjà trop faible, ou qu'on est obligé de se mettre en frais pour le recevoir décemment; de là vient que l'on craint de l'avoir chez soi, et qu'en général dans le Nord, il n'y a point d'intimité à attendre, puisque pour avoir son meilleur ami à dîner, on veut des préparations considérables. Le paysan, au contraire, qui sait qu'on ne s'attend à rien de magnifique, donne de bon cœur ce qu'il a.

La bonhomie des campagnes de la Suède et surtout du nord, oblige le curé à présenter la main à tous ceux de ses paroissiens qu'il rencontre. Cet usage qui entretient la cordialité, entre le pasteur et ses ouailles, a cependant l'inconvénient de procurer souvent au premier et à sa

famille le plaisir de jouer du *violon écossais*, et j'en ai connu, qui m'ont paru fort habiles sur cet *instrument de musique*.

Quand je veux me représenter une chose très-ridicule, j'imagine un Anglais, sorti pour la première fois de son pays, accueilli dans une de ces sociétés, ou chez quelques bons curés, tendrement baisé sur la bouche, par un vieux prêtre, qui vient de fumer dix pipes, et de boire autant de *sups* d'eau de vie dans sa journée.

Dans l'expédition que les Russes firent en 1721, l'île sur laquelle Hernösand est située, ne fut point oubliée; ils n'y laissèrent subsister que l'église, comme presque par-tout où ils débarquèrent.

Je fis mettre ma cariole dans un bateau, et je naviguai entre les îles qui sont à l'embouchure du superbe Ôngerman, qui est sans contredit la plus belle et la plus grande rivière de Suède. Je fus débarquer à Sanna dans *hemsö* (*) chez M. le baron de Bunge, ancien gouverneur de cette province, qui me reçut avec l'urbanité la plus distinguée. Depuis qu'il s'est retiré, il a employé

(*) *ö* veut dire île; comme en ôtant cette terminaison, il arriverait souvent qu'on ne reconnaîtrait pas l'endroit, j'ai préféré les laisser. J'ai fait de même pour *siö* qui signifie lac.

son temps dans sa retraite, à cultiver son île, dont il est presque le seul habitant: il y a très-bien réussi, et Sanna est vraiment un beau lieu.

Je remarquai parmi l'herbe, plusieurs épis de seigle, et M. le baron de Bunge m'assura que l'année d'avant, il avait semé de l'avoine avec la graine de foin; qu'au sur-plus, ce n'était pas la première fois qu'il avait fait la remarque que l'avoine semée avant l'hiver, produisait du seigle l'été d'après. Il me montra plusieurs endroits qu'il avait semés exprès, et parmi lesquels on voyait à peine quelques tiges d'avoine.

Je sens très-bien que beaucoup de gens vont crier, que ceci est une exagération de voyageur; pour éviter toute discussion, je renverrai les incrédules à Sanna et à la personne respectable de qui je tiens ce fait.

Les îles nombreuses qui bordent la côte sont couvertes de bois, et les vaisseaux qui passent continuellement entre elles, animent le paysage. Les habitans ont ici, comme presque par toute la Suède, une manière de défricher les terres bien extraordinaire, et l'on pourrait dire bien dangereuse. Ils abattent les arbres, en couvrent le terrain, et l'année d'après, y mettent le feu. Lorsque les cendres des branches brulées, (car le tronc de l'arbre ne brûle pas) sont encore

chaudes, ils les grattent légèrement, et y sèment du seigle. Si cette semaille est suivie d'une pluie abondante, ils sont presque sûrs d'avoir l'année d'après une recolte prodigieuse; l'herbe vient ensuite sans autre culture. Cette méthode a l'inconvénient de mettre quelquefois le feu aux bois voisins, et souvent l'incendie se propage à des distances considérables; mais elle a aussi de grands avantages dans ces vastes pays, si peu peuplés.

La chaleur était excessive, et l'orage qui menaçait, éclata précisément à l'instant que je traversais l'Ôngerman, pour aller chercher la poste de Skog d'où je devaïs remonter ses bords. La rivière a plus d'un demi-mille de large dans cet endroit, les bords en sont très élevés et paraissent bien cultivés et habités; les éclairs qui sillonnaient la nue dans le lointain, et le roulement du tonnerre augmentaient encore la beauté de la scène.

Les gens à Skog eurent besoin de se faire répéter plusieurs fois, que je voulais remonter le cours du fleuve; suivant l'usage des *pittoresques*, ils voulaient me faire aller à *Torneó* voir le soleil pendant la nuit. Eh! mais, est-ce qu'il est plus beau que le jour? que m'importent les bois, les ours, les rochers de ces déserts, et même la

grande route fréquentée qui y mène? ce sont les hommes ; les moyens qu'ils emploient pour supporter leur existence, les manières enfin qui leur sont propres que je me plais à étudier, et qui peuvent intéresser les autres.

J'avais l'intention de remonter le cours de l'Ôngerman, jusqu'à la paroisse d'Ôsele dans la Laponie de ce nom ; puis de là, de passer les montagnes et de me rendre en Norvège : j'avais assez bien pris mes arrangemens, mais je ne comptais pas sur un accident qui m'a forcé de changer de dessein, et dont je me rappellerai peut-être toute ma vie ; mais enfin *l'homme propose*, comme disent nos bonnes gens.

En vérité, on se fait en Europe des idées bien fausses et, si j'osais le dire, presque risibles de ces pays du Nord ; il me semble réellement, que la partie la plus riche et la plus industrieuse de la Suède est l'Ôngermanland. Là, les paysans sont de petits seigneurs possesseurs de terre, qui mènent une vie patriarchale dans des maisons larges, commodes et très-propres. Leur sort m'a semblé si heureux, que je crois que j'eusse volontiers abandonné ma vie errante pour en avoir un pareil.

Le climat est dur en hiver, mais pas plus que dans le Sud de la Suède ; les précautions que

l'on sait prendre, le rendent plus supportable que même en France. L'été aussi est bien plus beau que même en Italie ; qu'on se figure trois mois d'un jour serein, raffraîchi toutes les douze heures par un léger zéphir, et pendant lequel on voit, pour ainsi dire, les plantes germer, pousser avec vigueur et mûrir.

A tous pas, on aperçoit sur les bords de l'Ôngerman, nombre de jolies églises et des villages considérables. La vallée cependant, n'est pas si peuplée que celle de la Dalécarlie ; mais elle est plus agréable à parcourir, parce que les montagnes qui l'avoisinent sont plus hautes, et le pays plus boisé. La rivière aussi, est bien plus considérable et les vaisseaux qui vont et viennent, augmentent beaucoup la beauté du coup-d'œil.

Les *gästgifvaregórd*, ou maisons de poste, sont tenus par des paysans aisés ; le voyageur est agréablement surpris en leur trouvant un air de propreté et d'aisance, qu'assurément ceux près de la capitale n'ont pas.

J'arrivai enfin à la belle maison de Holm, chez M. de Nordenfalk, aux attentions obligeantes de qui j'ai eu depuis tant de lieu de me louer. C'est le seul *säteri*, ou terre jouissant des privilèges de la noblesse dans le Nord. M. de Nordenfalk est établi dessus cette terre depuis 40 ans

et la culture du pays, aussi bien que la richesse des habitans, sont en partie dues à son infatigable activité. Il n'y a point de mine de fer dans cette partie : on est obligé de le tirer des environs de Stockholm ; mais on a bâti plusieurs forges sur les torrens qui tombent des montagnes, afin de profiter des bois qui couvrent le pays.

Le froment vient parfaitement, quoique ce pays soit fort rapproché du pôle ; il faut avoir l'attention de tirer la semence de pays encore plus au nord, si cela se peut ; ainsi le froment qu'on tire de Vasa en Finlande, au fond du golphe de Bothnie, mûrit trois semaines plutôt que celui qui vient de Stockholm. C'est un objet de grande importance, car la gelée vient les nuits, dès le mois d'août ; si elle était un peu forte, tout serait perdu. Les bleds du sud viendraient fort mal pendant plusieurs années, et même il est probable qu'ils ne pourraient s'acclimater. Cet article pourrait servir d'indication aux cultivateurs des pays du sud, je suis convaincu que si l'on semait en France des grains de Vasa, ils mûriraient six semaines plutôt que ceux de ce pays.

La manière de battre le bled dans cette province, lui est particulière, et prouve à l'évidence

que les bois y sont communs ; on bâtit en bois un corridor d'environ 250 pieds de long, sur huit de large, outre les deux côtés qui sont en pente, et ont chacun trois pieds. On place la paille de manière que l'épi seul se trouve sous les roues des *träsk-vagnar* (chariots à battre le bled). Ce chariot est une machine qui a ordinairement vingt-quatre petites roues de deux pieds de diamètre, d'un demi-pouce de large, et tournant les unes dans les autres ; elles sont extrêmement minces à la bande, il en tient souvent six à chaque essieu, quelquefois aussi il n'y en a que quatre de front et alors il y a six essieux. On attèle un cheval à cette machine, et un jeune garçon, assis sur le siége, la conduit jusqu'au bout du corridor ; il détèle alors le cheval, l'attache derrière et recommence sa carrière. A mesure que le chariot passe, les ouvriers ôtent la paille, et mettent de nouvelles gerbes. Lorsque toute l'opération est finie, il suffit de balayer le corridor et d'en tirer le grain.

Il n'est point de maison de paysan (*bonde*), où il n'y ait une pareille machine, et souvent sur les côtés du corridor, il y a des espaces couverts, où l'on place le foin, le bled en paille et les bestiaux. Ce corridor a encore l'avantage d'offrir une promenade assez longue, lorsqu'il

pleut, ou que le pays est couvert de neige.

Que l'été dans ces pays est beau! le charmant demi-jour que ces nuits. Ah! Messieurs les *pittoresques*, que je vous plains avec vos *montées, descentes, sables* et *bois!* rien n'est plus agréable que la situation de la belle maison de Holm; elle est dans une large vallée très-fertile, entourée de montagnes et de bois : au milien l'Ôngerman roule ses eaux limpides et profondes. Sur les bords, il y a une vingtaine de monts funéraires; dans quelques-uns, on a trouvé des lances, des épées, des dents et quelques ossemens, comme dans tous ceux qu'on a ouverts.

Il y avait autrefois dans ce voisinage (à Sônga) un couvent de moines, et dans la sacristie de l'église qui sert à présent de paroisse, une fontaine minérale très-fréquentée, et à laquelle on attribuait des qualités miraculeuses. Quelque temps après la réformation, l'archevêque Laur Petr Neric, voulant faire cesser quelques pratiques superstitieuses, dont on usait en prenant les eaux, eut la cruauté de la faire combler en 1534. Elle a resté plus de deux siècles, sans avoir de nouvel écoulement; mais enfin en 1745 elle a paru un quart de lieue au-dessous de l'église. On l'a couverte d'une cabane en planche, et les gens du pays viennent souvent en boire et s'en trou-

vent bien. Elle est sulfureuse et ferrugineuse, comme presque toutes les eaux de la Suède. Il est assez particulier, que quoique ces eaux soient assez communes dans le Nord, on n'ait encore pu découvrir de mines de fer dans les montagnes.

Charmé de me voir trompé aussi agréablement, et voyant sous mes yeux le pays le plus beau de la Suède, je confirmai ma résolution d'aller visiter la Laponie d'Ôsele, et de remonter le cours de la rivière, aussi loin que je pourrais, pour entrer en Norvège. A peine hors du village de Sônga, je vis bien que le pays que j'aurais à parcourir, ne serait plus aussi fréquenté. La route était encore tracée et assez bonne, mais on était occupé à la faucher. Dans quelques endroits, l'herbe haute de deux à trois pieds, frappait contre le ventre du cheval et arrêtait les roues de ma cariole. J'allai ainsi, sans malencontre, jusqu'au village d'Ed, sautant souvent à terre, pour manger les fruits rouges dont la terre était couverte.

Ce village d'Ed est assez considérable et très-joliment situé. En attendant les chevaux, je fus voir le vicaire suivant mon ordinaire; je le trouvai occupé à apprendre son sermon pour le lendemain; il m'accueillit de son mieux et le sau-

mon crud, suivant l'usage, décora bientôt sa table. Il me dit que je pouvais encore aller trois milles dans la cariole, mais qu'après je ne pourrais plus guère aller qu'à pied, à cheval, ou par eau, suivant les circonstances. — Pourquoi le bon vicaire ne me dit-il pas qu'il valait mieux monter à cheval dès-lors! il m'aurait épargné bien des maux.

Après avoir attendu quatre heures, le cheval vint enfin; le postillon me sembla avoir plus de *sup* qu'il ne fallait. Accoutumé aux bons chemins de la Suède, je ne m'en inquiétai guères et je partis. Cela alla assez bien pendant un mille à-peu-près; le chemin était cependant souvent très-effrayant, j'avertis plusieurs fois mon homme de prendre garde; j'allais toujours cependant, admirant la beauté du coup-d'œil et la belle rivière, dont la route suivait les détours.

Tout-à-coup mon homme s'avisa de toucher son cheval dans un mauvais pas, la roue passa sur une grosse pierre, la cariole versa et me précipita à travers les arbres d'une quinzaine de pieds, jusques sur le bord de l'eau, où quelques broussailles m'empêchèrent de tomber. Dans la chûte, ma jambe s'accrocha entre deux branches d'arbre, glissa entre elles et j'arrivai à terre le genou tordu, démis, hors d'état de me remuer.

Seul, éclopé dans un pays si reculé, si loin de tout secours, que devenir ? Oh ! qu'alors le beau pays et la belle rivière de l'Ôngerman me parurent horribles. Je me calmai bientôt et me résignant, j'appelai le conducteur ; la chûte l'avait jeté sur le chemin, où il criait comme un malheureux. Il vint bientôt à moi ; il avait eu une légère blessure au front, mais la vue de son sang lui avait fait une peur épouvantable, et il criait non pas de son mal, mais de celui qu'il croyait avoir, suivant qu'il arrive assez souvent.

Il voulait m'aider à me relever, mais ce n'était pas possible ; il voulut me porter, mais à peine pouvait-il se porter lui-même ; il fut enfin obligé d'aller chercher du secours. — Pendant ce temps, je restais là, sur le bord de l'eau, faisant des réflexions assez peu gaies.

Trois hommes vinrent enfin, ils me portèrent sur le chemin et dans la maudite cariole. J'avais compté passer la nuit à Rosélé, qui n'était guères éloigné que d'un quart de mille. Je m'y fis conduire ; je demandai le pasteur et je lui comptai mon histoire ; il m'engagea à descendre. Comme la douleur n'était pas très-considérable, j'imaginai qu'avec de l'aide je pourrais marcher, mais au premier pas, le genou tourna et je tombai à la renverse ; le bon vieux curé, qui s'ima-

ginait que je venais de France, tout exprès pour mourir chez lui, me regardait avec des yeux ébaubis et ne paraissait pas fort désirer de m'y faire porter. Prenant donc mon parti, j'appelai quelques hommes, ils me traînèrent, souffrant des maux inouis, et me jetèrent sur le lit du curé. Le bon homme examinait, lisait mes papiers et les lisait encore, et cependant j'étais là gissant.

Pour comble de malheur, il était sourd; je fis tant, que du moins il ouvrit la fenêtre; je le priai de faire venir sa fille dont j'avais vu la sœur à Hernösand. Elle vint; je m'expliquai, et de ce moment, tous les soins et toutes les attentions me furent prodigués; mais dans l'intervalle, le genou, la cuisse et la jambe avaient enflé prodigieusement et la meurtrissure s'étendait depuis le pied jusqu'à la hanche.

En me retournant sur mon lit de douleur, devers minuit, j'aperçus quelques tableaux sur la muraille. Ma vue s'arrêta sur l'un, et je lus en gros caractère: *Vue du port de Nantes*. Ce l'était en effet; ah! quand quelque grand malheur nous arrive, il n'est pas besoin d'un tableau, pour que nos idées s'arrêtent sur notre patrie; mais alors cependant, la circonstance était bien extraordinaire,

extraordinaire : le port de Nantes, et j'étais au bout du monde.

Le lendemain, le mal-aise augmentant, je crus devoir me faire saigner. Le *land-man* (le bailly) consentit à me rendre ce service : dans tous pays ces messieurs savent assez bien saigner les gens, mais sans lancettes ; celui-ci faisait mieux, il ne put en venir à bout, quoiqu'il me piquât deux fois, et me fit même un trou assez large au bras. De-là me vint la réflexion, qu'au lieu du grec, de l'hébreux et du latin, dont on remplit la tête des prêtres en Suède, il serait bien plus utile aux paysans, avec qui ils doivent vivre, qu'ils connussent un peu de chirurgie. Dans toutes les paroisses, il devrait au moins y avoir un homme qui sût saigner, accoucher, et en cas de besoin remettre un membre démis.

Pour que le récit d'un étranger, conteur de voyage, puisse être utile au pays qu'il visite, il est bon qu'il passe par toutes les situations, où les habitans peuvent se trouver ; quand rien au-dedans ne vous console, il est bon de tâcher de le faire par l'idée du bien général.

J'avais envoyé un exprès à M. de Nordenfalk, pour lui faire part de l'accident qui venait de m'arriver. Le lendemain, son gendre, le comte Frölik, et un ami de la maison, vinrent me

chercher ; ils avaient préparé un bateau, et des voitures pour passer les cascades de la rivière ; ils me transportèrent au bateau et les attentions que je reçus d'eux, me firent oublier et même m'empêchèrent de regretter mon malheur. Il fallut passer en voiture, à l'endroit même où j'avais fait la chute, et ce ne fut pas sans frémir que je l'aperçus. Le bon vicaire d'Ed, sachant ce qui était arrivé, vint au-devant de nous dans ses habits de cérémonie et parut prendre beaucoup de part à mon cas piteux ; par reconnaissance je lui souhaitai une bonne cure, et j'espère qu'il l'aura avec le temps.

Je me rembarquai à Ed et fus débarquer un mille plus loin à Sollefteô, où se trouve la première cascade de la rivière, qui empêche les vaisseaux d'aller plus loin. Sollefteô est une forge très-considérable, qui appartient à M. Classon, dont la demeure principale est à quatre milles dans les bois, à une autre forge plus considérable encore. Je fus reçu ici par son fils avec les marques les plus touchantes d'intérêt, et me rembarquant encore, j'arrivai à Holm vers une heure du matin, dans une situation bien différente de celle où j'étais, quand je l'avais quitté trois jours auparavant. J'y trouvai un chirurgien que M. de Nordenfalk avait envoyé chercher à Hernösand.

Les soins et les bontés que je reçus des maîtres respectables de cette maison, servirent à adoucir mes maux, et le souvenir de ces procédés me sera toujours précieux.

Après une dixaine de jours, je pus me servir de bequilles et six semaines se sont passées, avant que je fusse assez remis, pour continuer mon voyage. L'intérêt que j'avais eu le bonheur d'inspirer, fut pendant ce temps constamment le même, les obligations que j'ai contractées dans cette maison, me sont chères; et en attendant que quelque occasion se présente d'en montrer ma reconnaissance, que du moins le témoignage public que j'en rends, puisse faire connaître que j'en ai connu le prix!

Pendant le long séjour que j'ai fait dans cette partie, j'ai pu me procurer sur les pays que je voulais parcourir, tous les renseignemens, que j'aurais pu avoir en y allant moi-même, et j'espère que le lecteur n'y perdra pas.

Les Lapons possédaient, il n'y a pas deux cents ans, presque toute les provinces de l'Ôngermanland et du Jämeteland; peu-à-peu les Suédois se sont étendus dans le pays, et les autres à qui la vie sédentaire est à charge, se sont retirés plus loin dans les bois. Il en est cependant quelques-uns, qui sont restés. Quoiqu'il y ait sou-

vent eu des mariages entre les deux peuples, et que même bon nombre des habitans de l'Ôngermanland descende des Lapons, l'animosité, la haine et le mépris subsistent dans toute leur force entre les deux peuples.

Les Suédois haïssent, détestent les Lapons, tant à cause de leurs rennes, qui gâtent l'herbe, que parce qu'ils les croient sorciers. Ils ne souffrent pas, qu'aucun d'eux s'établissent dans un village, et forcent ceux qui voudraient vivre dans des maisons, à les aller bâtir dans les bois. Toutes les paroisses ont un Lapon, qui demeure à quelque distance, et dont la besogne est d'écorcher les chevaux morts, et de faire tout ce que les habitans répugnent à faire.

La haine, comme on peut bien le penser, doit être réciproque, mais elle est encore plus forte du côté des Lapons, et je ne fais pas de doute, que ce sont en grande partie ces tracasseries, qui les forcent à la vie errante qu'il mènents. On ne peut guères penser, que ce soit la possession de leurs rennes qui les oblige à ne se point fixer: ils suivent, à cet égard, la pratique des Suédois et des Norvégiens qui ont beaucoup de bestiaux. Pendant l'été, ils vont avec leurs rennes dans les montagnes, et quand l'hiver vient, ils descendent dans la plaine et dans les bois.

Les Suisses, les Suédois, les Norvégiens, et tous les habitans de pays montagneux envoient également leurs bestiaux dans les montagnes pendant l'été, et à l'approche de l'hiver, ils les font rentrer chez eux.

La paroisse d'Ôsele, qui donne son nom à la première Laponie, est, pendant l'été, fort déserte et n'est guères fréquentée que par le petit nombre de Suédois qui se sont établis dans ces pays reculés. On prêche alors en suédois; et lorsque les Lapons reviennent des montagnes, on le fait dans leur langue. L'église a été bâtie en 1650, et augmentée en 1779. Dans ces dernières années, on en a bâti une nouvelle, à dix ou douze milles, appelée Dorothea, en l'honneur de la reine; on a aussi bâti une chapelle au pied des montagnes, afin que les Lapons pussent venir au service divin pendant l'été. Sous la direction du pasteur d'Ôsele il y a une école; la couronne y entretient, à ses frais, six enfans à qui on apprend la religion et à lire en suédois et en lapon.

Il n'y a absolument aucun chemin frayé dans le pays, et l'on ne peut guères y voyager en été qu'à pied ou par eau. En hiver la neige nivelle tout, et l'on va fort bien en traineaux. Les marchands d'Hernösand et d'Umeô, y viennent en grand nombre pour le marché qui se tient à

Noël. Les denrées qu'ils y apportent sont de l'indigo, du chanvre, du lin, de la laine, des draps, de la farine, du poivre, du sel, du tabac, des pipes, de la quincaillerie, et des instrumens de cuisine. Ce qui se vend le mieux, c'est l'eau de vie; mais on doit le faire en cachette, parce que la vente en est défendue. Les Lapons et les *nouveaux* habitans suédois apportent au grand marché, des oiseaux, des viandes et des langues de rennes fumées, ou gelées, du poisson sec, des peaux de bêtes, du fromage, quelque peu de toile et de la flanelle; mais ces messieurs n'entendent pas raison, et il faut les payer en argent comptant, sur-tout point de papier; car ils n'aiment pas les assignats.

Les Lapons fabriquent pour leur usage des draps, de la toile, des vases de terre et leurs petits ustenciles domestiques : ils ont aussi quelques forges dans l'intérieur du pays. Ils ont des espèces de médecins, appelés par les Suédois *huscurer* (guérisseurs domestiques), dont le principal remède est l'angélique. Autrefois c'était des sortiléges faits parle moyen de ces petits tambours magiques, qu'on montre dans les cabinets des curieux. La population paraît augmenter beaucoup; l'année passée, (1798) il y a eu 62 naissances et seulement 20 morts. Voici plusieurs années que cette

proportion se soutient. A mesure que le pays se peuple, il devient moins mal-sain.

Avec le temps on saura tirer parti des grandes rivières qui coupent tous ces pays. Charles XI avait déjà eu l'idée de rendre le fleuve de l'Ôngerman navigable jusques dans la Norvège. Cela ne demanderait que quelques écluses, aux cascades peu élevées qui en arrêtent le cours. Cette rivière a un cours de plus de cent milles suédois, et forme en outre de très-grands lacs, une île qui a sept à huit milles de long et dans laquelle il y a plusieurs paroisses.

Les Lapons entretiennent, tant qu'ils peuvent, l'idée de la sorcellerie que les Suédois leur attribuent, parce qu'elle les fait vivre. Les paysans croient généralement que l'on ne peut, sans s'exposer beaucoup, refuser la charité à un d'eux; aussi, dans les *Koyas* (huttes) de ceux qui approchent les villages, on trouve souvent de bonnes provisions. Le même préjugé fait imaginer que l'on serait exposé à de grands malheurs, si on les recevait dans les maisons, et qu'on leur permît d'y passer la nuit.

Ils se gouvernent entre eux d'une manière patriarchale: le chef de la famille en règle les membres, suivant son plaisir. Dans le cas de querelles, le curé est le premier juge, et quand cela ne

suffit pas, un notaire vient d'Hernösand, à la foire de Noël, qui règle les affaires, en recevant le tribut du roi. Les parties sont obligées de s'en tenir à sa décision : sans cela elles seraient forcées de venir plaider dans les tribunaux des villes, ce qui ne les accommoderait pas du tout.

Il est quelques Lapons très-riches, et qui possèdent jusqu'à deux mille rennes. On m'a même assuré qu'il y en avait, qui étaient connus pour avoir en possession des sommes de dix à douze mille rixdallers (cinquante mille francs). Les riches, comme les pauvres, vivent presque de la même manière. Les premiers se distinguent seulement par la propreté et la richesse de leurs ajustemens : mais du reste ils ont leurs *Koyas* comme les autres, entourés, il est est vrai, de plusieurs petits, où sont logés leurs domestiques et leurs provisions.

Le Koya est une petite cabane circulaire d'à-peu-près quinze pieds de diamètre, bâtie en cône, et couverte de gazon, ou de háillons et de peaux. Le feu est au milieu. Au tour, est une couche de bruyère plantée horizontalement, sur laquelle les gens s'étendent la nuit et s'asseyent sur leurs talons pendant le jour. La fumée s'échappe, comme elle peut, par un trou au sommet. Tout au tour de la muraille sont les usten-

ciles dont ils font usage, rangés par ordre. L'entrée de ce *Koya* n'est guères que de deux pieds de haut, afin que ceux qui sont dedans, puissent voir si celui qui entre est ami ou ennemi, et se défendre en cas de besoin. Elle donne dans une espèce d'antichambre où les habits, la vaisselle et les provisions sont serrés. Cette première cabane est plus grande que le Koya, et la porte en est plus haute.

On est vraiment étonné de voir la propreté des habits de dimanche; celui des femmes est assez bien et très-chaud: c'est une jupe et un corset de laine bleue, ornée de plaques d'argent et de filets d'étain ou de plomb: le bonnet est de la même étoffe. Les hommes ont une espèce de tunique blanche, ouverte à la poitrine, et qui descend au-dessous du genou: elle est attachée au milieu du corps par une courroie. En hiver, tout ceci est couvert de quelque peau de bêtes; en été, lorsque les Lapons ne sont pas parés, hommes et femmes portent communément une peau de renne, avec le poil en dehors, qui les couvre entièrement et qui n'est pas des plus propres. Ils ne font jamais usage de chemises. Ils sont réellement plus petits que les autres nations de l'Europe. La fumée leur



jaunit la peau, et leur éraille les yeux, qui sont communément rouges et petits.

Ce qu'ils paraissent désirer le plus, c'est du sucre, et du tabac; du moins je n'en ai jamais rencontré, qui ne m'en demandassent. L'eau de vie est aussi un grand régal pour eux; pour en avoir un verre, on en a vu offrir jusqu'à deux rixdallers aux commis de la douane et aux prêtres qui rôdent quelque fois dans leurs déserts.

Comme le lecteur a pu le voir, ce n'est pas dans ce moment que j'ai visité ces messieurs. Ce ne fut que lors de mon voyage en Norvège, en traversant la Laponie du Jämteland. Mais m'étant mis à parler de celle d'Ösele, j'ai tout dit, parce que les usages des uns ressemblent assez à ceux des autres. Les sept Laponies de Suède ont chacune, un chef-lieu ou est l'église. Autour sont quelques cabanes pour les bestiaux, le jardin, la maison du curé, et le champ de foire. On y voit aussi plusieurs Koyas, dans lesquels les marchands forains se logent. L'habillement et la nourriture, a quelque différence près, sont généralement par-tout les mêmes : le poisson sec, le lait et la chair de leurs rennes en fait le fonds; ils n'ont ni pain, ni légumes, ni même de sel. Les seuls fruits qu'ils ayent, sont les fruits sauvages dont leurs bois sont couverts, et qui y



font vivre cette quantité incroyable de gibier, dont ils savent aussi très-bien tirer parti.

Dès le mois de juillet, on sème le froment et le seigle dans l'Ôngermanland. Comme la gelée commence à paraître vers la fin d'août, la proportion est à-peu-près la même qu'en France, à la fin d'octobre. La coupe des foins se fait vers le commencement d'août et la récolte immédiatement après. Les pluies continuelles de cette année (1799) avaient retardé la fenaison : on craignait que les foins ne fussent gâtés. Aussitôt que le soleil paraissait, on voyait des paysans accourir de outes parts, et chacun s'empresser au travail.

Sur près de quatre-vingts travailleurs (hommes ou femmes), que j'ai souvent vus rassemblés pour faire les foins, je puis assurer avoir, plus d'une fois, fait la remarque, qu'il n'y avait ni chemise ni habits sales et déchirés. Dans les commencemens, je me faisais traîner; peu-à-peu j'en vins à pouvoir me rendre avec des béquilles, à l'endroit où l'on travaillait. J'admirais l'activité et la bonté de l'excellent vieillard, qui avait bien voulu m'accueillir dans mon infortune. M. de Nordenfalk suivait, depuis plus de 40 ans, le même train de vie. Sans cesse occupé des travaux de la ferme ou de la forge, il bonifiait ou défrichait

continuellement sa terre, sans oublier le bien-être des paysans et des ouvriers qui, par leur attachement pour lui, semblaient être tous ses enfans.

Si les gens riches en Suède, pouvaient se persuader combien ces pays du Nord qu'ils méprisent, sont susceptibles d'améliorations, et combien préférables ils sont pour le sol aux pays qu'ils habitent: si osant braver les préjugés de leur patrie, ils hasardaient d'acheter des terres et de venir les habiter pendant la belle saison, on pourrait promettre que sous peu de temps, une culture bien entendue les rendrait préférables à toutes les autres provinces.

Les arbres à fruit manquent seuls; mais par les observations que j'ai faites, je puis assurer qu'ils y viendraient, si on en prenait le soin convenable. En France même, ils ne viendraient pas mieux, si on n'en avait pas plus de soin. Quoi! vouloir qu'au soixante troisième degré de latitude, les arbres à fruit viennent sans abri, en plein vent, et donnent du fruit! en France même, les bons fruits ne viennent pas sans soins. Il leur faut des abris, des espaliers sur des murailles hautes de quinze pieds et dans une bonne exposition. Si on prenait les mêmes précautions, il est à présumer que l'on réussirait; autrement il ne faut pas y songer.

Il semblerait que lorsque le froment peut venir dans un pays, les fruits le pourraient aussi ; mais les vieux préjugés des habitans, empêchent de les cultiver, « les arbres à fruit ne peuvent point venir, dit-on, on l'a essayé. » Je le crois sans peine, de la manière dont on l'a fait. Par la même raison les légumes sont aussi fort rares ; en général les peuples du Nord ont eu long-temps des préjugés ridicules contre eux. C'est sans doute par cette raison que Christian IV établit une colonie hollandaise dans l'île de Hamak, près Copenhague. On m'a rapporté, qu'un paysan de ces provinces, étant un jour introduit chez le gouverneur, à l'heure du dîner, le regarda d'abord avec surprise manger des épinards, puis sortit bientôt sans dire un mot de son affaire. Ses amis lui ayant demandé, pourquoi il ne s'étoit pas expliqué? « Eh ! dit-il, que voulez-vous qu'on dise à un » homme qui mange de l'herbe ? »

Cette multitude de petits fruits rouges, et surtout ces *Ôkerbergs* délicieux qui couvrent les campagnes, se perfectionneraient par la culture. Je suis même persuadé que la plante appelée *Blóberg* donnerait avec du soin une liqueur très-semblable au vin. Pour m'occuper pendant le long séjour que j'ai été obligé de faire à Holm, je me suis amusé à en extraire le jus, et assuré-

ment rien ne ressemblait plus au gros vin d'Orléans. Si on en remplissait quelques tonneaux, et qu'on lui donnât le temps de fermenter, de déposer et de se clarifier, avec les soins que l'on prend pour le vin, je suis persuadé qu'on aurait raison de s'applaudir de l'expérience, et ce petit fruit pourrait remplacer les vignes dans le Nord.

On croit communément que les chênes ne pourraient pas croître dans le pays, ainsi que la plupart des arbres, qui perdent leurs feuilles en hiver. Mais d'où viennent donc ces gros troncs de chênes, que l'on a découverts dans les endroits que la rivière a laissés à sec? Dans un endroit aussi, j'ai vu deux gros tilleuls; ces arbres ont probablement poussé, abrités par ceux qui les entouraient, quand le pays était inculte et couvert de bois. Qu'on suive à présent cette indication et l'on aura le même résultat.

Forges de Graninge. — Cascade desséchée de Fors. — Le Jämeteland. — Usage particulier des filles à marier. — Frözon. — Désastre de l'armée de Charles XII en 1718, dans les montagnes.

Je quittai enfin la maison hospitalière de Holm, le cœur pénétré des attentions qu'on y avait eues pour moi. Je traversai à regret la belle rivière qui orne cette vallée et sur laquelle, durant ma maladie, j'avais souvent eu le plaisir de voguer. Je partis avec le fils du respectable vieillard qui m'avait reçu.

Le pays de l'autre côté ne semble pas aussi bien cultivé, mais il est cependant très-fertile. Les maisons des paysans sont également vastes et commodes et les villages sont très-nombreux. Le voyage me paraissait très-agréable, mais le souvenir de ma chute me faisait examiner bien attentivement chaque ornière. Nous nous arrêtames chez le prêtre de Sollefteô, le docteur Hasselhun, chez qui nous fumes reçus avec une politesse remarquable. Ce village est assez grand : c'est auprès qu'est la forge de même nom, dont j'ai déjà parlé.

Nous nous arrêtames dans le chemin, pour voir prendre les saumons à une des cascades: l'opération consiste à lever avec des poulies, de grands paniers, qu'on a placés dans les seuls endroits par où le saumon peut remonter le courant. La quantité qui s'y trouve prise, à chaque fois, est vraiment étonnante, mais c'est un spectacle cruel et une vraie boucherie. Un homme entre dans le panier, armé d'une petite massue et frappe à droit et à gauche jusqu'à ce que tout soit mort.

Graninge est une forge considérable, au milieu des bois les plus sauvages. Il y a sept marteaux, toujours employés, et à-peu-près quatre-vingts ouvriers, qui forment avec leurs femmes et leurs enfans un village de quatre cents habitans. M. Classon, à qui elle appartient, est beau-frère de Mr. de Nordenfalk; je retrouvai dans son aimable famille les attentions de Holm.

A travers les bois, il y a un espace où il n'y a pas d'arbre, quoique les racines y soient encore; ce fut par là qu'il me fallut passer dans une lourde cariole pour gagner la rivière Lindhal et la province de Jämeteland. La meilleure manière de voyager dans ces bois est sans contredit à cheval; mais mon genou estropié ne me le permettait pas. Le fils de M. Classon ne voulut

pas me laisser partir seul et m'accompagna à cheval.

Après quatre ou cinq heures de marche au milieu de ces bois absolument déserts, nous joignimes enfin la vallée du Lindhal. Cette rivière avait à Fors une cascade d'à-peu-près cent pieds de haut. Les paysans qui habitaient au-delà, jalousaient ceux qui demeuraient en-dessous et auraient bien voulu trouver une manière de faire monter le saumon chez eux. En 1796, ils firent un canal autour du rocher de la cascade qui joignait d'un côté le lac de Ragunda, et de l'autre la rivière. Leur intention était de rendre la pente des eaux plus douce, mais lorsque le canal eut été ouvert, il se trouva que le sol était une terre argileuse, mêlée de sables. Les eaux du lac, se précipitèrent avec tant de fureur par l'ouverture que les paysans avaient faite, que dans l'espace de trois heures, tout ce lac, qui avait un mille et demi de long, s'écoula entièrement et fit un dégât prodigieux. Les eaux montèrent le long de la vallée, à une hauteur de cinquante pieds au-dessus de leur niveau, et emportèrent les maisons, les arbres et les terres avec une rapidité inconcevable.

L'eau de la rivière, qui traversait ce lac, s'est creusé un lit quatre-vingt pieds plus profond,

que l'ancien fond du lac. J'ai moi-même été, avec ma cariole, dans des endroits quarante ou cinquante pieds au-dessous de l'ancien niveau des eaux. La cascade, depuis ce moment, est restée à sec et est près de cent pieds au-dessus du niveau de la rivière. On a commencé à cultiver le fond de l'ancien lac ; dans un autre pays, ce serait une propriété très-valuable, mais les habitans sont si peu nombreux, qu'il faudra du temps avant que ce terrain devienne de quelque importance ; en attendant les habitans ont du saumon, et c'est tout ce qu'ils voulaient.

Il n'a pas péri autant de monde, qu'on l'aurait pu croire d'un débordement pareil : douze ou quinze personnes ont seules été perdues. Les plus petits ruisseaux se sont creusé dans cette argile des ravins d'une profondeur étonnante. Les ravages de cet écoulement se sont arrêtés à Ragunda, où heureusement il s'est trouvé une chaîne de rochers qui forme à présent une petite cascade.

Suivant mon usage, je voulus aller voir le pasteur de Ragunda, et je m'y rendis avec M. Classon. Connaissant par réputation les vieilles habitudes du bon curé, je pris le parti d'y aller vers huit heures du matin : il était déjà trop tard, le bon homme était, non pas dans les vignes, mais

par-dessus la tête dans les *sups* du Seigneur.

M. Classon, le fils, me remit ici entre les mains du *landman*, qui voulut m'accompagner jusqu'à l'endroit, où le sentier que je suivais depuis Graninge devait me quitter tout-à-fait, et où je devais m'embarquer sur le lac de Stugun. Dans le chemin, il me fit arrêter chez son beau-frère, un paysan riche de cette vallée. De tels paysans dans d'autres pays seraient de petits seigneurs; chacun d'eux a une enceinte considérable. Vis-à-vis la porte d'entrée, il y a une chambre pour les gens; à droite est celle des maîtres, à gauche la grande chambre de cérémonie tapissée d'habits et de jupons; à côté un petit corps-de-logis avec des chambres très-propres pour les étrangers, de l'autre côté et vis-à-vis est la cuisine, puis les étables, les granges, et enfin au-dessus de la grande porte une chambre pour les filles à marier.

Il existe un usage dans ces provinces, mais sur-tout dans celle-ci (le Jämeteland) qui doit sans doute paraître bien étrange à un habitant des pays de l'Europe, où elle n'a pas lieu. Il est d'usage, pour les filles à marier, de recevoir dans leur chambre et dans leur lit, les garçons qu'elles préfèrent. Ils se couchent tout habillés, et font, dit-on, la conversation, afin de se con-

naître plus intimement avant de se marier. Je croirais que le diable doit se rire de ces belles précautions, mais on assure que cela est fort rare. Il est même plusieurs fois arrivé à des jeunes filles de ne pas vouloir épouser un homme avec qui elles avaient couché pendant plusieurs mois. Dans ce cas, c'est une grande disgrace pour l'homme, aussi bien que dans celui où il refuserait d'épouser lui-même. Ce serait avec beaucoup de peine, qu'il pourrait trouver à coucher avec une autre fille. C'est communément dans la nuit du samedi au dimanche que cette société se fait, et les jeunes filles s'arrangent et se nettoyent le samedi.

Elles ne se prêteraient en aucune manière, à passer ainsi la nuit avec des hommes d'un état différent du leur; il est plusieurs fois arrivé qu'elles ont fait dégringoler lestement l'espèce d'échelle, qui sert d'escalier à leur chambre, à certains fils de prêtre, ou officiers qui cherchaient à profiter de la circonstance, à la faveur de la nuit. Elles reconnaissent d'ailleurs promptement leur monde, en portant la main sur la tête et à la queue; car comme les paysans portent les cheveux en rond, c'est un signe évident, que celui qui a les cheveux attachés, n'est pas leur affaire.

Cette coutume plus ou moins, est générale-

ment établie dans tout le Nord, même dans les villes. On se fiance plusieurs années d'avance; le jeune homme, depuis ce moment, doit toujours être à côté de sa *fästmö* (fiancée), et est autorisé à bien des petites libertés que sans se gêner le moins du monde, il prend en public; l'embrassant très-souvent sur les mains et sur la bouche, et quelquefois la faisant sauter des heures entières sur ses genoux etc. etc. Ces libertés paraissent un peu extraordinaires à un étranger, mais les gens du pays y sont si fort accoutumés, que personne n'y prend garde, et trouve cela tout simple.

Les femmes point mariées, qui ont un enfant, sont condamnées à 1 Rthl. 32 s. d'amende (7 ou 8 livres tournois); au second enfant 2 Rthlr. 16 s. et au troisième 4 Rthlr. 32 s.; au quatrième la loi les condamne à être fouettées, mais ce n'est pas exécuté, et elles payent toujours l'amende triple. Gustave III avait défendu dans une ordonnance, de rien reprocher aux filles qui se trouvaient dans ce cas. Son intention n'était pas tant d'augmenter la population, car c'est à peine sensible, que de prévenir les meurtres, que les filles faisaient quelquefois de leurs enfans.

Je m'embarquai sur le lac de Stugun; il est d'à-peu-près deux milles et demi de long, sur un

de large ; c'est une belle et vaste pièce d'eau : mais le pays qui l'avoisine, quoique pas sans beauté, est un des plus sauvages que j'aie vu ; il est entouré de bois et toujours de bois de sapins, que l'on voit se prolonger à des distances prodigieuses dans les vallées, sans la moindre apparence d'habitation. On aperçoit autour de ce grand lac, tout au plus quatre ou cinq maisons de paysans qui paraissent aisées, mais il n'y a aucun autre chemin que les eaux du lac pour en approcher ; par-tout ce sont des bois sans fin, ni terme.

J'arrivai enfin vers dix heures du soir ; et il me fallut marcher un demi-mille pour me rendre à Stugun, ce que je fis non sans peine et aidé du bras d'un des bateliers, qui portait mon paquet. Après avoir payé ce qui était dû, j'ajoutai sept à huit shillings de plus, pour la peine qu'ils avaient eue avec moi : je les vis se regarder et se demander entre eux, pourquoi je payais plus qu'il ne fallait ; je n'entendis pas alors le résultat de leur conversation, mais le lendemain, lorsque je demandai ce que je devais pour le transport de ma cariole, on me répondit que les bateliers avaient payé ce qu'il fallait.

Le bon paysan chez qui je logeais, avait une maison considérable, dans le genre de celle dont

j'ai parlé. Il me donna une chambre très-propre; à souper et à déjeûner le lendemain; il porta lui-même mes effets à la cariole, me fit traverser la rivière dans son bateau, et non-seulement ne demanda rien, mais même me rendit absolument l'argent que je lui mettais dans la main.

La couverture de mon lit chez ce paysan, était faite avec des peaux de lièvres aussi blanches que la neige, et sur lesquelles on avait placé quelques taches d'hermine par compartimens; cet usage est assez commun dans ce pays.

Le village de Stugun dépend du pastorat de Hammerdal, qui est quatre ou cinq milles plus loin dans les bois. Il n'y a point de chemins; mais la rivière Lindhal est navigable; et pendant l'hiver, qui dure bien près de huit mois, elle forme une belle grande route où l'on peut aller en traîneau.

L'aisance qui règne dans ces habitations éloignées, est bien faite pour surprendre et paraît d'abord incroyable; mais la réflexion fait bientôt connaître, que c'est l'éloignement même qui rend les habitans aisés, parce que chacun d'eux a autant de prairies, de foin, et de bois qu'il en désire, pour nourrir ses bestiaux, se loger et se chauffer. De là vient aussi que toutes les autres

choses sont en abondance, hors l'argent, dont ils n'ont guères besoin.

J'osai encore une fois remonter dans ma cariole, et je traversai, comme je pus, le seul sentier du pays, assez large pour l'admettre, et qui me ramenait du côté de la grande route. Plusieurs lacs et quelques maisons de paysans récréent la vue un instant dans cette route abominable; mais cependant c'est bien le pays le plus sauvage de la nature. Après avoir couru le risque de verser, je ne sais combien de fois, ce ne fut pas sans plaisir que je me revis sur la grande route de Frözon. Elle n'est cependant pas des meilleures, mais en comparaison des casse-cous que je venais de traverser, elle me parut superbe.

Ces bois affreux pourraient être cultivés cependant; il n'y a point de montagnes, et les lacs sont très-communs; le petit nombre de paysans qui ont eu le courage de venir s'y fixer, s'en sont généralement bien trouvés; mais après de longues années de travail.

Le curé de Bagsiö était mort depuis quelque temps; madame la prêtresse, sa femme, y était encore et, suivant l'usage de la Suède, ne devait quitter le bénéfice que deux ans après la mort de son mari. »Ah!» dis-je au bon homme

qui me racontait cela, » elle dit la messe, j'es-
» père. » » Non pas, dit l'autre, elle donne à
» un pauvre chapelain une quarantaine d'écus par
» an. » » Ah! ah! j'entends, c'est fort com-
» mode. »

Sundsiö, l'endroit où je joignis la route, est joliment située sur un grand lac. Quoiqu'il ne fût pas tard, je fus fort aise de m'y arrêter, pour éviter la gelée, qui depuis le 20 août ne manquait pas de venir aussitôt le soleil couché. Les *gästigfvaregörd*, dans le Nord, sont toujours décens : on y trouve un lit propre; et quand on a de bon rum et du pain avec soi, on n'y est point mal du tout.

Je rencontrai dans cette auberge un officier du régiment de la province, qui avait servi en France. Nous nous rapprochames bientôt, et la politesse du lieutenant Calvagen, pendant le tems que j'ai passé dans le Jämeteland, mérite bien que j'en fasse mention. Je désirai voir le pauvre vicaire de Sundsiö, qui dépend du pastorat de Bagsiö; il voulut bien me mener à sa cabane. Le pauvre diable, âgé de soixante ans, vivait, avec sa femme et ses cinq filles, sur une rente d'à-peu-près cent rixdallers (500 liv.), dans une maison qui n'avait que deux chambres, où tout ce monde était accumulé. Le métier de pasteur en Suède n'est pas

mauvais, mais celui des pauvres vicaires est bien misérable : il n'est pas de paysans un peu aisés qui ne soient beaucoup mieux.

Les femmes des prêtres s'appellent *fru prostinnan* (madame la prêtresse) ; il faut avoir grande attention à nommer toujours l'état de la personne à qui l'on parle. C'est par cette raison que les gens n'étaient pas contens de moi, et me regardaient avec dédain, parce qu'ils ne savaient pas quel était mon caractère. J'avais beau répondre à leurs demandes *qu'il était fort bon ;* cela ne leur suffisait pas : il fallait au moins pouvoir me saluer d'un *herr corporal, herr magister :* un commis s'appelle *herr secretär.* C'est sur-tout les femmes, qu'il ne faut pas manquer d'appeler du titre de leurs maris, *fru biskopinnan* (madame l'évêquesse) *fru clock mastarinnan* (madame la marguillière).

De Sundsiö, je me rendis à Brunneflo, où je fus reçu par Mr. Väsel *härad-höfding* du canton et par le docteur Letterberg, qui en est le pasteur. Un nommé *pehr* Sundrin, paysan de la paroisse, a fait de grands progrès dans le dessin, sans avoir jamais eu de maîtres. On lui a fait dessiner le tableau au-dessus de l'autel de la nouvelle église, qui ne manque pas de goût ; il

y a aussi plusieurs dessins de lui, chez l'*härad-höfding*.

Les Lapons viennent souvent en hiver visiter cette partie du pays, qui dans le fait est de toutes parts enclavée dans le leur; presque toute la population du Jämeteland est autour de *Storsiö* (le grand lac); ce lac a douze milles de long, sur sept à huit de large. Dans quelques endroits il est couvert d'îles, toutes assez fertiles.

La pierre à chaux abonde dans ce pays: si l'on savait en faire usage, pour la culture des terres, on verrait peut-être bientôt de grandes améliorations. Le pays est coupé de milliers de lacs, plus ou moins grands. Il est fâcheux qu'il n'y ait aucune navigation établie jusqu'à Sundswall; elle serait sans doute difficile, car *Storsiö* est à 1200 pieds au-dessus du niveau de la mer; mais elle ne serait pas impossible en grande partie. Une coupure d'un demi mille à Fanby dans un terrain plat, joindrait le lac de *Storsiö* avec celui de Gesundsiö. Cette seule coupure qui n'aurait pas plus d'un quart de mille sur un terrain plat, donnerait une navigation de vingt milles dans l'intérieur du pays. Il faudrait ensuite transporter les marchandises par terre, un mille ou deux, en dessous des cascades de la rivière Lindhal, qui de-là est navigable jusqu'à Sundswall. Tous ces

lacs au sur-plus, n'existent que parce que le pays n'est pas assez habité. Si la population augmentait, on pourrait les faire disparaître presque tous, comme celui de Fors, par des coupures près des cascades.

Je fis un détour assez considérable, pour visiter le prêtre Behn pasteur d'Ovicken. On voit sur le chemin qui y conduit, deux ou trois églises neuves, encore bâties par les soins du feu roi.

Le grain dans cette province, ne se bat pas comme dans l'Ôngermanland ; la manière de le battre est particulière au pays et me semble préférable. Trois rouleaux de bois, sur lesquels il y a des barres placées horizontalement, sont attachés à un timon qui tient à un pivot, au milieu d'une grande chambre ; de l'autre côté, il y a un cheval qui en tournant le pivot, fait passer les rouleaux sur le grain. On fait aussi sécher le foin, en le mettant sur des espèces d'échelles très-larges, et plantées à quinze pieds de terre. Les gerbes de blé, (que dans l'Ôngermanland, ont met sur des échelles pareilles à celles de ce pays pour le foin, mais beaucoup plus hautes) sont ici enfilées à une perche d'une quinzaine de pieds de haut; de manière que celle qui est la plus près de terre, en est toujours à

deux pieds. L'épi est toujours tourné du côté du soleil.

On faisait alors la récolte, quoiqu'il s'en fallût beaucoup que le blé fût mûr; mais les gelées des nuits obligeaient de se dépêcher, crainte de tout perdre. Les montagnes commençaient déjà à se couvrir de neige, et huit jours avant (le 22 aoust) 5 chèvres et autant de chevaux y avaient été gelés, avec le garçon qui les conduisait. Depuis ce moment on faisait quitter les montagnes aux bestiaux et rentrer dans les étables.

Il me fallut traverser un bras de *Störsiö*. Pour ne pas trop faire attendre les voyageurs, les bateliers ont placé, du côté d'où je venais, une espèce de télégraphe: on abaissa la planche, et une demi-heure après, les gens de l'autre bord vinrent me prendre.

Il m'est flatteur d'avoir à reconnaître l'accueil excellent que je reçus du prêtre Behn: à dire le vrai, je m'y attendais; car suivant mon usage, je m'étais informé des paysans, de la manière d'être de leur pasteur. C'est une fort bonne coutume, et qui dans mes voyages m'a bien rarement trompé. Trois cents Lapons dépendent de ce pastorat. Ils ont leur paroisse à quatre ou cinq milles, dans les montagnes voisines; on les prêche en hiver, dans leur langue. L'église d'Ovi-

cken est aussi nouvellement bâtie, elle est vraiment élégante : on y voit un bel orgue, que l'on ne s'attendrait pas à trouver dans ces pays reculés. De la hauteur, on a la vue du grand-lac, et de ses îles nombreuses, la plupart habitées. Les paysans ici, comme en Irlande, prétendent encore qu'il y en a 365.

Dans les montagnes qui dépendent de ce pastorat, joignant celui d'Undersöker à la paroisse d'öre, on trouve une pierre argileuse appelée *Telg sten*, dont on fait des marmites et des chaudrons qui vont très-bien au feu et durent fort long-temps. On en fait aussi des poëles. La pierre n'exige aucune préparation ; elle est si aisée à manier, qu'on la taillerait avec un couteau : elle est de l'espèce de l'ardoise, mais beaucoup moins dure, et par couches beaucoup plus épaisses.

Toutes les plantes qui portent des fruits rouges, se trouvent dans cette partie, à l'exception de l'Ökerberg que l'on ne trouve pas plus loin que Ragunda : il faut aussi y ajouter le groseillier qui croît sauvage. Il est fâcheux que la culture des pommes de terre, ne soit pas plus générale dans cette partie; elles auraient le temps d'y mûrir et les feuilles seulement seraient exposées aux premières gelées, sans qu'elles pussent endommager la plante. Il est rare que le blé (le seigle et l'a-

voine) mûrisse assez pour qu'on puisse en faire du pain, et encore plus pour pouvoir le semer. Ce n'est guères que l'eau de vie qu'on en tire, qui engage les habitans à la cultiver. Quand les étés sont chauds cependant, on fait des récoltes abondantes de seigle. Il arrive alors que l'on exporte du grain de cette province, pour nourrir les autres.

Le bon prêtre Behn ne voulut pas me laisser partir seul et me conduisit chez un confrère à Sunne. Toujours suivant mon usage, je fus voir l'église: celle-ci est ancienne, et le tableau qui est sur l'autel fait connaître le goût du siècle, dans lequel elle fut bâtie. D'un côté, on voit le pape et les cardinaux: ces derniers ont chacun un grand diable à queue et à griffe à l'oreille, et le pape en a deux. De l'autre côté sont les docteurs noirs du luthéranisme, qui ont l'air aumoins aussi farouches, que le grand diable lui-même.

Les *frukost* (déjeûners) dans ce pays, sont quelque chose de terrible; on fait bien quatre repas avant le dîner, avec de la viande et de l'eau de vie, outre le thé, le café etc. Pour ne pas désobliger ses hôtes, il faut manger absolument. En poursuivant ma route, je passai près d'une maison, où demeuraient quelques officiers

du régiment du Jämeteland : on m'aperçut, on me courut après, et l'on m'engagea à m'arrêter. On voulait encore me faire *frukoster*, mais comme c'était la cinquieme fois du-jour que je me serais mis à table, et qu'il n'était que onze heures, cela me fut absolument impossible; force me fut de prendre congé de ces messieurs, qui suivant l'usage du Jämeteland, voulaient tous m'accompagner.

Le gouvernement a eu l'intention de bâtir une ville sur les bords du lac : il a accordé des priviléges à un certain endroit, et y a fait tracer les rues : je voulus donc aller voir cette nouvelle capitale du Jämeteland. On la nomme *Öster-sund* (détroit de l'est). Elle est effectivement située sur le bras le plus à l'est du lac sur lequel on a bâti un beau pont en bois. On voit à *Öster-sund* le tracé des cinq rues parallèles, que l'on espère devoir s'y bâtir; tant qu'à présent il n'y a guères dans cette ville qu'une centaine d'habitans; avec le temps il en viendra davantage. On y voit d'ailleurs quelques bâtimens publics et quelques boutiques déjà établies : il n'y a guères que dix ans que les priviléges ont été accordés.

Pour me rendre de-là à l'endroit où je devais aller, je traversai entièrement l'île de Frözon; elle a un mille de long sur un demi mille de large. Ce ne fut

réellement

réellement pas sans surprise, que j'en vis la culture et la fertilité : enfin je fus me présenter chez le baron Hiertat, qui est fixé dans ce pays depuis plus de trente ans ; il est colonel du régiment de la province, et commandant des troupes : j'en fus reçu avec toute la complaisance et la politesse que je pouvais désirer.

Près du *kongs-górd* (maison du roi) il y a un de ces petits forts qu'on appelle *skans* ; c'est un enclos en terre, entouré de fossé, dans lequel les canons et les munitions sont déposés.

Le Jämtland a été peuplé par les Norvégiens, qui après la conquête de leur pays par Harald-*haarfager* (aux beaux cheveux), ne voulurent pas se soumettre à son pouvoir et se retirèrent dans les bois de l'autre côté des montagnes sous la conduite de Kietel-Jämtes, qui donna son nom au pays. Son fils, Tore-Helsing, se retira plus à l'est avec de nouveaux fuyards, et donna son nom à l'Helsingland : ces deux provinces ont appartenu long-temps à la Norvège. Le Jämtland a près de 30 milles de long, sur vingt de large ; mais il n'a guères que 23 mille habitans. L'Hériedal, autre province centrale, fut peuplée dans le même temps, par Herjulf-Hornbriottir.

Désastre de l'armée de Charles XII dans les montagnes. — La Laponie du Jämtland.

Je crois devoir donner quelques détails sur la catastrophe terrible, arrivée à l'armée que Charles XII avait fait passer les *fiälles* de ce côté, pour envahir la Norvège, pendant que lui-même l'attaquait par le sud.

Les troupes au nombre de sept mille hommes, suivant le rapport du général Armfeldt, se rassemblèrent vers le mois de juin 1718. Il ne paraît pas que l'armée pût forcer les passages des montagnes, avant la fin d'août; le siége de Stänekrants, une forteresse en Norvège, n'était pas encore fini le 2 septembre; l'armée s'avança ensuite jusqu'à Melhuus, à deux milles de Drontheim, où, d'après la lettre que le général Armfeldt écrivit au roi, elle était encore le 8 décembre. Le général n'avait alors aucune connaissance de la mort du roi, qui avait été tué au siége de Frédéricshald, le 30 novembre précédent.

Il rendait compte à sa majesté du progrès qu'il avait fait, et lui disait que le manque de provisions et de munitions l'obligeait de se retirer. La retraite commença effectivement quelque temps après.

Le premier jour de l'an 1719, l'armée quitta la paroisse de Tydale la dernière de la Norvège pour traverser les *fiälles* qui dans cet endroit ont huit milles et demi de large. Ces hautes montagnes ne produisent aucun arbre : dans les vallées il y croît seulement quelques broussailles, et on n'y trouve d'ailleurs aucune habitation.

Le premier jour de marche se passa assez-bien, mais le second, l'armée fut accueillie d'une tempête de vent nord-ouest, accompagnée d'une chûte considérable de neige, et d'un froid si cuisant, que quelques personnes en perdirent l'usage de leurs sens; les cheveux mêmes de quelques-uns blanchirent tout-à-coup; plusieurs se trouvèrent mal, et moururent sur le champ.

On s'arrêta la nuit du deux au trois janvier, dans une petite vallée sur un lac au milieu des *fiälles*. Le lendemain au matin, lorsqu'on voulut recommencer le voyage, on trouva plusieurs centaines de soldats gelés. Parmi ce nombre quelques-uns se tenaient droits, comme s'ils eussent été vivans, mais en les touchant, ils tombaient et roulaient comme des pierres. Le froid était toujours aussi vif, et il neigeait toujours également. Les soldats tombaient dans le chemin les uns après les autres : ils en vinrent enfin à mourir par pelotons. Les traîneaux du bagage et de

l'artillerie furent abandonnés, après que les chevaux et les conducteurs eurent été gelés. Il arrivait fréquemment, qu'hommes et chevaux disparaissaient tout-à-coup, s'enfonçant dans la neige par dessus la tête, et y périssant misérablement.

Le soir du trois janvier, l'armée s'arrêta sur un lac appelé Ena, dont sort un torrent du même nom, qui après avoir traversé les fiälles, passe à Handöl en Jämeteland. La tempête et les tourbillons de neige étaient tels, qu'on ne pouvait se distinguer à deux pas. Cette nuit se passa dans des horreurs encore plus grandes que les précédentes. Les soldats brisèrent leurs armes et firent du feu avec le bois, mais ni le feu ni les habits ne pouvaient réchauffer.

Ici un témoin oculaire va parler : « Quels » cris ! quelle effroyable détresse ! quoique je » fusse présent, et que je ressentisse moi-même, » les mêmes maux, il m'est impossible de les » décrire. Quelque amitié ou bonne volonté » qu'on pût avoir, on ne pouvait aucunement » aider ses amis, tout le monde souffrait égale- » ment. — Aux horreurs du froid excessif se » joignaient encore celles du besoin extrême : le » peu de provision que chaque soldat avait porté » avec lui, était en grande partie épuisé. Lors-

» qu'accablé de fatigue, quelqu'un s'asseyait pour » se reposer, ou pour dormir, il devenait sur » le champ si roide et si gelé, qu'un exercice » violent ne pouvait plus le réchauffer, et il » mourait sur la place.

« Ceux qui se tinrent debout, dans une grande » agitation, se tirèrent mieux d'affaire: les hom» mes les plus grands et les plus forts furent » ceux qui périrent les premiers : la presque to» talité de ceux qui échappèrent à ce désastre » affreux, étaient des gens faibles et petits. »

La tempête cessa enfin, vers le matin du quatrième jour; l'armée se sépara alors. Une partie passa sur les hauteurs de Snäsa, gagna un pays de bois et enfin un village du Jämeteland. Ceux qui prirent la rivière Ena pour guide, arrivèrent à Handöl les uns après les autres. quelques-uns ne purent arriver à ce village qu'après quatre, cinq, ou même six jours de marche. Les trois quarts de l'armée périrent dans ce passage.

L'évêque Pontopiddan dit que les chasseurs patineurs norvégiens, qui furent envoyés à la poursuite de l'armée suédoise, trouvèrent les corps des soldats gelés dans différentes postures, autour de feux éteints, faits avec la crosse des fusils.

Les relations suédoises disent qu'un des guides norvégiens avait péri la première nuit, et que l'autre qui était à l'avant-garde, mourut à la troisième, et que cela fut la cause de la mort du grand nombre qui s'égara dans les neiges. Il paraît par la tradition de Tydale en Norvège que les deux guides revinrent ; il est probable que ces gens, voyant ce désastre, profitèrent du désordre qu'il occasionait, pour s'échapper ; ce qu'à la faveur de leurs grands patins de neige, ils purent faire aisément.

La plupart des malheureux, qui échappèrent à ce désastre, périrent par la suite, dans les quartiers, des misères qu'ils avaient essuyées, ou même perdirent leurs membres sur le chemin ; les fossoyeurs furent employés pendant quelque temps, à la recherche des pieds et des mains.

Le régiment du Jämeteland quoique plus endurci au froid, perdit 487 hommes sur mille dont il était composé. Un paysan de cette province, qui servait dans ce corps comme dragon, termine ainsi une relation en forme de lettre, qu'il écrivit en 1772, cinquante ans après l'événement. « *Men jag tror om de gemena fött veta konungs Carl's död, innan de gingo ur Norige,* » *hade de der hushöllat annorlunda, än at dö* » *af köld och svält, och lemna en só stor ko-*

» *nung och hielte ohämnad. Alsen den 20*
» *augusti* 1772. (*)

Pehr Andersson i Norrbyn.

La misère et la détresse, où cette armée s'est trouvée, ne peuvent guères être comparées qu'à celles que dut endurer l'armée de Cambyse dans les sables brûlans de l'Afrique; mais celle-ci fut toute enterrée dans les sables, pas un homme n'échappa. Si la tempête eût continué après la troisième nuit, il est certain que tel eût aussi été le sort de l'armée suédoise.

Malgré cette histoire épouvantable, je me déterminai à traverser ces fiälles redoutables; j'aurais bien désiré passer sur le terrain même,

(*) Mais je crois, que si les soldats avaient connu la mort du roi Charles, avant de sortir de la Norvège, ils y seraient plutôt tous restés que de mourir de froid et de faim, et de laisser un si grand roi et héros sans vengeance. à Alsen le 20 aoust 1772.

Pierre Anderson de Norrbyn.

Une partie de ce récit est tirée de la relation du pasteur Idman chapelain du régiment du Jämeteland avec cette inscription *folkets rop pö norrska fiällen* (le cri du peuple sur les *fiälles* norvégiennes). Le reste vient de différentes personnes, dignes de foi, entre autres du baron Hiertat, qui m'a assuré l'avoir souvent entendu répéter à des gens qui y avaient été.

qu'avait occupé l'armée suédoise; mais comme son passage avait eu lieu en hiver, au printemps suivant il n'en restait pas de trace: on voit cependant encore la route que le général Armfeldt avait fait frayer pour le passage de l'armée dans le mois de juillet; ce sont des morceaux de bois, placés les uns à côté des autres, sur des marais; son artillerie s'y fût sans doute perdue, s'il n'avait pas pris cette précaution; le chemin est à présent impraticable et abandonné.

Considérant l'état de mon genou, et ne voulant point commettre la faute du général, je consultai les cartes du pays et les paysans, et je me mis en route devers l'endroit, où le passage me sembla le plus facile. Le colonel baron Hiertat, suivant l'usage du pays, voulut m'accompagner jusques chez le prêtre Berlin à Rödon; j'eus de là le chagrin de voir au matin, les montagnes couvertes de neige; c'était la seconde fois de l'année et l'on m'assurait bien, qu'à la troisième, la neige y resterait jusqu'au mois de juin de l'année prochaine.

Le major Tideman vint me prendre ici, et me mena à sa maison de Seter, où je trouvai plusieurs officiers du régiment de la province; comme j'étais au moment de quitter le pays, il était simple qu'on me demandât ce que j'en pensais. Très-satis-

fait de mes hôtes, et voulant m'exprimer *à leur manière*, je leur dis : *Tio tusand million dievul, snö och frost! helvede siörna! sacramentska skogar! men satan's god folk* (*)! Mon compliment parut très-agréable, et l'on but à ma santé.

Le major Tideman voulut aussi m'accompagner avec son fils. Le père vint avec moi à quatre milles, chez un de ses amis qui avait une belle maison sur le bord du lac d'Alsen, qui se décharge dans le *grand-lac*, et le fils voulut m'accompagner jusqu'à dix milles, dans la Laponie de Jämeteland, chez le directeur de la fonderie de Gustave-berg.

Sur le chemin, j'entrai dans une vieille église, et je vis sur l'autel le portrait de Luther à la tête des quatre évangélistes : ce qui ne m'étonna guères moins que d'y voir un jeu d'orgue. Je passai la nuit à Mörsil, où je trouvai beaucoup plus d'accommodemens que dans les *gästgifvaregórdarnas* du sud de la Suède ; j'aurais bien désiré aller faire une visite *épiscopale* chez les prêtres d'Offerdal et d'Undersóker, mais comme je

(*) Dix mille millions de diables, de neige et gelées! enfer de lacs! sacrement de bois! mais bonnes gens de satan! La traduction ne rend pas trop bien cette manière de parler par hyperboles.

n'étais pas seul, je ne pus pas me le permettre. Ces messieurs reçoivent ordinairement assez bien: il n'y a que le retour de la réflexion, qu'il faut que leur hôte mange, qui les gêne. On prend encore patience pour une personne, mais pour deux, on craint de voir épuiser dans un jour les provisions de plus d'une semaine.

Près de l'endroit où l'on passe la rivière, pour aller à Undersôker, est un petit fort, appelé *jerpe skans*. Celui-ci, outre le fossé, a une muraille de pierre, mais il est totalement abandonné. Depuis Mörsil, qui est agréablement situé sur un joli lac, on commence à rencontrer quelques Lapons çà et là; j'en vis plusieurs avec leurs femmes; les hommes habillés d'une tunique blanche, la poitrine découverte, et les femmes ordinairement habillées d'une peau de renne qui leur prend au cou et descend jusques aux talons. A dire vrai, celles que j'ai rencontrées n'avaient pas des charmes bien puissans, et cette peau de renne rapée, n'augmentait pas leurs attraits. Je causai quelque temps avec eux, et je satisfis à leurs demandes de sucre et de tabac. Les bonnes femmes recevaient le premier avec actions de grâces, et voulaient à toutes forces me baiser la main.

Au milieu des bois je trouvai un homme bien

mis, qui m'adressa la parole et ensuite me dit qu'il était venu au-devant de moi, pour m'accompagner chez le directeur de la fonderie. C'était un commis de la douane sur ces frontières. Dans les pays fréquentés on ne leur trouve pas cette politesse. Je fus très-sensible à son attention et j'en aurais été beaucoup plus reconnaissant, si ce n'eût été pour mon *mat-säk* qui n'était pas trop considérable, et que les *sups* fréquentes de ces messieurs menaçaient de mettre promptement à sec.

J'abandonnai ma cariole à Krok et je m'embarquai sur le grand lac Kall, avec mes deux compagnons. Sans mal-encontre nous débarquames à *Gustaf-berg-bruck* (fonderie de la mine de Gustave). Ce n'est réellement que depuis l'église de Kall à un quart de mille de l'endroit, où je m'embarquai, que l'on entre dans la Laponie du Jämeteland. Depuis Kall jusqu'à *Wucku* en Norvège on ne trouve plus d'églises : il peut y avoir douze milles de l'une à l'autre; la population aussi est extrêmement bornée : on ne trouve plus que quelques maisons de *ny byggare* (nouveaux habitans), comme on les appelle.

La plus haute montagne de la péninsule, formée par la Suède et par la Norvège, se trouve sur les bords du lac Kall. Elle se nomme Öreskiutan et peut avoir cinq mille pieds de haut.

Son pic élevé et en plusieurs endroits toujours couvert de neige, commence à s'élever du bord de l'eau. Quoique la vue en soit très-imposante, Ôreskiutan ne semble pas à l'œil être si élevé qu'on le dit ; mais comme le lac Kall est à-peu-près 1800 pieds au-dessus du niveau de la mer, en ajoutant cette hauteur à celle de la montagne au-dessus de ce lac, cela peut bien faire cinq mille pieds. La plus haute montagne de l'Ecosse, Ben-nevis, est de 4500 pieds, mais comme elle s'élève immédiatement du bord de la mer, elle paraît plus élevée que celle d'Ôreskiutan.

La mine de cuivre de Gustave-berg est très-riche. On n'a commencé à y travailler que depuis une quarantaine d'années. Sa profondeur n'est encore que de vingt toises. On a ouvert dernièrement une autre mine au pied de la montagne Ôreskiustan qui est de la même qualité. Ces mines ne sont pas si dangereuses à travailler que celles de Falhun, parce qu'il ne s'y trouve point de vitriol. Le cuivre est souvent mêlé avec un peu d'argent et de soufre, et même avec un peu de fer.

Je regrettai fort que mon genou malade me privât du plaisir de visiter cette mine, et encore plus de monter au sommet d'Ôreskiutan. On en dit la vue fort intéressante, et cela doit être, puisque c'est la montagne la plus élevée. C'est

cependant sans raison, que quelques personnes en Suède croient que l'on peut voir de son sommet le golphe de Bothnie et la mer du Nord. La distance des deux côtés est beaucoup trop considérable. Du côté du golphe il y a en ligne directe à-peu-près trente milles (84 lieues de poste) et de l'autre, jusqu'à l'endroit où la marée cesse de se faire sentir, guères moins de 25 lieues et coupée par des montagnes presque aussi élevées.

La fonderie de Gustave-berg est assez considérable. On transporte le cuivre par les lacs jusques près de Sundswall, mais il faut souvent débarquer dans les endroits où la navigation est interrompue. En hiver, on le transporte sur les traîneaux tant en Norvège qu'en Suède.

Près de la fonderie il y a un assez gros village. Les habitans élèvent une espèce de chiens-loups, dont le poil est fort long et assez joli, absolument pour leur fourrure. On les tue lorsqu'ils sont venus à leur grandeur, et chaque peau se vend à-peu-près un rixdaler et demi (7 à 8 francs). Il en faut dix-huit ou dix-neuf pour faire une pelisse.

Le pays n'est point laid, il est assez bien coupé de vallées et de collines, quoique au milieu des montagnes. On n'y cultive guères que de l'orge ; on la coupait alors, quoiqu'elle fût

toute verte, dans la crainte de la gelée. Le grain ne peut guères servir qu'à faire de l'eau-de-vie. Il y a des ours dans ces montagnes, qui dévorent les bestiaux pendant l'été ; aussitôt que l'hiver vient, ils se logent dans des trous et n'en sortent plus, à moins que les chasseurs ne les y forcent. On prétend qu'ils se nourrissent en se suçant les pattes ; il est sûr que lorsqu'ils sortent de leurs tanières, ils peuvent à peine se soutenir, quoiqu'ils soient d'ailleurs assez gras. On prépare les cuisses comme des jambons ; c'est un morceau très-délicat.

L'Evêque Pontoppidan prétend que les ours sont très-friands du fœtus des femmes grosses. Il rapporte plusieurs histoires fort étranges à ce sujet, et en prend occasion de recommander la chasteté aux jeunes filles qu'on envoie pendant l'été garder les bestiaux dans les montagnes. Les gens sensés rient de cette histoire ; mais il est certain que c'est un préjugé généralement reçu parmi les habitans de ces montagnes, et sur-tout parmi ceux du diocèse de l'évêque Pontoppidan (Bergen).

Pendant que dans ma chambre je me désolais de pouvoir à peine faire usage de mes jambes, dans un pays où je devais souvent en avoir grand besoin ; je vis dans un cadre sur la muraille ces paroles de Sénèque : *Optimum est pati*

quod emendare non potes, deumque quo autore omnia eveniunt, sine murmure comitari (*). Cela me sembla venir si à-propos, tant pour moi que pour les gens qui sont obligés d'habiter ces pays déserts, que je pris patience, comme à mon ordinaire.

Le directeur Sparreman qui m'avait reçu avec toute la complaisance possible, voulut aussi m'accompagner trois milles plus loin, et je m'embarquai avec lui sur le lac Kall. Nous débarquames de l'autre côté, pour voir une famille lapone établie dans son *koya* à un demi-mille de la paroisse de Kall. Le koya était précisément comme je l'ai décrit. La femme était seule au logis, et quoiqu'elle fût pauvre, et à demi mendiante, elle nous reçut fort bien. Sur un signe que lui fit le directeur, elle sortit un moment et revint bientôt, parée dans tous ses atours ; ils étaient réellement fort propres et très-chauds. La jupe était de gros drap blanc, bordée de bleu, et le corset de belle laine bleue bordée de rouge ; le bonnet était aussi bleu bordé de rouge, et d'ailleurs est en tout semblable pour la forme à ceux des paysannes danoises près de Copenhague. Cette

(*) Le mieux est de souffrir, ce que tu ne peux corriger et de recevoir sans murmurer toutes les choses que Dieu envoie.

bonne femme parlait et lisait fort bien le suédois. Elle nous conta son histoire, et se plaignit beaucoup de l'avarice de certain riche Lapon, dont le fils était amoureux d'une de ses filles. Le père ne voulait pas consentir au mariage. Pour éviter plus d'esclandre, le jeune homme ayant la tête très-chaude, elle avait pris le parti de laisser son troupeau de rennes à la garde de son fils, et de quitter les montagnes dans la crainte qu'il ne lui prît la fantaisie d'enlever sa maîtresse.

La bonne femme nous dit aussi qu'elle avait bien bâti trente à quarante koyas, et qu'elle allait de l'un à l'autre, suivant que l'humeur lui en prenait ; elle n'avait, il est vrai, qu'à transporter quelques ustensiles de cuisine, et ses vêtemens ; un ou deux rennes suffisaient pour cela, parce que la famille se chargeait d'une partie du bagage. Etant ainsi rapprochée des habitations, la famille allait quêter des provisions dans le voisinage ; son koya était réellement bien fourni.

Après avoir montré avec complaisance toutes les chaînes d'argent, les instrumens, les habits, et tout ce qui est propre aux Lapons, la bonne femme sortit, comme pour chercher quelque autre chose et revint bientôt avec des fraises et des framboises en quantité ; elle les avait ramassées autour de sa hutte. La terre était en effet

couverte

couverte de fruits rouges ; c'était le 10 septembre, c'était le printemps, après l'été. Le printemps ne commence vraiment à paraître qu'à cette époque dans ces pays ; l'hiver le suit de près. Ce printemps ne dure guères que quinze jours ou trois semaines. Les gelées des nuits font disparaître la verdure, et la neige couvre bientôt tout, mais cela n'arrive guères avant le mois d'octobre. La bonne femme demanda un peu de sucre et parut enchantée de quelques petits morceaux que je lui donnai. Elle prétendit que c'était bon pour ses yeux éraillés et rouges par la fumée du koya ; elle avait soixante ans passés sans avoir l'air très-vieille (*).

(*) Je ne crois pas devoir entrer dans de plus longs détails sur les Laponies, je n'ai fait que traverser celle du Jämeteland. On peut consulter le voyage de Regnard ; si on en excepte quelques histoires de sorcelleries (qui du moins n'ont plus lieu à-présent), aussi bien que quelques histoires sur la communauté des femmes assez peu raisonnables, son récit est assez exacte. Regnard se trompe, ou fait semblant de se tromper, en croyant avoir été au bout du pays, au lac de Torneô : il est éloigné de quatre degrés du cap du Nord.
La poste aux lettres est établie dans ces déserts depuis un an ou deux. Elle part à dos d'homme tous les quinze jours de Torneô pour Warde-hus, aux dépens du Dannemark. Entre ces deux endroits, il n'y a guères moins de deux cents lieues de poste à parcourir, dans le pays le plus sauvage et presque tout-à-fait désert.

Nous débarquames encore dans un endroit où l'on avait brûlé du bois l'année d'avant; la quantité de fraises dont la terre était couverte, ne peut en vérité être comparée qu'à une plate-bande dans un jardin. Il faisait un temps superbe, et la beauté du coup-d'œil sur cette grande pièce d'eau, entourée de toutes parts de hautes montagnes, au pied desquelles je pouvais distinguer quelques habitations assez florissantes, était bien faite pour corriger l'idée qu'on se fait communément de ces pays.

Nous passames devant l'habitation d'un *ny-bygare* (nouvel habitant), qui a nommé sa maison *Hambourg*, et nous arrivames enfin à Sunet, chez un autre *ny-bygare*, établi depuis une trentaine d'années dans ces pays déserts. Il avait une famille nombreuse, des bestiaux en bon état, une vingtaine de vaches, beaucoup de moutons et force chèvres; les uns le nourrissaient de leur lait et de leur chair et les autres le couvraient de leur laine. Il avait aussi quelque peu d'avoine qu'il était obligé de couper verte. Les lacs qui l'entourent lui fournissent de bonnes truites, dont il nous régala de bonne grâce. Il bâtissait alors une nouvelle maison en pierre, l'ancienne étant devenue trop petite pour sa famille; ce petit inconvénient nous obligea d'aller coucher à la grange,

ce que la gelée de la nuit ne rendit pas très-agréable.

Le lendemain, je m'arrangeai avec l'homme de la maison, pour qu'il m'accompagnât à dix milles de chez lui dans la Norvège.

J'aurais bien désiré aller visiter le grand rassemblement de Lapons qui demeurent en été sur les montagnes du voisinage ; ce n'était guères qu'à quatre ou cinq milles de distance, mais ces messieurs délogeaient depuis quinze jours, et j'aurais fort bien pu ne trouver que les montagnes couvertes de neige. Je me remis donc à mon guide qui me conduisit d'abord un quart de mille dans son bateau, en remontant la rivière qui sort du lac Ayen. La navigation est interrompue par une cascade qui coupe la rivière; nous trouvames à cet endroit sa femme, qui était venue par un autre chemin ; elle l'attendait avec un cheval qu'il attela au bateau. L'espace entre les deux lacs est peut-être d'un quart de mille. Voyant le cheval bien accoutumé à cette besogne, je me remis tranquillement dans le bateau, après la première montée, et sans mal-encontre j'arrivai à l'autre lac, où le cheval tira encore le bateau à flot.

Le lac Ayen peut avoir trois milles de long sur un quart ou au plus un demi-mille de large;

il est couvert d'îles de rochers sans presque aucune production. C'est sur ce lac que l'on voit réellement la nature aussi sauvage qu'elle peut être ; les hautes montagnes pelées qui le bordent, présentent un aspect plus horrible qu'aucun que j'aye vu. La ligne de démarcation entre les endroits susceptibles de produire du bois et ceux qui par leur élévation ne produisent plus qu'une mousse légère, est fort aisée à observer, et est par-tout à la même hauteur ; elle ne paraissait guères être que quatre cents pieds au-dessus du lac, ce qui ferait à-peu-près au-dessus de la mer deux mille cinq cents pieds. La montagne appelée Aneskiuttan me sembla aussi élevée que celle d'Öreskiuttan, ainsi que plusieurs autres qui l'avoisinent.

Je débarquai enfin à Ayen, chez un *ny-byggare*, qui est aussi établi là depuis trente ans, et qui s'est fort bien tiré d'affaires par les bestiaux qu'il élève. Il cultivait aussi quelque peu d'avoine; on la coupait alors, quoique toute verte. Les fraises et les framboises ne croissent plus dans cette partie. Les seuls petits fruits qu'on voit encore dans ces bois, sont le *niurtron* et le *blóberg*. Le premier est un fruit jaune, qui croît dans les marais de la forme de la mûre sauvage,

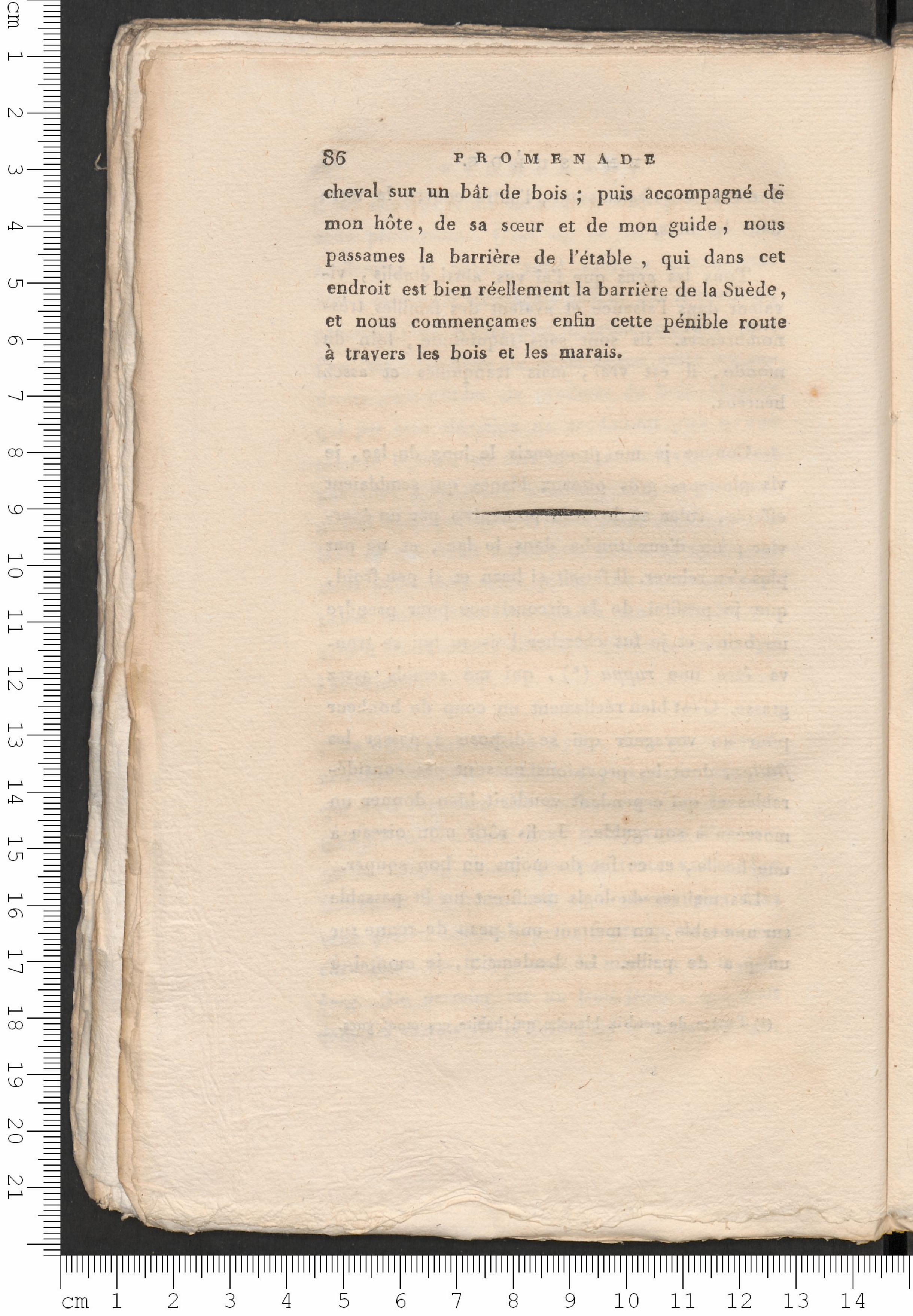
il est très-rafraîchissant, l'autre couvre la terre dans les bois.

Tous les gens que j'ai vus ainsi établis, vivaient dans l'aisance et avaient des familles très-nombreuses. Ils sont sans inquiétude, loin du monde, il est vrai, mais tranquilles et assez heureux.

Comme je me promenais le long du lac, je vis plusieurs gros oiseaux blancs qui semblaient effarés, voler au hasard, poursuivis par un épervier; un d'eux tomba dans le lac, et ne put plus s'en relever. Il faisait si beau et si peu froid, que je profitai de la circonstance pour prendre un bain, et je fus chercher l'oiseau qui se trouva être une *ruppa* (*), qui me sembla assez grasse. C'est bien réellement un coup de bonheur pour un voyageur qui se dispose à passer les *fiälles*, dont les provisions ne sont pas considérables et qui cependant voudrait bien donner un morceau à son guide. Je fis rôtir mon oiseau à une ficelle, et ce fut du moins un bon souper.

Les maîtres du logis me firent un lit passable sur une table, en mettant une peau de renne sur un peu de paille. Le lendemain, je montai à

(*) Espèce de perdrix blanche qui habite ces montagnes.



cheval sur un bât de bois ; puis accompagné de mon hôte, de sa sœur et de mon guide, nous passames la barrière de l'étable, qui dans cet endroit est bien réellement la barrière de la Suède, et nous commençames enfin cette pénible route à travers les bois et les marais.

PROMENADE
EN
NORVÈGE.

Les fiälles. — Lac et vallée de Vór. — Mal à souhaiter à force gens. — Usages de la Norrland norvégienne. — Drontheim.

LA séparation de la Suède et de la Norvège est marquée, même dans ces déserts, avec beaucoup plus d'exactitude que celle entre la France et les meilleurs pays de l'Europe. La ligne de démarcation s'étend depuis Frédérickshald jusqu'à la frontière russe, un espace de près de trois cents milles. Par-tout où l'on a trouvé des bois, on les a coupés et on a fait une allée de trente à quarante pieds de large, dont le milieu est la limite des deux états. Sur les montagnes trop élevées, pour que le bois pût y croître, on a suivi la même ligne avec des pierres.

La frontière n'est tout au plus qu'à un quart de lieue de la maison que je venais de quitter. On y parvient par des marais absolument impraticables sans guides ; la montée n'est pas consi-

dérable, elle est tout au plus de deux cents pieds, si bien que l'on se trouve toujours dans les bois. Ici, comme presque par toute la frontière, on a suivi le cours des eaux, pour ligne de démarcation.

Si le général Armfeldt eût pris pour sortir de la Norvège le chemin par lequel j'y suis entré, il est certain que la tempête la plus violente n'eût pu produire un tel ravage dans son armée. Ce chemin pendant l'hiver, est semblable à tous ceux de la Suède. La nature semble avoir ménagé dans cet endroit une communication aisée entre les deux peuples; les montagnes s'ouvrent, pour-ainsi-dire, et laissent un grand espace entre elles. Tout le pays est couvert de bois, et les marais que l'on est obligé de traverser pendant l'été, sont solides l'hiver. Pendant cette saison, on voyage au fond de la vallée, sur la rivière et sur le lac de Vôr, d'où elle sort, puis après une demi-heure d'une montée et d'une descente peu rapide, on se trouve en Suède sur le lac Ayen et après sur celui de Kall, dans un pays couvert de bois et qui a quelques habitans. Il faut espérer qu'un jour les petites jalousies nationales disparaîtront assez, pour que les gouvernemens des deux pays pensent à faire ici une route.

Déjà le gouvernement de Norvège a fait prendre des plans à cet égard ; mais le désir d'accourcir le chemin, a fait préférer de passer sur les hautes montagnes. Je crois qu'en hiver ce sera très-dangereux. La route dont je parle n'est pas cinq milles plus longue que celle des montagnes, et beaucoup plus sûre. De Drontheim à Frözon, on ne compte guères en ligne directe que 25 milles, et la poste aux lettres est obligée à-présent d'en faire plus de deux cents ; elle passe par Christiania et par Stockholm.

Ces marais sont ce qu'on peut voir de plus horrible. A pied encore on peut se tirer d'affaire, quand on connaît le terrain, mais à cheval c'est très-difficile. Plusieurs fois, celui sur lequel j'étais monté enfonça jusqu'aux sangles, et on ne parvint à le tirer qu'avec beaucoup de peine. Les montées et les descentes à pic des ravins que l'on rencontre, sont particulièrement affreuses ; et ce n'était pas sans de grands efforts que je pouvais conserver mon équilibre sur le bât de bois qui me servait de selle.

Vôr-siö, que l'on rencontre au commencement de la vallée, est un petit lac : sur ses bords on aperçoit deux ou trois maisons, mais on le perd bientôt de vue, et celle du gros gibier, qui fréquente ces bois, peut ensuite seule récréer.

Après cinq heures d'une marche aussi fatigante qu'on en fit jamais, j'arrivai à la descente réelle en Norvège. Du côté de la Suède, on arrive graduellement à cette hauteur, mais de celui de la Norvège, elle vient tout-à-coup. Les passages les plus difficiles des Alpes ne sont rien en comparaison de ceux-ci. Qu'on se figure des espèces d'escaliers de roche, dont chaque degré peut avoir deux ou trois pieds de haut, et un précipice si profond à côté, qu'à peine peut-on voir le torrent que l'on entend rouler avec fracas. Le cheval, avec une dextérité particulière, avançait ses deux pieds de devant sur le bord de la pierre et glissait en bas ; il faisait ensuite un petit saut en avant avec les jambes de devant et rapprochait sa croupe. Pendant cette opération, le pauvre promeneur éclopé, était perché sur son dos dans une situation fort peu agréable, et faisant des réflexions qui l'étaient encore moins.

Au pied de la montagne, je me trouvai sur le bord du torrent fougueux que j'avais entendu rugir de son sommet. Le courant en était plus calme ; il y avait un radeau placé sur le bord pour faire passer à l'autre rive les bestiaux qui viennent de la montagne ; nous montames dessus et nous eumes bientôt traversé la rivière. Dès-lors le pays paraît assez habité et est meilleur

que du côté de la Suède, ce qui provient de l'élévation considérable de la dernière province de ce pays, que j'ai traversé. On coupait le blé cependant, quoique pas tout-à-fait mûr, et on le plaçait sur des piquets comme dans le Jämeteland.

Le sentier que je suivis après le passage de la rivière, était assez large, mais était aussi un abominable casse-cou de pierres, pareilles à celles dont j'ai parlé; la descente était toujours également rapide. A un endroit appelé *fals-elven* (la chûte de la rivière), le torrent tombe de quarante à cinquante pieds perpendiculaires et fait une fort belle cascade. On a bâti un pont précisément dessus la chûte, mais on la voit mieux en-dessous.

Je m'arrêtai à Biertra avec mes guides, chez un riche paysan dont je fus fort bien traité. On me plaça au bout de la table où mangeait la famille, et grâces à mes provisions, je fis un fort bon souper. On me fit coucher dans une grande chambre avec toute la famille. Celui des guides à qui les chevaux appartenaient, coucha avec sa sœur, suivant l'usage patriarchale de ces pays. La bonne femme avait suivi son frère à travers ces déserts, absolument pour voir ses amis, et n'avait cessé de tricoter tout le long de la route.

L'esprit des paysans de ce côté n'est plus à beaucoup près si désintéressé que de l'autre, il faut que le voyageur paye tout ce qu'il demande, et on n'attend pas autrement qu'il l'offre; après tout, c'est sans doute plus commode et cela met beaucoup plus à l'aise.

La route continue, encore quelque temps d'être assez penible, elle passe à travers les bois et les montagnes, que l'on doit gravir pour éviter les cascades de la rivière. La vallée s'élargit tout à coup, et présente un beau et fertile pays. J'entrai, pour me reposer, chez un paysan riche, qui mit tout de suite la nappe et me voulut régaler d'un verre d'eau de vie. La maison de cet homme était fort belle, il sut fort bien me faire remarquer, qu'une autre grande maison voisine, lui appartenait aussi.

Il n'en est pas moins vrai, qu'après que mes guides se furent reposés, ils furent porter quelques shellings à la femme qui les reçut fort bien, et ce qui m'obligea à en faire autant. J'en aurais bien donné trois ou quatre fois la valeur, pour qu'elle ne les eût pas acceptés. Lorsque nous fumes en route, mon guide me dit ces *norska baggar*, connaissent le prix de l'argent et ne donnent rien pour rien. Ce sont pourtant de très-bonnes gens, mais c'est l'usage de leur pays.

Le terme de *baggar* est un terme de reproche que les Suédois emploient quelquefois, et qui a même occasioné des guerres entre les deux pays. Je ne sais pas positivement ce qu'il signifie, et les historiens ne sont pas d'accord là-dessus; il y a cependant eu plusieurs édits des rois de Norvège, pour empêcher leurs sujets de s'en servir sous des peines sévères. (*)

La route, un mille en deçà de Biertra, est fort belle et les voitures commencent à paraître, plus on avance, et plus le pays s'embellit; les *fiälles* s'éloignent, on les voit encore sur les côtés de cette belle vallée. La récolte était fort bonne, et les paysans ne s'empressaient pas à la couper. L'été avait été constamment beau, de ce côté des montagnes, et la pluie avait tombé tous les jours de l'autre, le premier endroit où la marée cesse de se faire sentir de ce côté, n'est qu'à cinq milles du sommet des monts. Du côté de la Suède il y a plus de trente milles jusqu'au golphe de Bothnie.

Je fus enfin me reposer chez le capitaine Klüvert, le froment croît dans cette partie aussi bien que dans les meilleurs pays. Il y a malheureusement un inconvénient à craindre, quand il

(*) *Beggar* en anglais signifie un mendiant.

arrive une mauvaise année, il est peu de pays dont on puisse tirer du grain pour ensemencer, parce qu'on ne peut guères l'avoir que de pays plus méridionaux et qu'il ne peut se faire au climat; ainsi une année de disette est généralement suivie de trois mauvaises. Il m'a semblé que dans ce cas on devrait faire quelques frais de plus et plutôt payer le grain double afin d'avoir la semence de l'Ôngermanland, du nord de la Finlande, d'Archangel, ou même du Canada, dont le climat est assez semblable.

Levanger est la ville la plus au nord de la Norvège, elle est au 64e degré de latitude, elle est fort peu de chose en été; mais en hiver il y vient aux foires qui s'y tiennent, un grand nombre de Suédois qui traversent les montagnes de tous côtés, mais sur-tout par le chemin que j'ai pris. Ils rapportent dans leur pays, toutes les productions de l'Angleterre, et de la France, qu'à mon grand étonnement j'ai trouvées abondamment dans ces montagnes, et pas plus cher que dans les pays d'où elles viennent. On peut dire avec vérité que la plupart des paysans du Jämeteland s'occupent plus de commerce, que de la culture de leurs terres; les montagnes ont tant de débouchés qu'il est difficile aux commis de la douane de les attraper en fraude.

Je traversai la petite ville de Levanger, et je fus me présenter à Alstahoug chez le professeur Dahl qui en est le pasteur. J'en reçus un accueil parfait. La fatigue des jours précédens, me donna la fièvre le lendemain et une maladie vulgairement appelée *lock jaw* en Anglais. Mes dents se serrèrent et c'était avec peine que je pouvais parler et encore plus, avaler la moindre nourriture. Je fus obligé de m'arrêter chez le professeur Dahl pendant huit jours, et je reçus dans sa maison tous les secours que je pouvais espérer. — Ah! me disais-je quelquefois, combien la France et toute l'Europe seraient plus heureuses, si au commencement de notre *admirable* et *philosophique* révolution, Mirabeau et tous les beaux parleurs qui nous ont fait tant de mal, avaient pu être saisis de cette bien-heureuse maladie. Que de milliers d'hommes n'eussent pas perdu la vie! Combien de pays ravagés, qui seraient encore florissans; moi-même, au lieu d'errer sur la terre sans asile, je serais tranquille dans le sein de ma famille, entouré des bons paysans, dont les pères servaient, aimaient, et respectaient les miens. Que de maux épargnés!

Le professeur Dahl avait été ministre pendant une vingtaine d'années, près du cap Nord qui est encore sept degrés plus près du Pôle. Les

habitans répandus dans les îles qui bordent les côtes de la Norvège sont aisés ; ils s'occupent de la pêche et du soin de leurs bestiaux. Le blé peut cependant venir dans quelques endroits et dans la partie la plus au nord, il y a un canton, à qui son heureuse exposition permet de recueillir du froment. Les Norvégiens, au surplus, n'habitent que les îles et les caps du continent qui s'avancent loin dans la mer. Les côtes des bras de mer profonds qui se prolongent dans les terres et dans l'intérieur du pays, ne sont habités que par les Lapons, à qui en Norvège on a conservé le nom de *finns*.

Comme on a pu voir dans le volume sur l'Irlande p. 220, le mot *fin*, veut dire sorcier, dans la langue Irlandaise ; quoiqu'en Norvège on l'applique à un peuple, il a cependant la même signification. Tous les noms dont les peuples voisins, appellent les habitans errans du Nord, ne sont que des termes injurieux, qui par la suite se sont établis. Le terme de *lapp*, dont on les désigne en Suède signifie guenille, hâillons. On le fait venir aussi d'un ancien mot Gothique *lopp* qui veut dire sorcier, ou *lap* chassé. Encore à présent en Suède, quand on veut dire que quelque chose ne vaut rien, on dit *detta är lappery*, (ce n'est rien qui vaille, c'est de la guenille).

On

On les désignait aussi autrefois en Norvège par le mot *Kœltring*, dont la véritable source, n'est pas autre que race de Celtes. *Kœlt* est le mot propre pour *Celtes*, et *ing* se trouve encore en anglais dans l'acception que je lui donne ici, comme *foundling* enfant trouvé, *darling* enfant chèri etc. Tous les participes des verbes anglais se terminent aussi en *ing* comme dérivés du verbe. A présent dans la langue danoise ce terme de *Kœltring* est une insulte grossière, qui veut à-peu-près dire lâche coquin. Cette étymologie pourrait peut-être donner à penser, sur l'origine des peuples qui furent conquis par les Goths dans ces pays, et dont les Finois et les Lapons sont indubitablement les restes.

Vers le 68me degré de latitude, est le *Vortex* appelé *Malström*. Il est situé entre quelques îles, qui arrêtent le cours de la marée, et la font s'y précipiter d'une manière terrible. Le tourbillon est si violent, qu'il entraîne les bateaux et même les vaisseaux de près d'une lieue et les engloutit avec violence. Au retour de la marée, le gouffre les vomit avec la même fureur, mais ils ne reparaissent qu'en très-petites pièces, ayant été brisés contre les rochers qui bordent cet abyme. Le tourbillon est calme pendant à-peu-près une demi-heure, ou trois quarts d'heure, à-chaque fin

de marée, haute ou basse. Les bateaux peuvent alors le traverser sans risque et même pêcher dessus, mais il faut bien prévoir le retour de la marée et se retirer avant qu'elle ne revienne; la force du courant est si considérable, que la vitesse des rames ne saurait faire échapper un bateau à une destruction certaine.

Ce tourbillon est à un demi-mille en mer de l'île appelée Moskoe, qui est l'avant-dernière de l'Archipel, appelé *Vesteral* ou de l'ouest. Il arrive par fois, que quelque grosse baleine se trouve entraînée par le courant: quand elle aperçoit que ses efforts sont inutiles et qu'elle ne peut échapper elle hurle et crie si haut (dit Shönning) que la terre en retentit au loin (*) elle est enfin engloutie et mutilée contre les roches. Quelques ours aussi, sont par fois attirés par la vue des moutons qui paissent sur l'île de Moskoe. Ils se mettent à la nage pour les aller joindre, et lorsqu'ils sont surpris par le tourbillon, ils poussent

(*) Voici l'expression de Shönning: lorsque la baleine voit que ses efforts sont inutiles et qu'elle doit aller au fond, *Bröler og skraaler han saa höyt, at jorden synes at ryste og skælve derved.* Elle rugit et hurle si haut que la terre semble vouloir se briser et s'écrouler. *On dit ordinairement muet comme un poisson: je soupçonne ici quelque méprise de Shönning.*

des hurlemens effroyables, qui réjouissent les habitans parce qu'ils leur apprennent la mort de leur ennemi.

Outre la pêche, qui est assez abondante pour fournir l'Europe, de ces poissons secs et salés que l'on voit partout, les habitans ont encore la chasse aux oiseaux, qui couvrent ces côtes en nombre immense, attirés probablement par la quantité de poissons. Cette chasse est très-dangereuse, il faut gravir des rochers escarpés à des hauteurs prodigieuses ; d'autres fois on suspend un homme assis sur un bâton attaché à une corde, sur des précipices perpendiculaires de cinq à six cents pieds. L'homme, fait à ce manége, sait s'élancer dessus sa corde avec beaucoup d'adresse pour aller chercher les nids de ces oiseaux. Il tord le cou de ceux qu'il peut prendre et les jette en bas dans la mer, où d'autres chasseurs sont avec des bateaux qui les ramassent. Il remplit sa chemise de leurs œufs, et lorsqu'il est suffisamment chargé, on le remonte ou on le descend dans le bateau, suivant qu'il convient.

Ces chasseurs hardis sont souvent précipités, et périssent misérablement; dans quelques endroits il y a une loi, pour prévenir leur trop grande témérité; tout homme qui a eu le malheur d'être précipité de cette manière, ne peut être enterré,

et ses héritiers ne peuvent pas jouir de ses biens avant qu'un parent ou un ami n'ait passé par le même sentier. Si quelqu'un y consent et qu'il s'en tire heureusement, la mort du défunt est regardée comme accidentelle ; mais si personne ne veut entreprendre de gravir les mêmes rochers, elle est alors regardée, comme la suite d'une témérité criminelle. Le corps n'est pas enterré dans le cimetière ; la famille paye une grosse amende, les biens même du défunt, (*dit Shönning*) sont confisqués au profit du roi. C'est surtout dans les îles Feroe que cette loi existe.

La pression de l'air est si forte, que le ventre des hommes ou des bêtes, tombans de ces hauteurs prodigieuses crève avant d'arriver à terre, et que les intestins s'échappent. Lorsqu'il arrive que les bestiaux se précipitent dans l'intérieur des montagnes, et qu'il n'y a point de possibilité d'avoir le corps autrement, les paysans se font descendre par des cordes pour l'aller chercher afin de n'en pas laisser perdre la chair et la peau.

Le bras de mer sur lequel Levanger est situé, est le même que celui de Drontheim ; depuis son embouchure jusqu'à l'endroit où il se termine, on compte vingt-six milles ; sa largeur varie, mais elle est souvent de deux milles. Depuis Stavanger, seize milles au sud de Bergen, jusqu'au-delà du

cap du Nord, la mer pénètre ainsi, partout dans l'intérieur des montagnes qui couvrent la Norvège. J'ai depuis navigué sur quelques-uns de ces *fiords*, et j'aurai souvent occasion d'en parler. Je traversai deux branches de celui-ci, pour me rendre à Stordal chez le pasteur Witrupp. Je vis dans le chemin le pays toujours bien cultivé, mais cependant pas si bon que dans la vallée par où j'étais entré en Norvège. Le plateau sur lequel le presbytère de Stordal est situé, est fort beau et parfaitement cultivé; la rivière le cerne, et de trois côtés les montagnes viennent se terminer auprès.

Le duc d'Orléans deux ans après sa sortie de France avec le général Dumourier, fit un voyage très-long dans ces pays. Il débarqua à Christiania, puis vint à Drontheim, et dans la Norrland. Il traversa la Laponie, vint à Torneô, de là suivit la côte de Finlande jusqu'à Abo, passa le golphe de Bothnie et arriva à Stockholm. Il se nommait *Müller* et avait un compagnon appelé *Frohberg*, que l'on a traduit par Mont-joye. Il s'arrêta une nuit chez le prêtre Witrup, et celui-ci me fit l'amitié de me faire coucher dans son lit; je ne prétends pas dire que j'en aye mieux dormi. Il paraît avoir gagné l'estime de toutes les personnes qu'il a vues. On m'en a souvent parlé avec intéret à Drontheim et dans les différens endroits, où il a passé.

Le véritable chemin de Suède passe par la vallée de Stordal ; on a des montagnes très-hautes à passer et des marais ; il n'y a point de route tracée, pendant 15 milles. Ce passage est, il est vrai, plus court de quatre milles que celui que j'ai pris. Mais dans ce dernier il n'y a guères que six milles où la route ne soit pas tracée, car les lacs de Kall et d'Ayen, ne sont pas difficiles à passer quand il fait beau temps. Après avoir gravi une montagne très-escarpée près du pastorat de Stordal, je trouvai un très-beau chemin jusqu'à Drontheim. Les environs de cette ville de ce côté sont fort beaux ; d'une hauteur on découvre la rade, au milieu est le rocher de Munckholm, sur lequel est située une petite forteresse, qui sert de prison d'état.

On ne s'attend guères en voyageant dans ces pays à trouver une ville aussi régulièrement bâtie et aussi jolie que celle de Drontheim. Toutes les rues sont tirées au cordeau, à chaque carrefour il y a une fontaine, et les maisons ont d'ailleurs très-bonne apparence. Le climat aussi, n'est pas si défavorable qu'on pourrait le présumer au 63me degré 30 m. Il y croît quelques bons fruits : les cerises particulièrement y sont excellentes ; l'été de 1799 y avait été superbe, et on y avait constamment joui du beau

temps. Les pays voisins au contraire au sud et à l'est, de l'autre côté des montagnes avaient eu des pluies continuelles.

Je fus reçu dans cette ville avec la plus grande attention par le général Von Kraagh, dont la loyauté et la politesse, sont bien appréciées des étrangers qui ont visité ces climats lointains et des habitans. Sa maison de campagne est située près d'une des plus grandes cascades de ces pays, la cascade de *leerfoss;* elle a près de quatre-vingt pieds perpendiculaires, et une masse d'eau très-considérable. On a profité du courant pour y établir des moulins à scie. Le saumon s'arrête à une autre cascade en dessous, où l'eau tombe de cinquante pieds, et où on en prend beaucoup. La planche de ces deux cascades a été gravée aux frais du général et les estampes en sont assez nombreuses. La vue d'une d'elles, en dira plus que la plus brillante description. D'un côté de la maison, on a la vue de la ville, de la rade et des pays cultivés qui l'entourent: de l'autre côté les hautes montagnes de l'intérieur de la Norvège bornent l'horizon. — La description des points de vue n'est pas autrement mon objet; il est temps de revenir aux hommes qui habitent ce pays.

Quelques détails sur la religion, l'ancienne histoire et les pirateries des peuples habitant les côtes de la Norvège.

Rutgerus, *Hermandus*, *Torfæus* et beaucoup d'autres gens en *us*, ont écrit d'immenses *in folio*, sur l'antiquité de la Norvège et souvent aussi sur l'histoire chétive d'un seul petit canton ou d'un seul monument. Je n'imagine pas qu'un seul étranger, ait jamais eu la patience de lire jusqu'au bout aucun de ces auteurs. Ils écrivaient pour leurs compatriotes, et ces futiles dissertations, flattant l'amour-propre des Norvégiens, devaient les intéresser. Torfæus, commence ainsi son histoire de Norvège, *Tres erant Noæ filii*, *Sem*, *Cham et Japhet* etc. Il est fâcheux qu'il ne l'ait pas commencée à la création du monde.

L'ancienne histoire de la Norvège au fait, est la même que celle de Suède, aussi bien que l'ancienne religion et tous les dieux. Avant Harald *Haar-fager* (aux beaux cheveux) qui réunit presque toute la Norvège sous sa domination (*)

(*) L'époque de la conquête d'Harald *Haar-fager* n'est pas marquée exactement ; mais comme ce fut lui qui exila

chaque canton obéissait à un roi particulier. Il suffisait pour être réputé tel, d'avoir un port sûr, où l'on pouvait déposer le butin et quelques vaisseaux avec lesquels on allait pirater en mer, ou piller les peuplades voisines. Après la conquête, Harald établit plus d'ordre, et défendit aux *rois de mer*, comme on les appelait, de plus piller en Norvège.

La contravention à cette défense, fut ce qui le détermina à chasser *Gange Rolf*, qui était un chef norvégien, malgré les supplications menaçantes de sa mère, que Mallet a traduites, et dont voici le premier couplet; « est-ce que le nom de notre » race vous est devenu odieux? vous chassez de » la patrie un des plus grands hommes qu'elle » ait produits; l'honneur de la Norvège! . . . A » quoi bon exciter le loup, à dévorer les trou- » peaux errans dans les bois sans défense? crai- » gnez que devenu furieux il ne vous cause un » jour de grandes pertes. » Harald qui était puissant, fut inexorable, et *Gange* Rolf se retira d'abord aux îles Hébrides avec d'autres chefs de

Gange Rolf que nous appelons Rollo, à qui la France fut depuis obligée de céder *la Neustrie*; on peut la placer dans le neuvième siècle. *Gange* signifie le grand marcheur. On avait donné ce sur-nom à Rolf, d'après son habitude d'aller très-vîte.

la Norvège, qui en avaient également été chassés. Il se mit à leur tête, et fut d'abord exercer ses pirateries sur les côtes de l'Ecosse et de l'Angleterre; mais ayant été repoussé, il prétexta un songe pour attaquer la France; la faiblesse du gouvernement de Charles le Simple, le servit à souhait, et il réussit à se former dans ce pays une principauté, qui depuis ce temps s'est appelée *la Normandie*.

Il y avait huit à dix rois dans le district de Drontheim: cette ville était alors, sinon la seule, du moins la plus considérable de la Norvège; elle se nommait *Nidaros*, (bouche de la Nida) du nom de la rivière à l'embouchure de laquelle elle est située. Elle fut long-temps après Harald, le séjour des rois de Norvège: il y avait lui-même sa résidence. C'était près de Drontheim, qu'était le temple païen le plus considérable de ce pays, et lorsque le Christianisme eut été établi en Norvège le siége de cette ville fut érigé en Archevêché.

Ceux qui ne voulurent pas se soumettre au joug d'Harald, furent forcés de quitter le pays et d'aller s'établir ailleurs; ce furent ces exilés qui découvrirent et peuplèrent l'Islande, où ils établirent une république qui a été assez florissante pendant quatre à cinq siècles. Les beaux arts

même y fleurirent, et les seuls renseignemens que l'on ait sur l'ancienne histoire des pays du Nord viennent des écrits, que quelques savans de cette île ont laissés. Ils établirent aussi une colonie dans le Groënland, qui même était assez importante pour avoir été érigée en évêché. Après que l'Islande eut été réunie à la Norvège vers la fin du treizième siècle, la communication de la métropole à la colonie cessa tout-à-fait, sans qu'on puisse en donner d'autres raisons, que les troubles qui l'agitaient. Lorsque la Norvège a enfin été réunie au Dannemark, on a envoyé des vaisseaux sur ces parages trois siècles après, et l'on n'a pu découvrir la plus faible trace de l'ancienne colonie. On suppose qu'une peste ou les naturels du pays ont fait périr tous les colons.

On peut croire que ce furent encore ces exilés qui dans le onzième siècle, découvrirent les premiers l'Amérique. Il paraît par plusieurs relations, que voguant au sud du Groënland ils découvrirent une terre qu'ils appellèrent *Vinland*, où ils s'établirent.

On croit communément, que ce pays est l'île de Terre-Neuve. On a effectivement trouvé parmi les Esquimaux, une race particulière d'hommes, tout à fait distincte des autres peuplades de sauvages ; ceux-ci ont de la barbe et parlent un

jargon tout-à-fait différent (*). Il serait à souhaiter que quelques Danois ou Suédois s'occupassent d'en faire la comparaison avec leur ancien idiôme.

Le pays, après Harald *haarfager*, fut encore divisé, et aussi plusieurs fois réuni sous un seul maître. Les rois, ayant souvent été élevés en Angleterre, y embrassèrent de bonne heure le christianisme. Le roi Hagel-Adelstein, fils de Harald, voulut le faire embrasser à ses sujets; mais ceux-ci, sans trop s'embarrasser de son culte, le forcèrent à assister aux cérémonies du leur. Quoiqu'il tâchât souvent d'esquiver les rites païens, en suivant ceux des chrétiens qui y ressemblaient, pour s'accorder avec eux, il fut cependant plusieurs fois forcé de manger du foie crud d'un cheval, qui venait d'être offert en sacrifice, et de se frotter de sa graisse.

Oluf Trygesson, le troisième après lui, s'y prit d'une manière plus vigoureuse et bien digne de ces temps barbares; il ordonna péremptoirement, dans les différens *ting* (**) (assemblées des *bonde*), à chacun d'embrasser le christianisme,

(*) Voyez le *London Magazin* de juin 1725.

(**) *Ting-hus* (assemblée de jurisdiction). Cet usage est encore suivi en Suède, comme je l'ai marqué page 107 de la première partie.

sous peine d'être sur-le-champ mis à mort. Dans quelques endroits il fut obéi, dans d'autres, les peuples se soulevèrent, et tous ceux qu'il avait en son pouvoir, et qui refusaient obstinément d'embrasser le christianisme, étaient égorgés sans miséricorde.

Ces férocités engagèrent grand nombre de Norvégiens à abandonner le pays, et à chercher par la piraterie, à s'établir ailleurs; ce fut alors que les expéditions des Normans devinrent plus redoutables. La manière de faire la guerre de ces peuples, était absolument celle dont les barbaresques se servent; mais comme la religion d'Odin portait encore plus que l'Islamisme à la guerre, et que les peuples ne croyaient pouvoir jouir du paradis (*walhal*), que par une mort violente, on doit sentir que leurs hostilités étaient beaucoup plus redoutables. Aucuns traités ou tributs ne pouvaient les arrêter, et comme l'Angleterre l'a vu par les dévastations qu'ils y ont faites et enfin par sa conquête totale, ces tributs n'étaient qu'un leurre fatal, qui attirait d'autres pirates et souvent les mêmes.

Les défaites les plus sanglantes n'étaient rien pour eux; à peine étaient-elles connues dans le pays, et quand elles l'étaient, ce n'était qu'un motif de plus pour se venger, en pillant dans le

pays perdu ou ailleurs. Ainsi que les barbaresques, ils emmenaient en captivité les hommes, femmes ou enfans, à qui ils donnaient la vie, et saccageaient tout ce qu'ils ne pouvaient emporter. Quoique cette politique ait été suivie de l'usurpation de l'Angleterre, c'est cependant un fait qui me paraît avéré, la meilleure manière de se défendre, était d'opposer les Normans aux Normans eux-mêmes; mais il eût fallu en même-temps avoir des troupes, en état de contenir ceux dont on était allié. C'est probablement cette politique qui a sauvé la France.

Les mœurs et la religion de ces peuples les portaient naturellement à la dévastation, au pillage et à la guerre. Quoique les conquêtes qu'ils ont faites soient immenses, je m'étonne en vérité qu'ils ne se soient pas rendus maîtres de toute l'Europe, et de tous les pays dont ils se sont approchés. La fureur qui les dominait, était absolument l'enthousiasme *jacobinical*, consacré par la religion et par une longue habitude.

Snore Sturleson rapporte que Herlaugh et Hrollaugh, deux rois de mer, établis dans le Numedal, une province de la Norrland, à l'approche de Harald *haarfager*, prirent la résolution, l'un de se soumettre, et l'autre de se donner la mort. Celui qui fut trouver Harald, fut

établi comme *Jarl* (*), dans le pays qu'il possédait ; l'autre fit construire un de ces monts funéraires que l'on trouve par-tout dans le Nord ; il y avait dans l'intérieur une voûte, dans laquelle il descendit avec quelques bestiaux ; il y fit aussi placer son bateau, et s'enterra ainsi tout vivant.

Dans ces dernières années, le général Von-Kraagh eut l'idée de faire fouiller ce monument. Après avoir traversé une couche de sable fin et de charbon, on arriva effectivement à une voûte, dans laquelle on trouva d'un côté des ossemens de bestiaux, au milieu du bois pourri et des clous, et du côté opposé, le squelette d'un homme assis, la tête tombée entre les jambes et la lame d'un sabre dont la poignée était entre les cuisses et la pointe parmi les os du corps. On a transporté les os brisés du squelette au museum de Drontheim ; ils n'ont rien de fort remarquable, et leur situation dans le museum, m'a rappelé l'ingénuité de ce maçon qui, ayant trouvé dans les ruines d'Herculanum une inscription avec des lettres de cuivre, s'avisa de les détacher et de les envoyer dans un sac à l'académie de Naples.

(*) *Jarl*, d'où est venu l'*Earl* anglais : comte, gouverneur.

Le roi Oluf Haraldson (St. Olaüs), le septième seul roi de Norvège, travailla pendant tout son règne à établir la religion chrétienne. Il voyagea dans les vallées et obligea les paysans à se soumettre. Il faisait souvent mettre à mort, ou couper les membres de ceux qui refusaient de se laisser baptiser. Dans une de ces occasions, le seigneur et les paysans de *guld - brand - dal* (vallée d'or brûlé) sortirent la statue gigantesque de Thor, couverte d'or et d'argent et son marteau en main. Il y eut une longue discussion, dans laquelle ils appelèrent l'évêque qui venait de prêcher, l'homme cornu (*horned mand*), parce qu'il avait sa mître en tête. Celui qui portait la parole, termina ainsi son discours : » Où donc » est ton dieu ; oseras-tu le mettre en présence » du nôtre? »

Dans l'instant le soleil venant à paraître, le roi leur dit : » Le voici qui vient dans toute sa gloire. » Comme les paysans se tournaient pour le voir venir, on profita du moment et l'on brisa la statue de Thor. Cette statue était creuse, et comme on fourrait *tous les jours dans sa bouche, de la viande et quatre galettes* (*), il

(*) *Der bliver hwer dag sat fire bröd-kager, tillige med kiöd for ham.* Shönning Norske Kongers Kronike p. 250.

paraît

paraît que nombre de rats avaient été logés dans son corps pour manger ces provisions. A l'instant où la statue fut rompue, ils s'échappèrent de toutes parts; les paysans épouvantés s'enfuirent à cette vue. Le roi les fit revenir, leur tint un discours sur les vilaines bêtes qu'ils avaient nourries si soigneusement, et ils furent tous baptisés sur le lieu même.

Ce fut le même roi Oluf-Haraldson qui eut une conférence à Kong-helle, en 1028, avec les rois de Suède et de Dannemarck, et le fait que je viens de rapporter, semble être arrivé l'année précédente. Cette époque de 1028 est la première que l'on trouve marquée exactement dans l'histoire de Norvège. Le christianisme ne put encore être introduit généralement que trois siècles après. Il n'est pas de doute que c'est son établissement qui peu-à-peu accoutuma les peuples à une vie sédentaire et leur fit abandonner la pratique usitée depuis l'arrivée d'Odin, de pirater sur les mers, d'égorger et de piller les habitans des côtes où ils pouvaient aborder.

L'année suivante, le roi Knut de Dannemarck que les Anglais appellent Canut, qui était un des plus puissans princes de son siècle, ayant achevé tout-à-fait la conquête de l'Angleterre, voulut aussi joindre la Norvège à ses vastes états. Il en-

voya des troupes sous la conduite de Hagen-*Jarl*. Les sujets, mécontens des violences qu'on leur avait faites pour embrasser le christianisme, se déclarèrent contre leur roi ; Oluf fut obligé de s'enfuir ; il se retira dans le royaume de Garda (cette partie de la Russie près la Courlande), où il demeura plusieurs années.

Oluf ne s'occupa dans sa retraite que de la religion et en suivait toutes les pratiques avec une exactitude minutieuse. Les moines ont rapporté, que comme un jour il grattait avec son couteau l'écorce d'un bâton, un jeune garçon lui fit remarquer que le lendemain serait lundi. Pour se punir de ce qu'il appelait une infraction du dimanche, il ramassa cette écorce et la fit brûler sur sa main.

Ayant ensuite, d'après un rêve qu'il fit, résolu de profiter de la mort du gouverneur Hagen *Jarl* pour rentrer dans ses états, il passa en Suède, où il fut fort bien reçu par le roi son beau-père, qui lui donna la permission de lever des troupes dans son pays. Ce fut dans le Jämeteland, que Gauca-Tor et Afra-Foste, chefs d'une bande armée dans ces pays, vinrent lui offrir leurs services et qu'il les refusa, parce que Afra-Foste lui fit la réponse : Je ne suis ni chrétien ni païen etc.;

rapportée dans le premier volume, au chapitre sur l'ancienne histoire de la Suède.

En arrivant au-delà des Fiälles à Stafsmyr, en Norvège, St. Oluf fit la revue de sa petite armée qui se trouva être de trois mille hommes. Dessus ce nombre, il y avait neuf cents païens ; le roi leur ordonna de recevoir le baptême sur-le-champ, ou de se retirer. Quatre cents furent baptisés et les autres le quittèrent. Afra-Foste qui avait suivi St. Oluff avec sa troupe presque malgré lui, dit alors : » Je veux être du côté du roi, parce » qu'il me paraît le mériter, et puisqu'il faut en- » fin que je croie en un Dieu, mieux vaut croire » au Christ qu'à quelqu'autre. »

L'histoire rapporte aussi la réponse d'un homme très-fort et très-grand qui était venu joindre le roi, sur la demande qu'on lui fit, en quel dieu il croyait ? » Je crois au roi, dit-il, et ne m'em- » barrasse guères du culte. J'ai bien entendu par- » ler du Christ, mais je ne connais ni sa puis- » sance ni sa gloire ; je veux croire tout ce que » le roi m'enseignera. »

A l'instant de livrer la bataille, St. Oluf s'écria : » En avant, chrétiens, hommes de la croix, » hommes du roi. » Il donna quelque argent à un prêtre pour dire des messes pour les âmes des paysans révoltés qu'il allait combattre et qui

avaient abandonné le christianisme ; mais pas pour ses soldats, parce que, dit-il, tous ceux qui seront tués, seront sauvés. Son armée fut totalement défaite, et lui-même fut tué dans la bataille. Quelque temps après, ses sujets revinrent sur son compte, et avec la permission du nouveau roi Swend-*Knudtson* (fils de Canut), on l'enterra dans l'église, et l'on prétendit que ses reliques avaient fait beaucoup de miracles.

La cathédrale de Drontheim fut bâtie depuis 1252 jusqu'en 1274. Les descriptions de sa magnificence semblent bien exagérées. Rutgerus s'exprime ainsi à ce sujet : *AEdificium fuit magnificentissimum, cœtera totius Europœ templa omnia superans, imo in toto christiano orbe, ut quidam affirmant, sibi simile aut par non habens sive artificium sive amplitudine species* (*). Shönning en a aussi donné une description dans un *léger in-quarto* en petit caractère, d'environ 600 grandes pages. La première m'a du moins appris que le titre de *Dom-kirka*, donné aux églises cathédrales de Suède et de Dannemark, et sans

(*) Cet édifice fut très-magnifique, il surpassait en splendeur tous les autres temples de l'Europe, et comme plusieurs l'affirment tant pour l'architecture que pour sa vaste étendue, il n'avait rien qui pût l'égaler dans tout le monde chrétien.

donte aussi d'Allemagne, vient de *Dom*, jugement, à cause du chapitre du consistoire qui s'y tenait, et qui jugeait les causes ecclésiastiques. Au surplus, tout est marbre, or, argent et pierres précieuses dans les descriptions de ces messieurs.

Par ce qui reste du bâtiment, il devait réellement être fort vaste. La nef et une aîle ont été détruites par le feu, mais les murailles en existent encore, et le chœur est assez grand, pour servir à présent de cathédrale. Ayant lu dans les ouvrages dont j'ai parlé, la description de colonnes de marbre blanc et vert, je m'étonnais de n'en pas trouver de trace; à la fin je m'avisai de prendre une pierre et de gratter un morceau des colonnes plâtrées que je voyais autour de l'église; à mon grand étonnement, je trouvai du marbre blanc dessous. Voici comme la chose s'est faite; l'église ayant été pillée et saccagée plusieurs fois, les pirates ont emporté quelques-uns des piliers de marbre: pour y suppléer, on en a mis de bois et on les a plâtrés en blanc; afin que les autres ressemblassent à ceux-ci, on les a aussi plâtrés. On ne saurait nier que cette amélioration ne soit d'un goût exquis.

C'est sur-tout le portail qui fait extasier les historiens; ils font mention des statues dorées des douze apôtres qui l'ornaient. Il devait y avoir

d'autres saints, car on y voit encore dix-huit niches. Il y reste bien encore trois ou quatre statues, mais elles ne sont nullement dorées et fort ordinaires. La forme du portail, telle qu'elle paraît à-présent, ne paraît pas avoir jamais été d'un grand goût.

Le feu du ciel est tombé trois fois dessus l'église avant la réformation. Torfæus prétend que c'est à cause des impiétés qu'y commettaient les papistes. Quoi qu'il en soit, le réformateur Otto-Stigius l'a depuis pillée avec une dévotion particulière : il a enlevé jusqu'aux cloches et brûlé tout ce qu'il ne pouvait emporter, avec les livres de la bibliothèque du chapitre, dont il avait fait un tas sur la place. Des deux vaisseaux chargés des dépouilles, l'un fit naufrage près d'Agdanasia, à l'entrée du bras de mer, et l'autre fut pris par des corsaires hollandais.

Les persécutions du roi Swend-Knudtson ne tardèrent pas à faire revenir les habitans de la Norvège sur le compte du roi St. Oluf. Un des fils de ce dernier qui avait un royaume en Angleterre, vint avec une flotte pour reprendre son héritage, mais il fut battu et tué. L'année d'après, grand nombre de Norvégiens, conduits par Sigwald, passèrent en Suède et de-là dans le royaume de Garda, où ils offrirent leurs services

à Magnus, le second fils d'Oluf. Ils repassèrent la mer; et ayant été aidé d'hommes et d'argent par son grand-père en Suède, Magnus prit pour rentrer dans ses états, le même chemin que son père, et ne trouva pas la moindre résistance. Swend-Knudtson, après quelques tentatives, jugea à-propos de se retirer sur-le-champ en Dannemark près de son frère.

Magnus fit faire une châsse magnifique en argent pour le corps de son père : on l'y trouva, dit-on, bien conservé cent ans après. Pendant long-temps, les chefs entreprenaient rarement une grande expédition, sans avoir auparavant été lui couper un poil de sa barbe, qu'ils portaient sur eux. Le maître autel de la grande cathédrale de Drontheim fut placé depuis dans l'endroit même où il avait d'abord été enterré. Magnus tracassa d'abord les paysans qui avaient été armés contre St. Oluf, mais il sut ensuite s'en faire aimer. Par une suite de la condition qu'il avait faite avec le frère de Swend, il hérita du royaume de Dannemark, où il fut reconnu généralement aux états de Vibourg en 1033.

Il partagea ensuite son royaume de Norvège avec Harald, son oncle, qui avait conquis et pillé maintes villes en Afrique et en Sicile. Étant à Constantinople, il avait aidé à détrôner l'em-

pereur grec *Constantin Monomaque*, pour placer sur le trône l'impératrice Zoë. Il traversa ensuite la mer Noire, et se rendit par terre dans le royaume de Garda chez le roi Jarisleff, dont il épousa la fille.

C'est de cet Harald, qu'est la chanson que plusieurs auteurs ont citée et qu'il fit en l'honneur de sa maîtresse Ellesif ou Elizabeth, à qui il rend hommage de tous ses exploits.

Pendant plusieurs années, Harald fit une guerre sanglante à Swend-Knudtson, à qui son neveu Magnus avait cédé en mourant tous ses droits sur le Dannemarck. Chaque année il venait faire une descente sur les côtes de ce pays, piller et ravager tout.

Après la mort d'Edouard, il envahit l'Angleterre avec une grande armée, à l'instigation de Toste-*Jarl,* frère du roi Harald d'Angleterre (*). Il lui livra une bataille sanglante dans le Northumberland, où son armée fut battue et lui-même tué. Cette bataille eut lieu dix-neuf jours seulement avant celle que le même roi Harald d'Angleterre livra en 1066 à Guillaume le Conquérant, et dans laquelle il perdit le trône et la vie.

(*) Les rois d'Angleterre et de Norvège portaient le même nom.

Ainsi l'Angleterre fut pendant plus de huit siècles attaquée, dévastée et cinq ou six fois conquise par ces peuples du Nord, ces redoutables Normans qui ne regardaient leur pays que comme un asyle pour y déposer leur butin. A cette époque, le christianisme commençant à faire des progrès, les peuples perdirent enfin la férocité qui les avait dominés jusqu'alors. Le dernier roi Harald avait bâti Opslo dans le Sud, et son fils bâtit Bergen. Peu-à-peu les peuples s'accoutumèrent à des mœurs plus douces ; mais ce ne fut que lorsqu'ils eurent tout-à-fait abandonné les dogmes féroces de la religion d'Odin.

Ils portèrent cependant dans le christianisme toutes les pratiques superstitieuses de leur ancien culte. C'était toujours à Odin et à Bruno que l'on envoyait les âmes des gens qu'on tuait dans les batailles ; c'était pour ses corbeaux que l'on préparait un festin, suivant les expressions de tous les chants de guerre qui nous restent de ce temps.

Le roi Hagen en 1250 profitant des troubles de l'Islande, réussit à s'emparer d'une partie de l'île. Elle se soumit entièrement à son successeur qui lui envoya un code de loix appellé *Jons-bog* (livres de Jons, c'était le nom du ministre qui les avait rédigées) que l'on suit encore dans ce pays. Ce fut seulement à cette époque que les

habitans de cette île embrassèrent le christianisme. La cause de religion qui les séparait de ceux de Norvège n'existant plus, un grand nombre vinrent s'y fixer.

Depuis cette époque, l'histoire de Norvège n'offre plus les détails que d'une seule grande expédition dans les pays étrangers. Ce fut en 1260, lorsque le roi Hagen passa en Ecosse avec une flotte considérable; il soumit les rois ou chefs des îles qui avaient secoué son joug, et avaient recherché la protection du roi d'Ecosse. Il gagna et perdit quelques batailles dans le pays même, et mourut enfin sur la côte. Son corps fut rapporté à Drontheim et enterré dans la cathédrale que l'on commença à bâtir sous son règne.

La possession de ces îles occasionna de longues guerres entre les rois d'Ecosse et ceux de Norvège. Malcolm d'Ecosse fit un accord avec Magnus-*Barfod* (nu-pied) de Norvège, par lequel tous les pays dont le roi de Norvège pourrait faire le tour en bateau, lui appartiendraient. Magnus se fit traîner en bateau par-dessus l'isthme de Galloway et acquit ainsi tout le pays au-delà. Ce fait est rapporté par les historiens des deux pays; j'en ai fait mention dans le volume sur la Grande-Bretagne, page 151. Il fut enfin conclu un agrément entre le successeur de Magnus et le roi

Alexandre d'Ecosse, par lequel celui-ci consentit à payer la somme de 4000 marcs en dédommagement des îles que le roi de Norvège lui céda entièrement.

L'histoire après ceci ne parle plus que de batailles sanglantes entre les différens partis dans l'intérieur du pays. Chacun d'eux adoptait un roi, qui souvent n'était qu'un aventurier, et sous son nom on exterminait et saccageait tout.

Plusieurs légats des papes sont venus à Nidaros (Drontheim) dès le onzième siècle, et y ont établi la cérémonie de couronner les rois, comme cela se pratiquait dans les autres états de l'Europe. Quoique ces peuples furent long-temps à embrasser le christianisme, ils adoptèrent cependant avec une promptitude singulière toutes les formes superstitieuses usitées dans ce siècle. L'épreuve du fer ardent fut souvent faite, pour connaître la vérité ; on l'employa sur-tout fréquemment dans le cas où un aventurier, arrivant des îles ou du Dannemark, se disait fils de quelque roi de Norvège.

Magnus-*Smeck* (le leurré), troisième successeur de Magnus-*Barfod*, hérita de la Suède; mais les Suédois s'étant révoltés, donnèrent la couronne à Albreckt duc de Mecklenbourg. Celui-ci soutint de longues guerres contre Magnus-Smeck

et ensuite contre sa veuve, la célèbre Marguerite de Valdemar, qui était reine de Dannemark par naissance et qui le devint de Norvège après la mort de son fils Oluf-Hagen.

On peut se rappeler que j'ai déjà parlé de ces divisions dans la première partie. Elles se terminèrent en 1387 par la bataille, dans laquelle Albreckt perdit la couronne et la liberté. La reine Marguerite fut ensuite reconnue à Calmar, reine des trois royaumes du Nord; les états des trois pays, assemblés dans cette ville, firent devant elle l'acte solennel, appelé *l'union de Calmar*, par lequel les trois nations unies sous un seul roi, ne devaient plus former qu'un peuple.

Gustave Vasa, en 1513 (126 ans après) brisa ce pacte et fut reconnu roi de Suède. La Norvège a toujours depuis ce temps été réunie au Dannemark, et son histoire est celle de ce pays. — Il est donc temps de revenir à ma promenade que suivant mon usage je n'ai pas voulu commencer avant d'être au fait de l'histoire des anciennes mœurs et du langage des habitans.

Drontheim. — Le gouvernement. — Le langage. — Le climat. — Usages. — Tribunal de conciliation. — Digression.

A peine entré dans le pays, on aperçoit bien promptement qu'un autre gouvernement y règne et qu'une autre capitale y donne le ton. En Suède les provinces étant fort petites, on a pu donner sans danger une grande autorité aux gouverneurs. La Norvège étant partagée en quatre grandes provinces ou bailliages (*stift*) et très-éloignée du siège du gouvernement, le même pouvoir accordé à ses agens dans ce pays, eût pu lui donner de grandes inquiétudes.

On peut bientôt s'apercevoir de la jalousie du gouvernement, par l'enchaînement des pouvoirs de ses mandataires. Les grands bailliages, ou *stift*, sont divisés en sept à huit *fogderies* ou petits bailliages : le grand baillif n'a de pouvoir que dans les villes : les campagnes sont soumises à des juges particuliers. La plupart des diplômes des charges sont conçus de manière, à ce que la personne employée doit avoir autant de pouvoir

dans son district que le roi lui-même. Positivement par cette raison, il y a des enraiemens sans fins, attendu que presque tous les emplois ont la même prérogative, et qu'il est difficile qu'une cause quelconque, n'ait pas quelque connexion avec la voisine : le civil avec le militaire, la campagne avec la ville et celle-ci avec l'église ; chacun des mandataires a le droit d'arrêter tout, pour peu que cela le concerne et la cour alors décide.

Quoique dans cette partie, le langage ait assez de rapport avec le Suédois dans le discours, il en diffère beaucoup dans l'écriture. Cette différence, qui n'était rien il y a deux cents ans, est encore un effet de la jalousie des gouvernemens, qui ont cherché, autant que possible, à séparer irrévocablement les deux pays. En Suède l'usage veut qu'on parle à la troisième personne du singulier ; ici c'est à la troisième personne du pluriel. On trouve aussi quelques légères différences dans certaines choses ; ainsi dieu garde, qu'on appelle en Suède une femme mariée, comme on le fait en Dannemarck ; et *vice versa* pour beaucoup d'autres choses ; avec cela un étranger qui connaît une de ces langues peut réellement dire aussi connaître l'autre ; la différence ne semble pas plus grande, qu'entre bien des pro-

vinces du même Royaume. La lecture donne un peu plus de peine, mais au bout de quinze jours on est au fait : la manière de rendre la besogne facile, est de prononcer haut chaque mot, on voit de cette manière quel est celui qui y correspond dans l'autre langue, et on se trompe bien rarement.

Shönning, dont la chronique des rois de Norvège m'a été utile pour connaître l'histoire du pays, et pour me faire passer une malheureuse insomnie qui me tourmentait, a aussi publié un voyage dans les paroisses aux environs de Drontheim, qui ne me paraît pas moins utile. L'étranger est d'abord étonné de lui voir répéter deux à trois fois que le roi lui a donné 500 rixdallers à ce sujet, parce que cela a l'air d'en demander d'autres. Mais c'est précisément suivant les usages du pays. Quand on a dîné chez quelqu'un en Norvège, on lui prend la main après le dîner et on lui dit *tak for mad* (grand merci pour la nourriture). C'est là l'épître dédicatoire : lorsqu'on rencontre son amphitrion dans la rue le lendemain du régal, on lui dit *Tak for i gaar* (grand merci pour hier) voilà la préface ; ensuite quand Shönning commence son ouvrage par ces mots, *Efter at hans Majestät kongen havde allernaadigste skienket mig 500 rixdallers til en Reise*

giennem Norge, (*) c'est là précisément le *tak for sist* (grand merci pour la dernèire fois), que l'on dit à son amphitrion, quand on le rencontre quelques jours après le dîner. Ainsi c'est fort en règle et les gens du pays ont bien grandement raison de trouver cela parfait.

Les meilleurs renseignemens qu'il donne, sont sur la mine de cuivre de Röraas, qui, à ce qu'il paraît, est d'un grand produit; cette mine est située dans les montagnes près la frontière de la Suède, du côté de l'Heriedal. Elle fut découverte, il y a une centaine d'années: on la travaille à présent avec beaucoup d'activité et elle est très-productive.

Le froid fut si violent à Röraas, l'année passée 1798, que le vif argent y gela, et que pour s'amuser les gens en firent avec le marteau et sur l'enclume différentes figures. Cependant le froid n'avait pas été excessif à Drontheim: le thermomètre de Réaumur n'avait pas descendu à plus de 22 degrés, et seulement pendant quelques jours; à Stockholm on l'avait eu pendant un mois à 25 ou 26. Ceci prouve que le climat de ce pays lointain n'est pas aussi sévère qu'on

(*) Après que sa majesté (le roi) m'eut très-gracieusement donné 500 rixdallers pour faire un voyage dans la Norvège etc.

l'imaginerait.

l'imaginerait. Je puis assurer y avoir mangé en septembre, de fort belles cerises et même des poires et des pommes, qui cependant étaient venues en plein vent, dans les jardins. On voit aussi fréquemment dans les cours ou jardins, des chênes assez beaux, qu'on ne trouve plus en Suède, au-delà de l'Uplande, près de quatre degrés plus au Sud.

Depuis une vingtaine d'années, la culture des terres s'est beaucoup améliorée dans ce pays. Le général Van-kraagh a commencé, et son exemple a été suivi par quelques autres propriétaires. Le général fit venir d'abord vingt-quatre tonneaux de pommes de terre, qu'il distribua pour rien aux paysans; on en recueille à présent plus de cent milles par an.

Le principal commerce consiste dans l'exportation des bois, du poisson sec du Nord et du cuivre de la mine de Röraas. Mais tous les objets de luxe sont importés de l'étranger. On envoie des vaisseaux chercher du sel à S. Martin dans l'île de Rhé, pour la salaison du poisson et on en rapporte des vins de Bordeaux et des eaux de vie. Les planches que l'on envoie en France sont les plus mauvaises, le rebut des magasins; les négocians prétendent qu'on n'acheterait pas les bonnes. On n'envoie au contraire en Angleterre,

que des planches excellentes de 18 pieds de long, parce qu'on n'y prendrait pas même les médiocres, qui d'ailleurs payeraient un droit égal. On fait passer en Irlande celles auxquelles il manque quelque chose de cette longueur, parce que les droits dans ce pays varient suivant la longueur.

La principale exportation cependant est celle du poisson. La révolution de France, en supprimant les jours maigres dans beaucoup de pays, avait fait très-grand tort à la Norvège. « Ah ! » me dit sérieusement un négociant, il est bien » cruel, que le pape vienne de permettre aux » Espagnols de manger de la viande, les ven- » dredis et samedis ; cela va nous ruiner. » — » Heureusement, dit un autre, que dans le même » temps on a défendu de prendre du café en » Suède, sans quoi nous étions perdus. » On finit par me charger de présenter au pape et au roi de Suède, les respects des négocians de Drontheim, de supplier l'un de faire observer au futur, les jours de jeûne très-régulièrement, et de remercier l'autre d'avoir défendu le café.

Autant qu'il est en mon pouvoir, je m'acquitte de la commission de ces honnêtes gens ; la cordialité et la bonne hospitalité que j'ai rencontrée chez eux, entre autres chez M. Knudtson, qui m'a comblé de politesse pendant tout mon séjour,

me font désirer bien sincèrement que ces deux potentats ayent égard à leurs *justes* requêtes.

Il se tint une foire pendant mon séjour, qui me donna lieu d'examiner de plus près les coutumes du pays. J'assistai dans quelques endroits aux danses nationales ; elles sont vraiment fort étranges ; l'homme se jette en cadence, tout de son long par terre, sans quitter la main de sa danseuse qui tourne autour de lui; à un coup d'archet, il se relève et recommence à danser. Ce tour de force est fait avec assez d'adresse et de légéreté. Je vis aussi que les lièvres blancs, que l'on avait apportés au marché, avaient tous le museau coupé; comme cela me parut extraordinaire, je m'informai pourquoi cela était ainsi, et l'on me dit que c'était dans la crainte de faire naître des enfans avec un bec de lièvre, en donnant des envies aux femmes grosses. Voilà qui est assurément fort attentif.

Tous les paysans avaient un bonnet rouge en tête: leur pétulance était fort remarquable ; il y avait souvent des batailles, et une patrouille nombreuse venait arrêter les combattans.

Le principal article de vente était les chevaux, et j'ai vu plusieurs marchés de cinq ou six rixdallers pour un cheval jeune et bien portant; j'en vis même marchander un de trois rix-

dallers six schillings (15 francs). L'été était fini, il fallait nourrir les bestiaux huit mois à l'écurie et le fourrage est cher.

Il était venu à cette foire, plusieurs Lapons (Finns): il paraît qu'on était fort accoutumé à les voir, on ne les regardait guères plus que les autres, on ne voyait pas non-plus qu'ils eussent l'air embarrassé. La grande foire est en hiver à Levanger; et c'est là, que les négocians de Drontheim espéraient faire fortune, en vendant en abondance du *thé brun* aux Suédois.

On reproche encore la sorcellerie aux *Finns* (Lapons) de ce côté des montagnes, et on raconte différentes histoires à ce sujet, qui sont assez originales. On prétend aussi qu'ils ne veulent pas quitter leur pays. Après l'histoire suivante on verra qu'ils n'ont pas tant de tort. Un certain Lapon nommé Hallstein-Garp et sa femme Skaner-Catharine furent transportés à Copenhague en 1711, pour avoir soin de quelques rennes que le roi Christian V y avait fait venir. Après deux ou trois ans de séjour, on les accusa de sorcellerie et ils furent tous les deux brûlés vifs. Or je présume que si cette histoire est venue à la connaissance des pauvres *Finns*, cela doit les dégoûter fort des voyages.

Un corsaire français fit naufrage en février

1798, trente à quarante milles au nord de Drontheim. Les paysans effrayés, s'enfuirent à l'approche des gens de l'équipage qui était composé de 200 hommes. Ils furent obligés de forcer les portes et de tuer les bestiaux pour se nourrir. Les paysans se rassemblaient et se préparaient à les écharper, lorsqu'un courrier qu'on avait envoyé au général, revint avec des ordres de leur fournir des guides, les choses nécessaires au voyage, et de les faire venir à Drontheim, où on eut pour eux tous les égards que l'humanité et leur situation demandaient.

Un étranger est d'abord surpris de ne voir sur la table, dans les grands dîners que des fleurs et des fruits : les plats viennent les uns après les autres, il est vrai que cela a l'avantage de les tenir chauds, mais cela fait durer le dîner bien long-temps. A la fin du repas, il est d'usage, que la personne la plus marquante de la compagnie, salue le maître de la maison; c'est le signal qu'on attend pour se lever; quand il y a un étranger, on attend qu'il le donne.

On chante souvent à table, et le fameux air national *for Norge, kempers födesland, vi denne skaal udtommers* (*) n'est pas oublié. Cet air

(*) Pour la Norvège, terre natale des héros, nous buvons cette santé.

est assez intérressant et l'enthousiasme avec lequel on le chante, doit plaire médiocrement à un Danois; c'est une chanson au moins très-indépendante, et qui prouve que les habitans ont de l'amour pour leur patrie.

Tous les paysans, ou habitans des campagnes sont engagés dès leur naissance; ils font le service pendant dix ans dans les garnisons, et après ne sont appelés qu'en cas de guerre: à 36 ou 40 ans, on leur donne leur congé définitif. Les gens qui n'ont pas le droit de bourgeoisie dans les villes, sont matelots, et font le service, quand le gouvernement les appelle.

La dixme dans les campagnes, se paye un tiers au roi, un tiers à la paroisse et le troisième au prêtre: ce serait bien fait de fixer un tarif, pour ne pas décourager les améliorations des campagnes. Les mines payent aussi la dixme au roi, et c'est bien le profit le plus clair.

Ces pays ont conservé la neutralité pendant cette guerre, mais les corsaires des différentes nations ont eu pendant long-temps la liberté d'y venir vendre leurs prises. La fréquentation qu'ils ont eue avec les habitans, y a fait plus de mal que la guerre elle-même, en répandant parmi eux, un esprit avide de gains usuraires, qui ne s'en ira pas si vîte. Les corsaires républicains y

ont d'ailleurs aussi apporté leurs principes, qui ont fait des progrès, guères moins rapides que les maladies qu'ils y ont laissées. Celles-ci ont infecté les basses classes d'une manière étonnante. Cet article est d'autant plus fâcheux qu'il n'y a point de médecins dans les campagnes, et que les paysans ne se plaignent de ces maux secrets, que lorsqu'ils tombent en pourriture, et que l'art ne peut plus rien pour eux. Il serait à-propos de veiller à cela et de prendre des précautions, pour que le mal ne fasse pas plus de progrès.

Dans ces dernières années, le gouvernement voulant arrêter les procédures, auxquelles ces *Normœnds*, n'étaient guères moins sujets, que leurs chers descendans en France, a créé deux tribunaux de conciliation dans chaque ville, où il faut passer avant de plaider. Ils sont composés d'habitans. Si l'affaire ne peut s'arranger à l'amiable devant ces tribunaux, les parties peuvent avoir leur recours aux loix. C'est un coup fâcheux pour les avocats et pour les procureurs; il serait à désirer qu'on suivît cette méthode dans tous les pays de l'Europe.

La ville de Drontheim a des fortifications régulières, sur le cou de la péninsule dans laquelle elle est située. Le reste, cerné par la rivière, n'est qu'un simple rempart : il y a dailleurs plu-

sieurs petits forts autour. Elle a été prise plusieurs fois par les Suédois, entre autres en 1658, mais elle fut reprise la même année.

Ce fut pendant le siége qu'elle soutint à cette époque qu'on fortifia l'île de *Munckholm* (île des moines) où il y avait eu un couvent autrefois, comme son nom le fait voir. C'est un petit rocher, à un demi-mille de la ville au milieu de la rade, on y enferme les prisonniers d'état, et je ne connais pas de prison plus horrible.

Je fus la visiter avec deux jeunes Anglais, qui venaient de faire une expédition vraiment *anglaise* dans le Nord. Après avoir quitté Londres, ils avaient poussé tout d'un coup, et sans s'arrêter, jusqu'à vingt milles au nord de Torneô et y avaient lancé un ballon dans la Laponie, au grand étonnement des natifs; les Lapons cependant y avaient paru moins sensibles, qu'à un cerf-volant qu'ils firent voler après. Ils avaient passé à Sundswall le même jour que moi, mais depuis ce temps, ils avaient fait une tournée prodigieuse. Ils étaient chargés de pierres, de minéraux, de mousses, de bâtons runiques, de portraits et sacs de Lapons, de peaux et cornes de rennes, et surtout d'un gigot succulent du même, auquel comme un franc ignorant, j'attachai un

beaucoup plus grand prix, qu'à toutes leurs autres curiosités.

La guerre du continent ne permettant pas de voyager avec sûreté dans la plupart de états de l'Europe, les oisifs ont été forcés de tourner leurs pas, devers ces contrées lointaines. Le nombre qui y a paru dans l'été de 1799, surpasse de beaucoup celui qui y venait ordinairement dans l'espace de vingt ans. Il était venu cette année à Drontheim, un républicain de l'institut national, accompagné d'un Anglais et d'un Américain. Ces trois personnes formaient une association, assez extraordinaire dans les circonstances politiques de ce temps.

Or pour parler comme certains savans d'Upsal et de Copenhague, *Mon cher lecteur benin et bénévole* (*), *tu* sauras que toutes ces personnes avaient ainsi que moi, le louable dessein de faire part au public de leurs hautes entreprises. Que de plus je savais, à n'en pouvoir douter, que plusieurs autres *savans*, entre autres un Français, un Allemand, deux Italiens, un Anglais, un Suédois, un Danois et, si je ne me trompe, deux Russes, avaient aussi quitté leurs foyers pour *t*'instruire à la minute, des événemens *Pittores-*

(*) Voyez les *benigne et benevolens* de Torfæus, Göranson, Shönning, Jean Ihre etc.

ques, Romanesques qui devaient leur arriver en changeant de chevaux, aussi bien que du nombre de clochers et de lanternes qui ornent la capitale de Suède.

L'ingratitude, *Mon cher lecteur benin et bénévole*, est le plus grand des vices; donc sans être le plus vicieux des hommes, tu ne saurais te dispenser d'avoir beaucoup de reconnaissance pour l'abondante moisson d'instructions admirables, que ces dix ou douze ouvrages sur un sujet aussi intéressant pour l'humanité, va donner au monde.

Si la guerre du continent dure encore quelque temps, il y a lieu de croire que chaque année sera au moins aussi fertile, et que nos neveux ne trouveront guères à glaner dans cette carrière après quelques centaines d'écrits si *scientifiques*. Mais, que dis-je? c'est un sujet inépuisable et chaque année peut fournir à la presse des *in folio sublimes*, qui sans doute passeront à la dernière postérité, pour l'étonner sur la vigueur et la fécondité du génie de notre siècle *éclairé*.

Quelle gloire ne réjaillira pas sur mon nom, lorsqu'il sera un jour uni à ceux de ces hommes illustres et ingénieux qui, bravant les dangers et les *fatigues inouies* d'un voyage en carrosse, à quatre bonnes roues, sur un chemin uni, par-

courent avec la rapidité de l'aigle, les provinces, les royaumes, les empires . . . et instruisent ensuite *l'univers*, avec une éloquence toute particulière, de la distance des lieux, des auberges et des choses admirables, que leur loisir a pu leur permettre de copier dans le livre de poste. — Mais non, je ne suis pas digne d'un tel honneur; car en étudiant le langage, l'histoire et les mœurs des peuples : en séjournant même, dans leurs provinces les plus éloignées, mon but après tout n'est que de passer le temps du mieux qu'il m'est possible, et en imprimant ensuite, mes rêveries, de le faire aussi passer à d'autres ; mais si jamais, je me trouve posséder un *chez moi*, puissé-je le perdre encore, si j'en voyage assez loin, pour en voir disparaître les cheminées. — Ceci soit dit en passant, en attendant mettons-nous encore en route.

Christiansund. — La morue salée. — Etat des femmes dans la Norvège. — Les fiords ou bras de mer.

Tel qu'un penseur profond, qui va le matin promener ses rêveries dans le jardin des Thuilleries, discutant à par lui, l'intérêt et la balance des nations : dès que la foule des damoiseaux et

des belles, commence à bourdonner dans son allée solitaire, soudain il s'éloigne et va dans quelque autre coin, porter ce qu'il appelle sa sagesse et sa philosophie ; tel suis-je en ce moment, chagrin de rencontrer la foule dans ma *promenade*, je vais quitter la grande allée, et m'écarter vers des rochers et des précipices, où j'imagine qu'aucun de ces messieurs n'aura jamais la fantaisie de porter ses pas.

Je regrettai fort de n'avoir pu visiter le grand lac de Sælbo et le village de Melhuus, où le général Armfelt avait son quartier général en 1718, et d'où il commença la retraite cruelle dont j'ai parlé ; mais on ne peut tout voir dans un pays quelconque, et un promeneur éclopé, n'aime pas à faire des pas inutiles. Le bon Shönning d'ailleurs, a décrit jusqu'aux clochers, et à l'intérieur des maisons de prêtres, autour de ce lac.

L'évêque de Drontheim, le docteur Schöneyder ayant égard à mon genou malingre, voulut bien me prêter sa cariole, jusqu'à l'endroit où je ne pourrais plus m'en servir. M. Knudtson le fils, aussi voulut bien m'accompagner une partie du chemin. Oh ! quand on est traité avec cette urbanité, on oublie la fatigue du chemin ; on voit les choses beaucoup mieux, et l'on ne souffre

pas ; mais quand les sots, ou les méchans, abusant de l'autorité, qu'ils ont dans leur village, vous la font sentir par leurs rudesses, oh! alors, bonnes gens, croyez-moi, le plus beau pays devient bien laid. Celui que j'avais à parcourir est très-montagneux, du sommet de la première montagne, on découvre à sept ou huit cents pieds au dessous la ville de Drontheim, les petits forts qui l'entourent, le grand bras de mer sur le bord duquel elle est située, et le rocher de Munckholm... Si ce n'était pour les malheureux qu'il renferme on serait satisfait de le voir.

Après avoir gravi pendant plusieurs milles, des montagnes escarpées, la vue s'arrête enfin, sur la belle vallée de *Guldbrandal*. Celle-là même, où le roi St. Oluf fit si grand-peur aux paysans, en faisant sortir des rats *aussi gros que des chats*, (à ce que dit l'histoire) (*), de la statue de Thor. Je fus me présenter chez le capitaine Bull près d'Örckedals-ören (le rivage d'Örckedal).

Tout le monde dans ces pays peu peuplés, fait quelque chose ; de là vient, que comme en Suède, on vous accable de questions sur ce qu'on était, ce qu'était son père, sa mère etc.

(*) Expression de Shönning, en rapportant le fait mentionné ici et pages 112 es 113 de ce volume.

Les corsaires de la république aussi ont propagé leurs principes, et ce qui est vraiment étrange, ce sont sur-tout les prêtres qui en sont le plus infectés : eux qui sembleraient devoir en être les plus éloignés, par les bonnes *sine curâ* qu'ils possèdent et qui seraient certainement les premières victimes d'un changement quelconque. Si le roi de Dannemarck se permettait de leur faire ce petit raisonnement : » Vous aimez le gouverne-
» ment républicain, or mes chers messieurs, dans
» la république tous les prêtres ont été fusillés,
» guillotinés, chassés, noyés, ou transportés.
» Puisque cela vous plaît, on vous donne à choi-
» sir entre ces douces alternatives » ?... La drôle de figure que feraient ces messieurs ?

Le fait est que, comme dans tous les pays protestans, les prêtres en Norvège n'ont rien à faire près de leurs paroissiens ; le dimanche ils prêchent deux heures, et pour ce léger service j'en ai connu qui avaient deux et trois mille rixdalers de revenus (douze à quinze mille livres tournois) et une belle maison. Mais hélas ! leurs femmes ne sont pas appelées *fru*. Elles sont seulement *madame*, et c'est une infériorité qui les choque.

En Suède, toutes les femmes mariées sont *fru* ; mais ici la différence est fort grande entre

une *fru* et une *madame.* Le premier est un privilège de noblesse. Il n'y a que les emplois militaires, qui peuvent donner ce titre, et certains rangs civils que la cour donne ; mais un homme qui a été enseigne à quinze ans, et qui ensuite quitte l'épée pour le froc, peut appeler sa femme *fru* toute sa vie. Tous les emplois possibles ont un caractère indélébile, et j'ai entendu de longues discussions, pour savoir si un lieutenant qui venait de se faire prêtre, serait appelé *herr lieutenant* ou *herr prœst* (*).

En remontant la rivière, j'avais les *fiälles* en face, et je voyais à une très-grande distance ce *dovre-fiälle* redoutable, sur lequel on a pourtant construit un chemin praticable pour les voitures. Ce passage est à-peu-près le seul des vallées du nord, à celles du sud de la Norvège.

Les chemins de ces pays sont très-étroits et penchent toujours du côté du précipice. Les voitures, comme on sait, ont un attrait tout particulier pour verser de ce côté. Quand à force de grimper, on se trouve huit à neuf cents pieds au-dessus du fond de la vallée, il est peu de situations moins agréables.

(*) Les réflexions ci-dessus sont générales et point applicables à cette parti du pays particulièrement.

Les vallées étroites qui séparent ces montagnes, sont assez peuplées. On était au 15 octobre et l'on faisait encore la récolte. Il me parut très-extraordinaire de voir d'assez beaux blés sur des hauteurs telles que dans les climats plus méridionaux, on ne penserait point à les cultiver. Toutes les nuits, la gelée était assez forte, mais depuis dix heures jusqu'à quatre, la chaleur du soleil était considérable.

Les habitans sont tous vêtus de noir. L'habillement des hommes n'a rien de particulier que de gros boutons semblables à ceux de nos scapins; mais les femmes portent un vilain jupon qui ne descend guères qu'au genou, qui colle par en haut et forme mille plis par en bas; il est assez semblable aux grandes culottes des matelots hollandais. Les belles de Paris qui dans ces derniers temps ont porté des transparens de toutes espèces, n'en auraient pas eu besoin avec cet habillement. Toutes les formes y sont dessinées comme sur le nud; malgré cela je puis assurer, que je n'ai jamais vu costume plus dégoûtant.

On descend enfin dans la grande vallée de Surendall, que l'on parcourt jusqu'au rivage. Elle est assez peuplée, mais malgré les gains des corsaires et de la pêche, les habitans sont aussi pauvres qu'avides; il faut payer pour un verre

d'eau,

d'eau, en outre de querelles perpétuelles sur le pour-boire. Oh! ces gens sont bien les grand-pères de nos Normans; on ne doit plus espérer trouver la bonhommie des paysans de l'intérieur de la Suède et de la Norvège; c'est fâcheux, mais c'est à-peu-près général par-tout; le voisinage de la mer influe cruellement dans tous pays sur les mœurs des habitans. Avant d'entreprendre ma longue navigation, pour me rendre à Christiansund, je fus me reposer chez le prêtre de la paroisse, le docteur Tengenhagen, où je fus reçu avec attention.

La ville de Christiansund est à quatre milles en mer. Les négocians de cette ville laissent leurs voitures à une assez bonne auberge au rivage et les reprennent quand ils vont à Drontheim.

A peine pourrai-je peindre ces *fiords* horribles, sur lesquels je n'ai eu que trop occasion de voguer. Celui-ci me parut terrible, mais qu'était-ce cependant près de ceux de la province de Bergen? Des montagnes de trois à quatre mille pieds de haut les bordent; leur pied est baigné dans l'eau et le sommet perdu dans la nue. Çà et là, on aperçoit quelques habitations isolées, où le propriétaire ne peut arriver qu'en bateau et souvent par une échelle qui lui sert à gravir vingt à trente pieds perpendiculaires, avant d'arriver à

la plate-forme, sur laquelle il a bâti sa maison. Le temps était superbe alors, et je n'ai eu que le plaisir ; mais quand les tempêtes fondent du sommet des montagnes et font pirouetter la faible barque dans laquelle on navigue, rien au monde ne peut être plus épouvantable.

Je débarquai enfin à Christiansund, non sans querelle avec mes bateliers. Je leur avais cependant donné un pour-boire au moins double. La situation de cette ville est des plus extraordinaires ; elle est bâtie sur trois rochers, qui forment entre eux un grand bassin, presque rond et très-profond, où les vaisseaux trouvent un port sûr et commode. On ne peut aller qu'en bateau d'un quartier à l'autre ; et quand le vent souffle un peu fort, cela est difficile et dangereux. Il n'y a guères qu'une trentaine d'années que l'on a commencé à bâtir sur ces rochers.

Le poisson du Nord est la principale denrée qui s'y exporte. Comme à Drontheim, les négocians font presque tous leurs envois en Espagne, ou à St. Martin dans l'île de Rhé, d'où ils retirent des vins, du sel, et de l'eau-de-vie. Leur principal correspondant dans l'île de Rhé, est M. Fournier.

Les pêcheurs coupent la tête des poissons qu'ils prennent, et ce qui pourra paraître in-

croyable, ces têtes sont la principale nourriture de leurs bestiaux. Une vache anglaise aurait assurément trop de fierté dans le caractère, pour s'abaisser à manger une tête de morue ; mais dans ces pays, tous les animaux ne vivent guères que de la mer ; on voit les chèvres brouter les herbes marines qui en bordent les côtes, et casser entre leurs dents les coquillages qu'elles y trouvent.

Il ne vient presque rien sur les rochers, où la ville de Christiansund est située : ils sont d'ailleurs assez étendus. Les habitans y sont très-attachés ; et il arrive souvent que les négocians, que le commerce a enrichis, font pour améliorer le peu de terrain qui s'y trouve, des frais assez considérables, pour acquérir une grande terre dans un bon pays. Tous leurs soins cependant se bornent à avoir quelques prairies et des légumes ; les paysans du continent y apportent du bois et toutes les choses nécessaires, et s'en retournent avec celles qu'ils y ont achetées. Pour cette maudite morue salée, on trouve à Christiansund les bons vins et toutes les bonnes choses de la France et de toute l'Europe. Les négocians riches y vivent fort bien, et l'on y boit passablement.

La société ne peut guères y être très-agréable;

les dames, comme par toute la Norvège, excepté à Drontheim et à Christiania, en sont bannies; elles bornent leurs soins au service de la maison, font le ménage, servent à table, donnent les assiettes, à boire, et prennent toute la peine. Elles ne font presque jamais de visite, restent à la maison et la plupart du temps n'ouvrent pas la bouche. Les belles dames de Paris et de Londres vont crier à *l'horreur!* mais ne leur en déplaise, une petite tournée dans ces pays ne leur ferait pas si grand mal.

Le café et le thé, c'est là le trône de celles de ces pays, et encore alors, les hommes les fument avec la pipe à ne pas se voir; avec tout cela elles paraissent satisfaites. Sans contredit, une dame étrangère se trouverait bien humiliée dans une situation pareille, mais qu'on réfléchisse que l'isolement des villes en Norvège ne permet pas de donner aux filles une éducation très-brillante; que les hommes au contraire sortent du pays dès l'enfance, et vont servir au loin dans quelques comptoirs étrangers, où ils apprennent les langues et reçoivent quelque instruction. Par conséquent, une femme élevée sur un rocher isolé, ne peut guères être une société pour eux, ni avoir les manières séduisantes, qui font chérir la société des dames dans les pays plus fréquentés.

Il y a à Christiansund plusieurs Ecossais établis, et j'y trouvai le lieutenant-colonel Gardiner, de Montrose ; ainsi j'étais en pays de connaissance. Par-tout où j'en ai trouvé, j'en ai toujours été traité en compatriote. Il est fort heureux pour moi, d'avoir commencé mes expéditions par leur pays, je les retrouve par-tout ; aucune nation en Europe n'eut pu m'offrir les mêmes ressources.

Messieurs Thomas et Isaac Moses eurent la complaisance de me prêter leur bateau pour me rendre au rivage; et en débarquant, les bateliers me remirent de leur part de bonnes provisions, du vin et de l'eau-de-vie. Je passai donc à travers les rochers qui bordent cette côte, et sur lesquels on aperçoit de temps-en-temps quelques maisons et même des églises. L'aspect du pays est horriblement sauvage ; l'horison est borné presque de tous côtés par de hautes montagnes, dont le sommet était couvert de neige depuis quelques semaines. Ces mêmes rochers sont un abri sûr contre la tempête ; un vaisseau battu par les vents, peut voguer à pleines voiles sur les côtes de la Norvège, et être certain de trouver par-tout un port où se retirer.

L'endroit où je débarquai, se nomme *Öre* (*le rivage*). Me mettant là sur les charrettes de planches du pays, je me rembarquai à quelque

distance et arrivai le lendemain à Molde. Cette petite ville est plus ancienne que Christiansund; mais le commerce y est presque tout-à-fait tombé. Elle est située en amphithéâtre sur une colline assez fertile. Le *Romsdale-fiord* qui en mouille le pied, est large d'un mille vis-à-vis de la ville, et s'étend par deux branches à six ou sept milles dans l'intérieur des montagnes.

Les voyageurs prennent ordinairement un bateau à Molde qui les conduit à Bergen ; mais en outre que c'est fort cher, il arrive par fois qu'ils sont très-long-temps en route, retenus par les vents contraires. D'ailleurs ce voyage ne se fait guères qu'en été, et la saison avancée ne me promettait pas du bon temps. La poste va par terre et par eau suivant l'occasion, et se rend en huit à dix jours. Je préférai ce chemin. Cela paraît tout simple et tout naturel, mais la fatigue que j'ai endurée et les dangers que j'ai courus m'ont harrassé à tel point, que si j'avais à refaire ce voyage, je prendrais l'autre route.

Je m'embarquai donc sur le Romsdal-fiord ; le temps était très-beau et ce passage fut très-agréable. M. Allan, habitant de Molde, voulut bien m'accompagner jusques à ma première station et sa compagnie ne contribua pas peu à me la faire paraître telle. Au milieu de ce bras de

mer est un banc d'huîtres ; les bateliers en pêchèrent quelques-unes avec leurs rames. Il semblait réellement que je me disposasse à aller visiter un autre monde. Les hautes montagnes dont la côte voisine est hérissée, ne semblent pas laisser de possibilité de débarquer nulle part.

Une ouverture parut enfin, et passant à travers les rochers, nous eumes le spectacle d'un beau bassin, entouré de quelques habitations. Nous débarquames et primes des chevaux ; après avoir voyagé quatre ou cinq milles dans la vallée et gravi la montagne par un assez beau chemin, nous descendimes à l'autre rivage à Orskough, chez le prêtre Astrup, où nous reçumes le meilleur accueil.

Le bras de mer, sur lequel Orskough est situé, est celui qu'on appelle *Stor-fiord*. Il se divise en plusieurs branches et s'étend d'une quinzaine de milles dans les terres. Les hautes et sauvages montagnes qui le bordent des deux côtés, lui donnent un aspect encore plus formidable que celui que je venais de traverser. Ces hautes montagnes ne produisent sur le côté de la mer aucun autre arbre que le bouleau, dont la grandeur diminue peu-à-peu ; vers le milieu de la montagne, on ne voit plus qu'un peu d'herbe, puis les pierres sans apparence de végétation.

Le capitaine Lynneström, dont la maison est près de celle du prêtre, non-seulement eut la complaisance de me prêter son bateau, mais voulut bien m'accompagner jusques à Strand à deux milles de là; nous fumes débarquer chez le prêtre de la paroisse. Ce fut sur-tout sur le *Storfiord*, que je commençai à avoir une idée juste de ces bras de mer redoutables. Les hautes montagnes presque perpendiculaires qui le bordent, ne laissent souvent pendant un demi-mille aucun endroit, où en cas de tempête on put mettre pied à terre. De leurs sommets s'échappent en longs filets des ruisseaux qui forment des traînées blanches de 7 à 800 pieds de haut. Par fois, on voit des chûtes d'eau plus considérables; mais le courant qui forme celles-ci, ayant plus de force, s'est creusé un lit plus profond dans les montagnes; les cascades où il y a beaucoup d'eau ne tombent généralement à la mer que d'une trentaine de pieds.

Dans quelques endroits, on aperçoit des vallées étroites et profondes qui, s'élargissant ensuite dans l'intérieur des montagnes, laissent la possibilité à quelques habitans de s'y établir, et d'y cultiver un peu d'avoine, le seul grain qui puisse y croître. Les rayons du soleil peuvent à peine pénétrer au fond de ces abymes; à tout

moment, l'ombre des rochers s'étend sur toute leur surface.

La profondeur de l'eau est généralement de plus de 600 toises, et comme le poisson se tient au fonds, les pêcheurs sont obligés d'avoir des lignes de 1200 toises de longueur.

Le pis de la navigation sur ces *fiords d'enfer*, c'est que souvent des pierres se détachent du sommet des monts. Pour peu qu'elles eussent de poids, elles enverraient le bateau au fond de l'eau, en tombassent elles, à un ou même deux milles. En 1721, un rocher énorme, qui formait un cap vis-à-vis de la paroisse de Strand, s'écroula tout-à-coup; sa chûte fit soulever les eaux à plus de 100 pieds au-dessus de leur niveau. Elles débordèrent comme un torrent dans les vallées, et culbutèrent à deux ou trois milles toutes les habitations et les églises qui se trouvaient situées à leur portée. L'effet s'en fit ressentir jusqu'à une distance de sept milles (18 lieues de poste) de chaque côté. L'église et le village de Strand furent complètement détruits; on les a rebâtis depuis, à une hauteur assez considérable, pour ne pas craindre un malheur pareil.

Le village de Strand est situé dans une vallée assez large, mais peu longue; on y voit les maisons *perchées* à des hauteurs prodigieuses. De

l'autre côté de ces montagnes est un autre fiord, mais personne, à ce que l'on m'a assuré, ne s'est encore avisé de gravir les montagnes pour y aller. Comme je demandais s'il n'y avait pas un chemin pour aller à une paroisse qui par la carte ne me semblait éloignée que de trois ou quatre milles, on n'en connaissait seulement pas le nom; on me dit enfin que la seule manière d'y aller, était de gagner la mer et de remonter le fiord sur lequel elle est située, ce qui faisait un voyage d'une vingtaine de milles.

La poste, dont je suivais la route, débarque à Strand, et pour éviter les tempêtes, auxquelles le *Sund-fiord* est encore plus sujet que le *Stor-fiord*, dont il est un bras. On a attaché des cordes avec des nœuds au sommet de la montagne: deux hommes dont un a les lettres sur son dos, s'aident du mieux qu'ils peuvent à gravir et à descendre la crête de la montagne. C'est à-peu-près, pendant un quart de mille de chaque côté, qu'il faut qu'ils voyagent de cette manière. Si ce n'avait été pour mon genou malade, c'eût été un vrai plaisir pour moi. L'impossibilité absolue d'en venir à bout, me fit renoncer à prendre cette route. Dans la matinée, une tempête violente s'était élevée et ne promettait pas une navigation facile; c'était un dimanche, et quelques paysans

venus à l'église, par le bras de mer sur lequel je devais naviguer, assurèrent que la tempête venait du *Nord-fiord*, et que celui sur lequel je devais voyager après avoir passé le premier cap, était fort calme. Ils m'engagèrent même à profiter du moment, crainte que le vent ne tournât de ce côté.

Je pris donc quatre hommes vigoureux et un grand bateau, avec lequel je bravai les vagues. Ce ne fut pas sans peine que je passai ce maudit cap, mais à peine fus-je de l'autre côté, que je vis effectivement devant moi, l'eau calme comme celle d'un étang. Mais comment peindre les rochers horribles qui bordent ce *Sund-fiord*, dont la largeur n'est souvent que de cent pas.

Plus on avance dans l'intérieur des montagnes, plus l'aspect devient horrible et sauvage; de tous les bras de mer que j'ai traversés aucun ne m'a frappé d'une telle horreur, que ce *Sund-Fiord* farouche. Les montagnes s'élèvent perpendiculairement du bord de l'eau à une hauteur de 1000 à 1200 pieds : dans quelques endroits, la pente est si roide que le sommet de la montagne semble plutôt pencher du côté de l'eau, que de l'autre côté. Aucun mur de cette hauteur ne pourrait avoir moins de talus; cela semble comme une immense citadelle, bâtie des mains de la nature,

dont le bras de mer serait le fossé. Au dessus de ces roches épouvantables, d'autres montagnes s'élèvent dont le sommet est perdu dans les nuages.

Dans un espace de quatre milles, depuis Strand jusqu'à Hellesyt, à peine trouve-t-on cinq endroits, où l'on pût mettre pied à terre pour se sauver de la tempête. Les bateliers ont planté ça et là, dans les crevasses du roc, quelques morceaux de bois où ils s'accrochent en cas de besoin, ils s'en aident aussi pour sauter sur une roche voisine. Quand du fond de cet abyme on lève les yeux au ciel; étonné, effrayé de la hauteur des monts et de la profondeur des eaux, on frissonne involontairement et l'on admire en silence. Une ou deux vallées dans le même genre se présentent, et force fut aux rameurs de les passer promptement; il en venait un vent terrible, qui menaçait d'écraser la nacelle contre les rochers; aussitôt qu'ils en eurent passé la largeur cependant, on jouissait du même calme.

Cà et là sur des plates formes, à sept ou huit cents pieds du niveau de l'eau, on aperçoit quelques habitations de paysans, où les maîtres ne peuvent arriver qu'en grimpant d'abord par une échelle perpendiculaire de trente à quarante pieds de haut et ensuite de rochers en rochers.

Le pied de l'échelle est dans l'eau : elle est solidement attachée au rocher et on y amarre le bateau. Ce n'est pas sans surprise que l'on distingue sur ces plateaux, quelques bestiaux, et même des bœufs et des vaches qui n'ont certainement pu y arriver que fort jeunes et sur les épaules de leurs maîtres. Lorsque quelqu'un meurt dans ces habitations, on doit bien sentir que, comme le rapporte l'évêque Pontoppidan, on ne peut en faire sortir le cercueil qu'en le suspendant à des cordes, au-dessus du bras de mer. Au coin de plusieurs rochers, il y a de petites cabanes, construites pour recevoir le bateau et les provisions de ceux qui vivent sur la montagne.

Ce fiord *d'enfer*, plus redoutable que le Stix, se termine enfin par une montagne énorme et qui me parut n'avoir guères moins de 6,000 pieds de haut. Sa forme est celle d'un chameau ; la bosse, la selle et la tête y sont bien marquées. Deux cascades assez considérables coulent de deux vallées étroites qui sont sur les côtés ; on en a profité pour établir des moulins à scie.

Lors de mon arrivée, les paysans sortaient de l'église ; un étranger, n'avait pas mis le pied dans ce lieu désert depuis vingt ans peut-être ; aussi on s'empressait, on m'entourait. Dans la

chambre du prêtre, qui n'avait guères que dix pieds de large, j'ai vu cinquante de ces bonnes gens accumulés, me regardant de tous leurs yeux et la bouche béante. Ennuyé de servir de montre, je fus me placer à une table et leur tournai le dos, faisant semblant d'écrire ou de lire; je sentis tout à coup des cheveux gras, me pendre sur la figure, et en me retournant, je vis, je ne sais combien de têtes penchées sur la mienne, examinant ce que je faisais. Au milieu de tout cela, je distinguais la bonhomie la plus complette; cette chambre, où le pasteur se tient quand il vient dire l'office à cette église, était la seule publique: on attendait le prêtre pour terminer des affaires avec lui; la première curiosité satisfaite, une douzaine s'assit par terre, tira du pain et du fromage, et dans cette situation, continua de me toiser des pieds à la tête.

Le prêtre ne vient guères visiter cette paroisse que tous les mois: sa demeure est à Nordhall à trois milles de distance. Toutes les fois qu'il doit aller dans une des paroisses qui dépendent de son pastorat, six des habitans de celle où il doit aller, le viennent chercher en bateau le samedi, et ceux de son domicile vont le reprendre le lundi. Le bon curé du lieu, qui est dans le pays depuis plus de trente ans, m'a dit bien po-

sitivement, que chaque fois qu'il naviguait sur ce bras de mer, il lui paraissait plus terrible, et que ce n'était qu'au péril de sa vie, qu'il s'acquittait de son office. Tous les prêtres dans les îles qui bordent les côtes de la Norvège courent le même danger. Quand ils vont prêcher dans l'île voisine, ils amènent souvent avec eux, leurs femmes et leurs enfans, dans la crainte que la tempête ne les forçât de rester trop long-temps sur l'île où ils vont.

Lorsque le prêtre fut arrivé, les paysans affluèrent dans la chambre, pour les affaires de la paroisse; je grimpai alors par une trape dans le grenier où je devais passer la nuit. Quelque temps après je descendis et je présentai au curé la lettre que j'avais de l'évêque de Drontheim pour les prêtres de son diocèse, et le bonhomme m'admit à manger *à la gamelle* avec lui et le marguillier de la paroisse.

Le lendemain je me huchai sur un bât de bois, mon porte-manteau en croupe, et mon sac de provision sur les épaules du conducteur; il ne lui pesait guères, parce qu'il savait bien qu'il lui en reviendrait quelque chose, et je m'enfonçai dans ces montagnes. L'entrée de la vallée est fort étroite, mais après un quart de mille, elle s'élargit et paraît assez habitée. Dès qu'on s'éloigne

des côtes, ou même que l'on s'enfonce dans l'intérieur des bras de mer, on trouve en Norvège tout un autre peuple. La fréquentation des étrangers cessant tout à fait, on retrouve la bonhomie ancienne, qui est presque toujours le lot du cultivateur, mais bien rarement celui du pêcheur. Les frais des instrumens de la pêche, sont très-considérables et le profit précaire; la culture des terres est moins coûteuse et le profit beaucoup plus sûr; il s'ensuit, que le cultivateur s'enrichit peu-à-peu, et que presque toujours le pêcheur est aussi pauvre à la fin de sa vie qu'au commencement.

Les bois sont peu communs dans cette partie, et l'on ne cultive guères que de l'avoine; mais les bestiaux sont en grande quantité, et paraissent en assez bon état, quoique petits. Un orage me surprit dans la route: je vis enfin une maison et je fus m'y mettre à couvert, à l'instant même, on me fit placer près du feu et les gens apportèrent du foin au cheval sans que je l'eusse demandé; le tout, par le seul motif d'hospitalité et sans vue aucune d'intérêt, car ces bonnes gens ne voulurent absolument rien prendre. Ce n'est pas ainsi que sont ceux qui ont fréquenté les corsaires.

Quoique le langage change entre chaque bras

de

de mer et que je m'en aperçusse fort bien, je ne laissais pas de le comprendre également. C'est un mélange plus ou moins grand de mots anglais, suédois et islandais, et cela me semblait peu essentiel. Les Danois cependant, qui ne connaissent que leur langue, ont de la peine à comprendre les gens de ce pays.

Je passai cette nuit comme l'autre, exposé a tout vent: et quoique couvert de toute ma garderobe, je ne pouvais me réchauffer; je ne conçois guères pourquoi : car mes habits, pendant le jour, étaient plus que suffisans quand il ne pleuvait pas. Je m'embarquai ici sur un lac au milieu des montagnes : ces lacs entourés de rochers perpendiculaires, sont encore plus dangereux que les fiords ; l'eau en est plus légère et souvent tout à coup une tempête s'élève et succède rapidement au calme. La poste, pour éviter les dangers de cette navigation, se charge ici sur le dos d'un homme, qui suit à pied les détours du lac et gravit les rochers par un sentier fort étroit.

Ce fut dans ce pays, que je commençai à apercevoir les usages dont parle l'évêque Pontopiddan. Plusieurs habitans portaient effectivement le *chapeau parapluie :* il est en cuir et les ailes rondes en sont très-larges. Une coiffure pareille

est fort bien imaginée dans un pays où il pleut tous les jours. Les vieillards conservent aussi leur barbe ; mais plus près de Bergen , les habitans de quelques paroisses ne la coupent jamais.

Les ours sont très-nombreux dans ces montagnes et les habitans croient fermement qu'ils sont très-friands , comme le rapporte Pontopiddan du fætus des femmes enceintes ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils mangent autant de bœufs et de chevaux qu'ils peuvent en attraper ; mais ils attaquent très-rarement les hommes, quand ils ne sont pas provoqués.

Dans l'intérieur du pays on trouve toujours les gens également complaisans et point avides. La bonhomie de ces cantons isolés veut que l'on cause toujours avec ceux qu'on rencontre et qu'on les salue du titre de *Far* (père), les femmes de *Mor* (mère). Les gens aisés s'appellent entre eux *mon frère* en français : d'où il arrive parfois , que ceux qui ne connaissent pas la langue, y ajoutent encore le pronom de la leur, et se saluent en disant : *huru morn min mon-frère*, (comment se porte *mon* mon-frere , dont il leur arrive par fois de faire un seul mot). Dans le commencement il me paraissait extraordinaire d'être appelé *père* par une bonne femme , qui eût pu être ma grand-mere ; mais bientôt on se fait à cela ,

et ces expressions intèressantes, qui semblent donner à connaître la bonhomie, plaisent beaucoup plus que les appellations vaines des peuples plus raffinés.

Il fallut gravir la montagne qui sépare les deux fiords; la montée ne me gênait guères, c'était la descente. Alors le poids du corps et du portemanteau me pressait horriblement contre l'arçon de mon bât de bois. Le casse-cou aussi, dont le cheval saute, plutôt qu'il ne descend, les roches qui le forment, font faire des réflexions d'autant moins agréables, qu'un précipice de sept à huit cents pieds est là pour vous recevoir, en cas de chûte. La vue, du sommet de ces monts, est bien étonnante; les *fiords* qui les traversent, de ces hauteurs, ne paraissent que de grandes rivières, sur le bord desquels on voit çà et là quelques habitations.

Le temps était très-beau, quoique froid; deux hommes suffirent pour me faire passer le fiord d'Indvig. Les montagnes qui l'entourent, quoique toujours aussi élevées, sont beaucoup moins perpendiculaires, et par conséquent le danger des coups de vent est moindre. Le village d'Indvig, situé sur ses bords, récrée la vue et paraît bien habité; je fus débarquer à Udvig, un peu plus loin; et pour la cinquième fois, je passai la nuit

sur une table dans la chambre de la famille : la chaleur étouffante des *étuves* où les paysans se tiennent, est plus insupportable que le froid le plus cuisant.

La montagne que je gravis, à la sortie de ce village, me parut la plus élevée de celles que j'avais traversées : à la hauteur de 1,000 pieds à-peu-près, je trouvai la neige : sans les piquets qui bordent le chemin, on courrait grand risque de s'égarer. Je fus bien six heures à me rendre de l'autre côté, quoiqu'on ne compte pas plus de deux milles. La vallée de Breum où j'arrivai alors, est assez habitée et bien cultivée ; au milieu est un lac, que l'on voit se perdre dans les montagnes et sur lequel je fus encore obligé de m'embarquer.

Naufrage. — Peuplade isolée. — Les anciennes manières. — La poste. — Les pêcheurs. — Les gens à barbe.

Rien n'est affreux comme les montagnes qui bordent le lac de Breum, en arrivant près de l'endroit du débarquement. Les montagnards ont pratiqué dans un seul endroit, le long d'une cascade, un chemin pour leurs chevaux, qui va

en zigzag jusqu'au sommet. On les voit au dessus de sa tête à une hauteur prodigieuse. La vallée dans laquelle je voyageai après, est très-étroite, et semble dans l'état que l'on pourrait imaginer pour la fin du monde; des rôches énormes accumulées les unes sur les autres, laissent à peine un passage au milieu d'elles. Bientôt la démolition des montagnes plus considérable, donne place à quelques petits lacs autour desquels on voit quelques habitans. Il était six heures du soir lorsque j'arrivai à Skey; il était trop tard sans doute, pour s'embarquer sur un lac dans ces montagnes, mais j'étais si fatigué que l'espoir de passer enfin une bonne nuit chez le pasteur de Julster, me fit tenter le passage.

Au départ un vent léger soufflait en ma faveur, et pour augmenter la vîtesse de la barque, je lui tendais mon parapluie; tout-à-coup un tourbillon s'éleva, les vagues se haussèrent et dans moins d'une minute une tempête terrible agita la surface du lac. Mes bateliers épouvantés de l'eau qui remplissait la barque et des vagues qui menaçaient de l'engloutir, ramèrent à toute force vers la terre. Habitués à ces orages soudains, ces gens, avec une adresse étonnante, se sont perchés (on pourrait presque dire) sur une vague, puis ramant avec vigueur en suivant son mouve-

ment, ils ont enfin été se jeter à terre. J'en fus quitte pour la peur et pour être bien mouillé. A travers l'obscurité, les bateliers me conduisirent à un village peu éloigné, dont les habitans n'avaient peut-être de leurs jours vu un étranger chez eux.

Comme à quelque chose malheur est bon, celui-ci me procura du moins l'avantage de visiter une peuplade ignorée, et dont les mœurs et les usages me semblèrent plus rapprochées de celle des Anciens. Les maisons, quoique plus grandes et plus commodes, sont absolument bâties dans le goût des *koyas* des Lapons. De grosses poutres placées les unes sur les autres, forment un quarré long sans fenêtre. La cheminée sans tuyau est dans un coin, et la fumée s'échappe par un trou quarré au sommet du toit, qui est fait en cône. Il est remarquable que la fumée ne descend jamais au-dessous du niveau du toit. Lorsque le feu est éteint, on ferme le trou, par où elle s'echappe, avec une trappe et alors on étouffe et on n'y voit goutte. Pour s'eclairer, ces gens brûlent un morceau de bois résineux, qui est attaché à une pince de fer ou de bois au milieu de la chambre, et dont le charbon tombe sur une pierre en dessous.

C'est dans cette chambre, que toute la famille

se tient et couche. Les enfans sont étendus tout nuds dans leur lit, et quand ils en sortent pour quelques besoins, le chien qui sait de quoi il s'agit, les suit à la piste, et ne laisse rien après eux.

Les femmes préparent à manger aux hommes; ceux-ci après la prière, se mettent dans un coin et mangent à l'aise; quand ils ont fini, les femmes se rassemblent dans un autre coin et mangent ce qui reste. Je ne prétends pas dire que ce soit galant, mais c'est une preuve que dans toutes les classes en Norvège, excepté à Drontheim et à Christiania, les femmes savent le respect qu'elles doivent à leurs seigneurs et maîtres.

A l'entrée de cette chambre est un emplacement, semblable à l'antichambre des Lapons où l'on dépose les provisions; la cour est entourée de plusieurs petits bâtimens, dont chacun est destiné à un usage particulier; dans l'un est le grain, dans l'autre les habits, l'étable, le foin, le four etc. L'habillement est absolument dans la forme de celui que Gustave III a introduit en Suède, avec même des tampons aux épaules, mais il est très-ample et très-chaud. Ceci prouve que le roi avait bien raison, en disant que c'était l'ancien habillement du pays.

Les souliers sont tout simplement, comme ceux

des Lapons, un sac de cuir sans semelles ; les femmes, habillées comme les Lapones, portent également des ornemens de plomb à la ceinture et d'argent au cou et au bonnet. Les seuls meubles de la maison, consistent en trois grabats, un banc collé à la muraille, une marmite de fer et quelques plats et cuillers de bois.

Ce rapprochement m'a fait présumer que ces montagnards sont les restes des anciens habitans les *Sabmie*, que nous appelons Lapons, et qui ont adopté quelques coutumes des nouveaux venus, les Goths ou les Suédois et Norvégiens; ils cultivent d'ailleurs la terre, et ressemblent parfaitement à ceux des Lapons qui se sont fixés, et qui cultivent la terre dans les provinces du nord de la Suède.

Le père de la famille voulut me conduire lui-même chez le pasteur de Julster. Je m'embarquai dans son bateau. La neige pendant cette nuit, et à la suite de l'orage, avait descendu de plus de 400 pieds; elle n'était plus guères qu'à une centaine de pieds au-dessus du niveau du lac. Le temps était serein et l'eau très-calme, mais le souvenir de l'orage de la veille, me la faisait regarder avec défiance. Je débarquai pourtant sans mal-encontre chez le docteur Dott à Julster; je trouvai chez lui un repos bien nécessaire, après cette route pénible.

Le bonheur de changer de tout dans ce cas, et de se refaire par un bon dîner, vaut en vérité à mon avis la peine que l'on a éprouvée; car en tout, c'est le seul besoin qu'on a d'une chose, qui fait sentir le bonheur de la posséder.

Le lac sur lequel est située la paroisse de Julster, est le seul moyen de communication entre les habitans; il n'y a aucun chemin sur ses bords. On commençait cependant à déblayer les pierres, pour y pratiquer un sentier. La poste est une institution toute nouvelle dans ces pays; il y a à peine douze ans, qu'elle est sur le pied où on la voit, entre Bergen et Drontheim. Dans le fait, les difficultés prodigieuses, de faire une route sûre à travers ces bras de mer et ces hautes montagnes, ont naturellement dû empêcher d'y penser. Les bureaux de poste sont communément chez les prêtres; ils ouvrent le paquet et prennent les lettres qui appartiennent à leur district; ils signent aussi sur un registre la réception de toutes les lettres recommandées particulièrement; de sorte qu'elles ne peuvent s'égarer, ou du moins que l'on connaît sur-le-champ, dans quel district elles ont été distraites.

Il fallut encore me rembarquer sur le lac; après un demi-mille de navigation, je débarquai à l'endroit où il s'écoule dans une belle et grande

vallée, entourée de tous côtés par des montagnes très-élevées. On aperçoit une cascade considérable, qui tombe perpendiculairement du sommet des monts d'une hauteur d'à-peu-près six cents pieds. L'évêque Pontoppidan prétend que dans l'ancien temps, on précipitait dans les grandes cascades de la Norvège, les gens qui excitaient des troubles et voulaient faire des révolutions : donnant ainsi à leur supplice l'emblème du désordre qu'ils auraient pu occasionner. — Nous n'avons pas, que je sache, de cascades aussi élevées en France; la perte du Rhône cependant eût pu, il y a dix à douze ans, être d'une utilité bien grande à l'état, si on s'en était servi convenablement.

Les gens revenaient du *Ting*, et ils étaient tous sous, comme si au lieu d'avoir visité Thémis, ils fussent revenus du cabaret. Leur nombre était assez gênant, voulant suivre les coutumes du pays de parler avec tous, et tant bien que mal de répondre à leurs questions. Ils étaient tous vêtus comme je l'ai décrit plus haut, et avaient le chapeau de cuir; de tous aussi je fus salué par le titre de père, *far*, et je le leur rendis par celui de *bror*, frère. Leurs questions sans fin eussent été fort embarrassantes, mais j'avais pris le parti de me dire Suédois, et comme

la Suède n'est pas loin d'eux, et qu'ils savent ce qui s'y passe, leurs questions étaient plus courtes.

Je m'arrêtai à Forde chez le prêtre Lind, où je passai un jour ou deux. Les juges du canton y étaient, et mon passe-port *sans caractère* fut long-temps le sujet de la conversation. Si jamais le diable me pousse à revisiter ces montagnes et ces fiords d'enfer, assurément je ferai mettre au moins *pafwen sinap mästare* (moutardier du pape), car il faut un *caractère* à ces messieurs.

Il fallut encore gravir une montagne pour descendre à l'autre fiord. Je ne fus guères moins de huit heures en route pour faire deux milles, et fatigué comme d'un long voyage, j'arrivai enfin chez M. Rennon, qui a une fort jolie maison sur le bord du fiord Dale, où je m'embarquai encore. Ce fiord est très-étroit, et très-redoutable pour peu que le vent souffle; il est bordé comme celui d'Hellesyt, de rochers perpendiculaires et de hautes montagnes. Le peu d'habitans qui habitent ces côtes, sont la plupart obligés d'avoir des échelles pour gravir à leurs habitations, autour desquelles on voit des vaches et des bœufs, qui comme dans le bras de mer d'Hellesyt, n'ont pu y arriver que sur les épaules de leurs maîtres.

La paroisse de Dale est située dans un joli bassin, où la terre est assez productive. J'avais

ici quatre milles à faire avant d'arriver à l'autre bras de mer. Je m'enfonçai donc dans la vallée suivi de mon conducteur, qui avait pour son cheval une tendresse particulière ; dans un endroit un peu plat, je voulus trotter un peu pour me délasser ; mon homme sauta à la bride et m'arrêta tout court. Après l'avoir prié de me laisser aller, le voyant obstiné, je fus obligé de laisser tomber à plusieurs reprises ma bequille sur ses épaules ; mon homme alors lâcha la bride, mais il prit son cheval par la queue et l'empêcha d'aller absolument. Après un demi-mille de marche, il prétendit ne vouloir pas aller plus loin, quoique nous ne fussions qu'à moitié chemin de la poste. Je le priai comme la première fois et très-poliment, de laisser la bride du cheval, et à la troisième fois, ma bequille fit encore son jeu ; il revint à la charge et la bequille d'aller. Le lecteur remarquera qu'en distribuant ces légères faveurs, je devais avoir une attention toute particulière : mon homme avait mon sac de provisions sur ses épaules, et un coup mal-adroit eût pu faire répandre le *rum* qu'il contenait et qui était ma seule consolation à la couchée. A la troisième fois pourtant, les voisins se mirent à rire et répétèrent après moi *en gang, to, tre* (une fois, deux, trois) ; cela déconcerta mon homme et il marcha.

Sur la montagne que je dus traverser après, je lui donnai un grand verre d'eau-de-vie, et alors le bon humain fut enchanté de m'avoir suivi. Je fus me loger de l'autre côté chez des cultivateurs qui sont bien autrement traitables que les mangeurs de poissons. Je passai la nuit sur la table, il est vrai, comme à mon ordinaire, mais l'attention de ces bonnes gens, qui me donnaient tout ce qu'ils avaient du meilleur cœur possible, me faisait oublier que mon lit était un peu dur. Quand la famille est couchée, on ne souffre pas de lumière dans la chambre commune. L'usage de ces bonnes gens est de se coucher à six heures du soir et ils ne se lèvent pas avant le jour, qui ne paraissait guères alors avant neuf heures du matin. L'obligation de rester ainsi étendu quatorze heures de suite sur une table, n'était pas ce qu'il y avait de moins pénible dans cette route.

Le blé, échauffé par la réverbération des rayons du soleil contre les rochers, mûrit mieux dans ces vallées que sur le bord de la mer, et les paysans qui y sont établis sont certainement plus heureux ; malgré cela, la population ne s'écarte guères des côtes, et les gens qui y végètent, croiraient mourir de misère, s'ils n'avaient pas la mer en vue.

Je régalai la famille d'un peu de punch et de pain blanc ; c'était assurément pour ces bonnes gens un régal plus délicat, que les plus grands festins pour le riche. Le père enchanté de mes bons procédés, voulut m'accompagner lui-même au-delà des monts. Après une descente très-rapide et bien fatigante, j'arrivai enfin à Lervigen, chez le capitaine Holck ; sa maison est située sur le bord du principal fiord de la Norvège, le *Sogne-fiord*, qui était alors tourmenté par une tempête affreuse ; il s'étend de 16 à 17 milles dans l'intérieur des montagnes.

Je vis ici les gens recueillir le goémon, et après l'avoir arrosé d'eau chaude, le donner à leurs bestiaux, qui le mangeaient sans difficulté.

Peu-à-peu on se fait, et ensuite on se plaît à la coutume, on pourrait dire patriarchale, d'être servi par les dames de la maison. Les mets présentés obligeamment par une jolie personne, semblent meilleurs que lorsqu'un pataud de domestique vous les donne ; il semble bientôt tout naturel de voir le père de famille et ses amis servis par ses enfans. J'éprouvai dans la famille nombreuse du capitaine Holk, que cette manière, à laquelle les peuples du sud ont renoncé depuis long-temps, est souvent très-agréable.

Le lendemain, le *Sogne-fiord* était calme. Il

a bien un mille de large et jamais milles ne paraissent plus longs que ceux qu'on voyage sur ces bras de mer redoutables. Les bateliers qui communément sont très-honnêtes sur l'eau, cessent malheureusement de l'être en débarquant. Accoutumés en pêchant à rester tranquilles tant que le filet est dans l'eau, ils ne jurent que lorsqu'en le retirant, ils n'y voient pas beaucoup de poissons; il en est de même pour le voyageur, ils le traitent bien jusqu'au payement, mais quand ils l'ont reçu, ils jurent et font tapage, pour en obtenir davantage, quelque chose qu'il leur ait donné.

Je veux dire en confidence au lecteur, (sous la condition cependant, qu'il me gardera le secret), que dans mes voyages j'ai toujours un pistolet avec moi, lequel ne fut jamais chargé et qui manquant de gachette et de ressorts, ne pourrait guères l'être. Dans les grandes occasions donc, j'ai l'air de me mettre fort en colère, j'ouvre avec fureur mon sac de provision, j'en tire l'instrument formidable et aux yeux de tous je le mets dans ma poche; puis me placant dans un coin, je pérore mes assaillans, qui sans cela m'approcheraient de trop près, et pourraient fort bien m'assommer.

A mon débarquement donc, entouré de mes

trois pêcheurs et des gens de la maison qui criaient avec eux, sans savoir pourquoi; je m'arrangeai comme je l'ai dit, et je criai d'une voix terrible, « qui de vous osera m'approcher à présent ? » Ma contenance *héroïque*, fit voir à mes gens que je n'étais pas un *poisson* ordinaire, et bientôt ils se retirèrent, après m'avoir fait des excuses et des complimens. Je les avais payés un tiers de plus que je ne le devais, et si j'eusse donné davantage, rien n'aurait pu les satisfaire. Dans ce cas, un étranger isolé n'a guères d'autres ressources que de payer de bonne mine, et c'est ce que je suis habitué à faire; quand il le faut, je sais me présenter à la bataille, avec autant de fierté que le bon Ulysse chez les Mirmidons.

Il me fallut pourtant passer la nuit, chez ces gens; le manque de chemin demandait au moins quatre heures pour me rendre à l'autre fiord quoiqu'il n'y eût guères qu'un mille. La route est à travers des escaliers raboteux, sur lesquels, le cheval ne fait un pas, qu'après avoir assuré les jambes en mouvement. Les rochers qui bordent cette gorge étroite et sauvage sont si remplis de cascades, que la pierre elle-même semble fondre en eau. Le soleil a peine, à éclairer ces abymes profonds, et le peu de végétation que l'on aperçoit entre

entre les pierres est à peine suffisante pour faire voir que l'on n'est pas en enfer. Quand ce maudit voyage finira-t-il donc? Il n'y a plus que huit milles pour arriver à Bergen, mais chaque mille est plus difficile à faire, que dix en Suède.

En dépit du vent et des vagues je m'embarquai sur le fiord *Nord-Gullen*. Les bateliers habiles, savaient ménager leur force et leur rame, de manière à lutter contre le vent : depuis trois heures cependant, j'avais à peine fait un quart de mille. La tempête augmentait toujours; au détour d'un cap de rocher, le vent soufflant avec violence souleva l'eau en tourbillon et la fit tomber en torrent sur le bateau, qui virant de bord et tournant comme une toupie, menaçait de s'effondrer. Les bateliers effrayés laissaient presque les rames : je pris sur moi alors, de leur donner une confiance que je n'avais guères, et ramant à force, nous gagnâmes une petite anse où je leur fis prendre des forces en leur donnant un verre d'eau de vie, qui opère ordinairement comme un charme sur ces gens. Après une minute, ils voulaient se remettre en mer, mais la nuit était très-obscure, et les vagues effrayantes; je ne voulus point y consentir : « De l'autre côté, » me dirent-ils alors, « où vous voyez cette lumière, » le marguillier de la paroisse demeure, nous

» serons bien chez lui. » — « Morbleu! quand ce se-
» rait le pape lui-même, je ne bougerais pas. » Me voyant donc déterminé, nous gravîmes le rocher et fûmes trouver une cabane de pêcheurs, où nous nous établîmes sur le carreau, et où nous passâmes une assez mauvaise nuit.

Le lendemain la tempête durait encore, mais on y voyait, et c'est beaucoup; m'étant informé de mes bateliers, qui me pressaient de partir, s'ils savaient nager, et m'ayant répondu que non, je m'aventurai à aller avec eux. C'est une précaution toute simple et bien naturelle, car il est à présumer que n'ayant pas plus d'envie de se noyer que vous, ils ne se hasarderont pas à aller en mer si le risque est trop éminent.

Il ne me restait à faire que trois quarts de mille pour gagner le port, et il n'y avait point de choix; il fallait rester dans la cabane, ou poursuivre ma route en bateau. Les hautes montagnes qui bordent la côte et leurs rochers perpendiculaires ne permettraient pas à une chèvre d'aller par terre. Les vagues effrayantes qui venaient se briser contre le bateau me semblèrent pendant la première heure, devoir l'engloutir à tous momens; mais peu-à-peu voyant avec quelle adresse mes bateliers savaient les surmonter, je commençai à me rassurer. Lorsqu'il venait un

grain, que j'apercevais de loin frisant la surface des vagues, je les en avertissais, et au plutôt nous nous jetions dans quelque anse à travers les rochers jusqu'a ce qu'il fût passé. Nous fûmes obligés de nous arrêter ainsi, cinq ou six fois, et ne pûmes arriver à Eye qu'après six heures de fatigues.

La péninsule que j'avais à traverser ici, n'est que d'un quart de mille; il faut prendre autant de précautions pour transporter ses effets à un quart de mille que pour cent lieues; dans ce court espace, pour les avoir négligées, le bât mal attaché sur le cheval tourna trois fois et je tombai à terre, au grand risque de ne pas m'en relever.

Je me trouvai à Eye sur le bord du fiord de Moss, qui a près de deux milles de large; une tempête terrible l'agitait alors, ce qui me força à m'arrêter. Il n'est pas hors de propos, de remarquer que c'était le quatrième jour que je voyageais depuis la pointe du jour et qu'à la nuit je n'avais fait qu'un mille. Cette route pénible de Molde à Bergen qui n'est guères que de 40 milles, m'a pris dix-huit jours complets; j'ai chaque jour été mouillé à la peau, en danger éminent de me casser le cou, en montant ou en descendant les hautes montagnes, ou de

me noyer dans les fiords d'enfer, que le diable a creusés entre elles. Pour surcroît j'étais obligé de passer la nuit dans les cabanes enfumées des paysans, étendu sur une table, ou sur le plancher, sans provision, et sans autre consolation qu'un peu de rum qui, mêlé avec de l'eau chaude et du sucre, m'aidait à supporter cette fatigue prodigieuse.

Le fiord de Moss était appaisé le lendemain, et je me hasardai sur une faible barque à le traverser, il faisait un temps superbe. La vue se promenait sur les eaux, et les hautes montagnes bornaient au loin l'horizon. Le coup-d'œil était imposant et admirable; mais quand les vagues sont agitées, la vue de ces mêmes rochers doit paraître bien épouvantable.

Les vieillards assez généralement dans cette province, portent leur barbe, mais dans cette paroisse (à Lindaas), tous les hommes la portent. Les maisons, l'habillement sont de la même sorte que ceux dont j'ai parlé; rien assurément ne ressemble plus aux Lapons que l'espèce de gens qui habitent cette partie; la taille même me parut être moins haute, je ne voudrais pas assurer pourtant que cela fût général, mais cela m'a paru tel.

Ce ne fut pas sans peine, que je pus persu a

der aux gens de me donner un cheval pour faire un mille; il était trop tard, disaient-ils, et midi sonnait. Dans le fait il faut trois heures au moins pour faire ce mille, autant pour retourner, une heure de repos et une heure pour aller chercher le cheval, ce qui fait huit heures, et ces gens ont peur des sorciers. Dès que le soleil s'est couché, ils reviennent chez eux, et pour rien au monde n'en voudraient partir.

Le *Barbu* qui devait me conduire, prétendit que mon porte-manteau était trop lourd pour son cheval, et en conséquence il le mit sur ses épaules. Je souffrais de le voir, mais pour un rien, il m'aurait pris moi-même, et m'aurait mis à califourchon sur le porte-manteau, pour épargner le cheval. Cela me fit marmotter entre les dents ce dicton de la Fontaine,

« Le plus *cheval* des deux n'est pas celui qu'on pense. »

Ce diable d'homme me suivit ainsi équippé et arriva en même-temps que moi à Oadveen, où il me fallut encore traverser un petit fiord: c'était l'avant-dernier, et ce ne fut pas sans plaisir, que j'en fis la remarque.

C'était le samedi soir; aussitôt après le souper, la famille s'assembla et les filles chantèrent quelques pseaumes, après lesquels chacun s'éten-

dit qui çà qui là, sur les grabats et sur les bancs, et dormit jusqu'au matin; les filles éveillèrent alors la compagnie en chantant encore un pseaume; puis chacun se prépara à aller à l'église. Les habillemens des femmes n'ont pas la moindre différence de ceux des Lapones. La ceinture d'étain, les chaînes d'argent, le bonnet de drap bleu, le jupon de même étoffe, il n'est pas possible d'être plus ressemblant. Les hommes avaient tous une longue barbe et un habit noir à la suédoise, mais large et chaud, et paraissaient d'ailleurs assez propres.

Je parcourus cette vallée, qui me parut assez habitée et bien cultivée, et je fus cinq heures à faire le mille, au bout duquel je devais traverser le dernier fiord; il faisait calme et cela se fit sans peine. Sur les bords de ce bras de mer, on voit une population plus considérable et ça et là quelques maisons aisées; on s'imaginerait qu'à deux milles de Bergen, le voisinage de la ville devrait rendre le pays et sur-tout la route supportable; mais non, plus on approche, plus les rochers sont horribles et plus le pays est sauvage et désert. Dans le fait comme le premier établissement de Bergen a été fait par des pirates, il était simple qu'ils se logeassent dans un endroit,

autant que possible inaccessible par terre, et ils ne pouvaient mieux choisir.

Aussitôt débarqué il me fallut encore gravir une montagne très-élevée : un barbu qui me suivait, ayant la même idée que celui de Lindaas, voulut porter mon porte-manteau : mes remontrances ne pouvant le persuader, je fus obligé de le laisser faire. La nuit me surprit dans la descente de la montagne et le précipice profond qui borde le chemin, en devenait plus effroyable. Un jeune garçon se chargea de mener mon cheval par la bride, et je ne pus arriver à la poste qu'à dix heures du soir, quoique je fusse parti à trois heures et qu'il n'y eût qu'un mille.

J'étais enfin au bout de mon voyage, un mille encore et j'étais rendu à Bergen. Je pris courage et m'étendis tranquillement sur la table pour la douzième fois depuis mon départ de Moldé, et j'attendis le jour en patience. Le voisinage de Bergen est réellement tel, qu'on ne peut se figurer rien d'aussi épouvantable : trois fois, il me fallut gravir et descendre des montagnes très-hautes, par des espèces d'escaliers raboteux de roches énormes, où à chaque pas, je pouvais croire que je devais me casser le cou. Dans le fond des vallées que je dus traverser, je vis cependant quelques jolies maisons et de grands

établissemens, où l'on arrive par mer; la poste seulement va par terre.

Du sommet des monts enfin, à quatre mille pieds d'élévation, j'aperçus la ville de Bergen, et le vaste bassin qu'elle entoure. La vue des îles, du port et de la ville en général, est fort intéressante du sommet de cette montagne; mais pour un voyageur fatigué, éreinté comme je l'étais, l'idée de trouver enfin un bon lit et du repos me la fit paraître encore plus agréable. Je descendis donc tout doucement: au milieu de la montagne, on rencontre enfin un beau chemin qui annonce la ville, puis nombre de moulins, que fait aller un torrent dont on a su ménager l'eau, puis les grands magasins et les longues corderies. Tous ces établissemens font enfin voir que l'on n'est plus dans un pays d'ours, et que l'industrie des hommes anime et vivifie celui où l'on se trouve.

Bientôt, comme je passais dans les rues, les gens étonnés de voir un homme à cheval, s'attroupèrent sur mon passage: les enfans me suivirent. Dans le fait depuis vingt ans, à ce qu'on m'a assuré depuis, on n'avait vu un étranger arriver à Bergen de cette manière: on ne voyage guères que par eau, et la difficulté extrême de ces routes, démontre assez clairement que c'est le meilleur parti.

Bergen. — Le comptoir. — Spéculation des négocians. — Incendies perpétuels. — Pontopiddan. — Holberg. — Suhm.

Ce fut dans le onzième siècle, en 1070, que le roi de Norvège, Ole-Kyrres, fonda Bergen, tant à cause du bon port, que de la quantité prodigieuse de poissons que l'on trouve dans ces parages. Cette ville est bâtie en fer-à-cheval autour du port qui est très-considérable. Le grand nombre de ses habitans a pendant plus de trois cents ans été composé de gens de toutes les nations, mais sur-tout d'Allemands qui y ont toujours été très-nombreux ; ils y ont été assez puissans, pour y avoir leur police et leurs lois indépendantes.

Durant la ligue des villes anséatiques, Bergen était une des plus considérables. C'est là qu'était le grand dépôt des marchandises destinées aux pays du Nord.

L'association ancienne de ces marchands étrangers, a fait à Bergen l'établissement de commerce le plus extraordinaire ; on le nomme *le comptoir*. Ces étrangers, abusant de leurs forces et de leur nombre, se faisaient craindre des habitans et les

empêchaient même d'exercer aucun commerce que sous leur direction. Leur insolence était extrême. Oluf-Nielsen, magistrat de la ville, ayant fait en 1455 une ordonnance pour la réprimer, ils résolurent sa mort. Nielsen s'était retiré dans une église, et l'évêque Torleff voulant prévenir ce meurtre, vint au-devant des assassins une hostie consacrée dans les mains. Ils le tuèrent sur-le-champ, et ne pouvant découvrir l'homme à qui ils en voulaient, ils mirent le feu à l'église et le massacrèrent, lorsque la flamme et la fumée l'eurent obligé de sortir.

Tant pour être en sureté contre les habitans, que pour éviter les incendies auxquels Bergen est sujet, tous les gens *du comptoir* s'étaient rassemblés dans le même quartier, dont eux seuls faisaient la police. Ils lâchaient la nuit de gros chiens qui déchiraient tous ceux qui se présentaient et qui n'appartenaient pas *au comptoir*.

Pour empêcher leur nombre de s'augmenter trop et par conséquent de diminuer leurs profits, et aussi pour être certain du courage et de la résolution des membres de l'association, ils avaient établi des épreuves terribles pour la réception d'un clerc ou apprenti. Ces épreuves duraient plusieurs jours de suite ; il est souvent arrivé, qu'après avoir enduré les premières, les souffran-

ces des dernières obligeaient les apprentis à se désister de leur demande ; plusieurs aussi sont morts dans les tourmens. On bâillonnait d'abord le patient, et on l'élevait suspendu à une corde par les épaules au trou du toit, par où la fumée s'échappait (*). Après avoir été fumé ainsi pendant plusieurs heures, exposé aux ris de la multitude, on le descendait et on le mettait tout nu ; puis chaque membre armé d'une baguette ou de verges, le fouettait et le battait jusqu'à ce qu'il fût tout en sang ; on le jetait ensuite à l'eau et on le faisait passer sous la quille d'un vaisseau. Ces épreuves se faisaient alternativement et le patient pouvait les faire cesser, en renonçant à la prétention d'être admis au comptoir.

On rapporte qu'un jeune homme ayant été étouffé dans l'épreuve de la fumée, on trouva en le descendant que sa figure avait trois nez et quatre yeux. On a consacré cette histoire absurde par une figure à trois nez et quatre yeux placés au-dessus de la porte de la maison où l'on prétend que ce fait est arrivé. Le roi Christian V, par une ordonnance du 8 novembre 1671, a dé-

(*) Les cuisines dans le *comptoir* de Bergen n'ont point encore de cheminées : elles forment un petit corps-de-logis séparé du bâtiment pour éviter les incendies. C'est dans la cuisine que les épreuves, mentionnées ci-dessus, étaient faites.

fendu ces jeux barbares, au grand regret des gens du comptoir.

Toute personne affiliée à l'association ne pouvait point se marier ; à présent encore les possesseurs des premiers emplois, sont obligés de se soumettre à cette loi.

Je fus visiter ce quartier. Toutes les maisons sont à-peu-près bâties sur le même plan et chacune d'elles a sa cour. Tout y est arrangé comme sur un vaisseau : les gens même sont logés dans de petits trous assez semblables aux lits des cabanes des vaisseaux, et l'odeur de morue salée, du grenier à la cave, infecte tout l'édifice. Quoiqu'à-présent il y ait fort peu d'Allemands, les prières sont cependant toujours récitées matin et soir dans leur langue, à la grande édification de la communauté, presque toute composée de Norvégiens, qui n'y entendent pas un mot.

Les précautions contre le feu sont nombreuses et bien entendues. Chaque maison a une échelle, une pompe et tous les instrumens nécessaires en cas d'incendie. Les chiens ne sont plus si redoutables, et ne doivent faire la garde que dans l'intérieur des maisons ; mais les bourgeois pourtant, n'aiment pas se promener la nuit sur ce quai. Les négocians de la ville possèdent à-présent tout le comptoir. Vis-à-vis des maisons, et

sur le bord de l'eau il y a un endroit couvert où les propriétaires se rendent vers cinq heures du soir, pour entendre les gens et donner leurs ordres.

Il paraît que les chiens du comptoir étaient autrefois fort redoutables et qu'ils hurlaient d'une manière horrible. J'ai trouvé, je ne sais où, une repartie du roi Hagen en 1233, qui mécontent d'un trompette à qui il faisait annoncer quelque chose, lui dit en colère : *Bedre blæser hvalpen paa bryggen i Bergen, for ingen penge en du giör* (*).

Le commerce de Bergen se soutient encore fort bien. Cette ville est le grand dépôt des poissons de la Norrland et des autres denrées de ces pays. Les pêcheurs passent Drontheim et Christiansund et préfèrent aller jusqu'à Bergen, quoique le voyage soit pour le grand nombre de plus de deux cents milles. Mais ces gens, dont quelques-uns sont très-riches, ont beaucoup de besoins de luxe, et trouvent à les satisfaire sur-le-champ à Bergen. Les marchands aussi savent fort bien les allurer : ils ne les laissent jamais partir sans les avoir dans leurs dettes ; ils leur fournissent tout ce qu'ils demandent à crédit, par fois jusqu'au montant de 20,000 rixdalers. Leurs ter-

(*) Les dogues sur le quai de Bergen (soufflent) font plus de bruit (sans argent) pour rien, que tu n'en fais.

res, maisons et bestiaux répondent pour le remboursement. De cette manière, les négocians les tiennent dans leur dépendance et ont grand soin chaque année de renouveler la dette, pour les empêcher de s'en tirer.

Les denrées que les habitans du Nord préfèrent, sont de l'eau-de-vie, des chaînes d'argent, des draps et du sucre etc. Avec le temps Christiansund attirera à lui tout le commerce; déjà ceux qui ont pu se dépétrer de leurs dettes avec les négocians de Bergen, s'y arrêtent; le commerce de Christiansund, tel qu'il est à présent, excite déjà la jalousie de Bergen. Dans la crainte d'avoir plus de concurrens, les bourgeois de cette ville se sont opposés à ce que le gouvernement fît construire quelques places de marchés, ou petites villes dans le Nord, comme c'était son intention.

La flotte des grands bateaux de la Norrland, arrive vers le milieu de l'été; on en compte souvent jusqu'à mille et plus. Ce sont de grandes barques point pontées et sur lesquelles on entasse le poisson jusqu'à la moitié du mât. Les pêcheurs ont en outre du beurre, du fromage, des viandes fumées et des peaux de bêtes. Aussitôt après l'arrivée de la flotte, les négocians de Bergen s'assemblent et fixent le prix de chaque

denrée entre eux. Les pêcheurs sont obligés de s'en contenter, et alors chacun se fournit et remplit ses magasins, mais on ne peut pas le faire avant que le prix n'ait été fixé.

Le nombre des habitans de Bergen monte à dix-huit mille à-peu-près ; on y voit des étrangers de toutes les parties de l'Europe, qui y arrivent par mer et s'en retournent de même. L'aspect du pays et des habitans qui avoisinent la ville, ne doit pas leur donner une idée très-favorable de la Norvège. Le district de Bergen, appelé *Nordhordlehn*, est bien sans contredit le plus stérile et le plus montagneux de ce royaume, et les habitans, appelés *horders*, sont certainement la race la plus pauvre et la moins civilisée de tout le pays. En vérité, ces mangeurs de poissons n'ont aucun des traits qui caractérisent les vrais Norvégiens. L'habillement, les usages, la forme, tout diffère ; le jargon même est tout différent. Les gens joignent ici à la longue barbe un bonnet bleu dans le goût des montagnards écossais, une grande culotte d'une seule pièce avec l'habit, dans laquelle ils se fourrent tout entier. Pour chaussure ils ont une pièce de cuir, liée par un cordon sur le pied. Qu'on joigne à tout cela l'air le plus sauvage, et la mal-propreté la plus crasseuse. Assurément ce portrait ne res-

semble guères aux habitans des environs de Drontheim ou de Christiania.

Quoique Bergen ait été détruit quinze fois par des incendies, et que les bois soient tout-à-fait consommés sur toute la côte, et assez loin dans l'intérieur des terres, les habitans s'obstinent toujours à bâtir leurs maisons en bois. Les pierres cependant ne sont pas rares dans le pays. Pour sauver une partie des frais, on coupe en trois, les sapins déjà trop minces; on supporte des deux côtés cette légère cloison par des soliveaux fixés ensemble, de sorte que ce sont bien réellement des maisons de planches, d'à-peu-près trois pouces d'épaisseur. Il arrive par fois à la maison de s'écrouler dans la bâtisse; on répare alors le dommage et on la rebâtit de la même manière, qui après tout n'est pas mauvaise et est assez solide quand le corps-de-logis est achevé. D'ailleurs, comme disent les habitans, c'est toujours assez bon jusqu'au nouveau général *ild brand* (incendie), sur lequel ils comptent tous les trente ou quarante ans et même plus souvent.

Depuis la conquête d'Harald-*Haarfager*, les rois ont souvent fait leur séjour à Bergen, jusqu'à la réunion de la Norvège au Dannemarck. Ils y avaient un palais assez vaste dans la forteresse, il sert à présent de logement au général.

Depuis

Depuis l'union, les rois de Dannemarck y ont souvent paru, et lors de mon passage, on était mécontent de ce que le prince royal n'y avait pas fait un voyage.

L'horizon est toujours couvert de nuage et de brouillards, au point que j'ai cherché des yeux pendant plusieurs jours la montagne, du sommet de laquelle j'avais d'abord aperçu Bergen. Ce ne fut que le huitième jour que le temps s'étant éclairci, je fus fort surpris de la voir couvrir presque la ville. Sur son flanc élevé il y a çà et là quelques maisons de campagne assez jolies. Bientôt les vents, chassant les brouillards devant eux, font disparaître le coup-d'œil et, pour ainsi dire, tirent le rideau sur le paysage.

La vallée, à l'entrée de laquelle Bergen est située, a plusieurs situations assez agréables, et quelques maisons de campagne d'assez bonne apparence.

Il ne faut pas penser à chercher les agrémens de la société dans cette ville ; tout est pour le commerce. Les négocians d'une classe un peu relevée sont cependant très-honnêtes et très-serviables. L'usage ici est que les hommes s'assemblent le soir dans des clubs enfumés, ou tout simplement au cabaret. Je pourrais presque faire serment que de tous les hommes, ayant un rixdaler

en poche, il n'en est pas un qui ne boive son *bol* de punch chaque soir. En général, dans ces sociétés on joue très-petit jeu, ce qui est une preuve indubitable que le commerce est florissant. Quand il tombe, le négociant, perdant l'esprit d'entreprise au loin, fait ordinairement des spéculations sur les cartes. C'est ce que j'ai été à même d'observer dans plus d'un endroit.

Les dames, comme à Christiansund, ne paraissent jamais dans la société et ne sont jamais invitées nulle part. On les voit, quand le chef de la maison a compagnie, rôder modestement autour des tables de jeux, servir le punch et se tenir à l'écart sans dire mot. A table, elles coupent et taillent tout, et souvent après le dîner elles sont obligées d'essuyer les embrassades de la joyeuse compagnie. Les gens habitués à la seule société des hommes, sont gênés par leur présence. J'ai vu dans un concert, donné pendant mon séjour, tous les jeunes gens rester dans une espèce d'antichambre près de la salle, parce qu'il y avait une quinzaine de dames assises bien tranquillement et bien solitaires contre la muraille. En vérité c'est une triste chose que d'être femme à Bergen.

En Turquie, les femmes ne sont pas libres, mais elles sont du moins traitées avec égards,

et quoique le résultat soit le même pour elles, je suis persuadé que les dames font une grande différence entre désirer et courir après l'occasion de jouir de leur compagnie, quoique en vain, ou la fuir.

Etonné de ces manières, je pouvais à peine concevoir comment les mariages se faisaient, puisque les jeunes gens des deux sexes semblaient se fuir ; en me promenant le soir, j'appris à le connaître. Il y a peu de portes, où l'on ne voye quelques conversations intimes. Si par hasard quelque autre personne que le favori se présentait, on verrait sur-le-champ la demoiselle s'enfuir en riant. On se promet, on se fiance enfin deux ou trois ans avant le mariage ; et comme les négocians dans tous pays ne font guères d'affaires sans être sûrs de leur fait, il arrive souvent que la cérémonie ne se fait que lorsque la promise est prête d'accoucher. Dans d'autres pays, cet usage serait sujet à maints inconvéniens, mais ici cela se regarde comme une chose assez simple et toute naturelle. Le fiancé d'ailleurs serait réellement regardé comme déshonoré, s'il ne remplissait pas ses engagemens, sur-tout lorsque la chose devient publique et pressante.

La fréquentation des corsaires et des étrangers a introduit à Bergen la pratique des gains

usurairer à un point étonnant. Si l'on excepte les premiers négocians, dont l'honnêteté est égale à la politesse, on pourrait presque se croire dans Jérusalem. Il faut bien prendre garde de stipuler ses marchés pour la moindre chose, sans quoi on est exposé à des tracasseries fort désagréables. Un Français de Dunkerque, qui avait demeuré deux mois dans la chambre que j'occupais, n'avait point fait de prix pour sa nourriture. En partant, on lui demanda 1500 rixdalers (7500 liv. tournois). Un autre qui resta trois mois dans une maison, fut obligé de trouver caution pour 2500 rixdalers (12,500 liv.) que lui demanda son hôtesse. Ce qui paraît incroyable, c'est que lorsque les gens se disposent à faire des coquineries pareilles, ils envoient par-tout à l'avance le signalement de la personne, avec défense de la recevoir à bord d'aucun vaisseau ou bateau ; ils arrêtent ses effets, et ne la laissent partir que lorsque quelqu'un a répondu pour la sûreté de la somme. On fait un procès en règle, et le juge qui ne connaît rien à cela, condamne ordinairement à payer la moitié. De là, d'autres fripons sont encouragés à profiter de la bonne-foi et de l'ignorance du voyageur ; si au lieu d'être portées au tribunal de la justice, ces causes impertinentes étaient plaidées devant le maître de

police, et que suivant le cas on châtiât le coupable comme il le mérite, confisquant jusqu'à l'argent qui lui serait dû au profit des pauvres, cela n'arriverait pas si souvent.

En effet, si on réfléchit que les personnes à qui on a eu l'impudence de demander 1500 et 2500 rixdalers, en eussent été quittes en faisant marché avant, l'une pour payer 40 ou 50 rixdalers et l'autre 60 ou 80 rixdalers; on conviendra que de telles demandes ne doivent pas être examinées en justice, et que c'est encourager le vice que de lui permettre seulement de paraître devant son tribunal, avec une cause aussi palpablement honteuse. En Angleterre, l'aubergiste serait sifflé et hué, en France on l'assommerait, et en Hollande, comme en Norvège, on demanderait sérieusement à l'étranger s'il a fait son marché avant.

Lorsque l'on m'eût conté ces vilaines histoires, je tremblais de demander un verre d'eau, et je me souhaitais bien loin de cette caverne. Les premières classes ont des manières bien éloignées de celle-ci, et les politesses que j'ai reçues de plusieurs personnes, et sur-tout de M. le grand-bailli de Hauch, et de M. Jansen, méritent toute ma reconnaissance.

Pendant mon séjour, la flotte russe, venant

d'Archangel, fut accueillie dans ces parages d'une tempête horrible. Un vaisseau de 74 canons surtout fut entièrement démâté; il voguait au gré du vent au milieu de la mer; quelques pêcheurs l'ayant rencontré, le prirent à remorque et l'amenèrent au port, où il se trouva en présence de l'escadre hollandaise.

C'est de cette ville que le savant Pontoppidan était évêque. On doit sans doute regretter que sa crédulité l'ait porté à rapporter un peu légèrement des faits très-apocryphes. En Norvège même, on rit de ses histoires de *craken*, de serpent de 600 pieds de long, et des hommes de mer. Après tout, ce ne sont que des taches légères, qui ne diminuent que bien peu le mérite de ses travaux.

La réflexion de Pontoppidan cependant, au sujet de l'homme de mer, me semble très-juste. » On a trouvé dans la mer, dit-il, des animaux » avec la ressemblance du cheval, de la vache, » du chien, du lion, etc. etc. pourquoi n'y en » aurait-il pas ayant la ressemblance de l'homme? » Jusqu'à-présent cependant, on n'a pas encore trouvé dans la mer aucun animal avec cette ressemblance; les récits qu'on en donne, sont reconnus pour être fabuleux.

Quelques capitaines de vaisseaux qui s'étaient

égarés dans les mers du Nord, ont effectivement rapporté avoir rencontré un poisson immense de la forme du crabe, qu'ils appellent *cracken*. Ils l'avaient d'abord pris pour une petite île, et ensuite ils l'avaient vu disparaître dans la mer. Quand on a peur, on n'y voit pas si bien ; jusqu'à meilleure information, on peut mettre en doute l'histoire de ce *cracken*. Pontoppidan assure bien aussi qu'un jeune monstre de cette espèce se trouva pris à marée haute entre les rochers de la paroisse d'Alstahoug, dans la Norrland, et que sa carcasse pensa empoisonner le pays. Les Norvégiens savent trop bien, qu'une masse pareille eût pu donner dix fois la quantité d'huile d'une grosse baleine, pour l'avoir laissé pourrir à la côte sans en tirer parti.

L'histoire du serpent prodigieux dont on voit l'estampe dans le livre de Pontoppidan et dont la tête s'élève au-dessus du mât des vaisseaux, est assurément fort étrange. Il en prétend l'existence assurée par plusieurs marins. Il ne la trouve pas plus extraordinaire, que celle du serpent dont Pline et Tite-Live font mention, qui combattit contre l'armée romaine en Afrique, près la rivière Bagrada, et dont la peau fut conservée dans un temple de Rome jusqu'à la guerre de Numance.

Quelques personnes ont expliqué ce phénomène

de cette manière : Les marsouins, qui sont très-communs dans ces mers, vont toujours à la file les uns des autres. Comme ils paraissent sur l'eau les uns après les autres, des gens prévenus ont fort bien pu les prendre pour les mouvemens d'un serpent démesuré.

C'est aussi à Bergen qu'est né le baron Holberg, que l'on peut justement appeler le Molière du Nord. Ses ouvrages nombreux sont pleins d'un sel attique et d'une originalité qui lui est particulière. Ses comédies, qui sont passées de mode à-présent, sont on ne peut plus gayes et donnent à connaître que leur auteur avait fait une étude approfondie des hommes. Je les ai lues toutes ; et il y en a bien deux cents. J'en ai trouvé plusieurs tirées de Molière ou de Shakespear ; leur principal défaut consiste dans la négligence de leur composition ; avec un peu de travail et une correction bien entendue l'auteur en eût tiré plusieurs chef-d'œuvres. Son Voyage de Klimius dans le monde souterrain, écrit en latin, est très-intéressant, et approfondit la plupart des scènes humaines ; il est dans le même genre que le Voyage de Guliver par Swift. Ces deux auteurs vivaient dans le même temps à-peu-près. Je ne sais qui des deux est l'inventeur ; mais l'ouvrage d'Holberg est beaucoup plus satisfaisant à lire :

la satire y est moins amère. En finissant la lecture, on n'est pas dégoûté de l'espèce humaine, ni honteux d'être homme.

Holberg avait fait une grande fortune par ses travaux littéraires et en avait consacré une partie pour l'établissement d'une académie à Sorö dans l'île de Seelande. Malhéureusement il a spécifié, que si l'on changeait quelque chose à ses dispositions, le don serait retiré. La mode ne permet pas d'envoyer les enfans dans cet endroit; on n'y trouve que les professeurs qui sont fort bien payés pour faire leur lecture aux vents. Il semblerait que ce serait remplir les intentions du fondateur que de placer cette académie dans son pays natal. Il est fort à présumer, que si Holberg existait à-présent, ce serait en Norvège qui n'a point d'académie, qu'il placerait la sienne pour l'usage de ses compatriotes. Le gouvernement paternel de ces contrées, saura sans doute trouver moyen de concilier les *véritables* intentions du testateur avec l'utilité publique.

M. Suhm, qui est mort il y a quelques années à Copenhague, peut aussi être compté parmi les grands écrivains de ce pays. Il avait beaucoup de savoir réel; mais sans vouloir déprécier ses ouvrages, il me semble qu'il n'a pas fait un usage convenable de son érudition. Tous ses

écrits ne sont que de petites pièces détachées de quelques pages, qu'un homme ingénieux et savant comme lui, devait commencer et finir dans une matinée.

Suhm est aussi très-exagéré dans ses expressions et fait tenir à ses interlocuteurs des discours souvent hors de place. Le dialogue de Sarraka et de Beive, un Lapon et son amante, en est un exemple bien frappant. Beive dit à son amante : » Min sands, mit syn, mit forstand for-
» gaaer ved at see paa dig; de ere hæftede paa
» dine öine, paa din mund, paa din hals, paa
» dine sneehvide runde bryste; lad mig der samle
» dem op igien? » *Sarraka lui répond :* » Du
» begiærer dit eget; ræk mig din lille mund,
» farvet med morgen rödens farve, lad mig see
» din aande i mig; læber hefte til læber, vore
» tunger kysse hinanden; ak! at jeg var hos dig!
» dog dit billede staaers indpræntes i min siæl,
» i mit hierte; jeg tænker ikke i mig, men i
» dig » (*). Assurément, si on récitait ce dis-

(*) » Je perds à te regarder mes sens, ma vue, mon en-
» tendement; ils errent sur tes yeux, sur ta bouche, sur
» ton cou et sur ton sein rond et blanc comme la neige;
» laisse-moi le rassembler encore? » — » Tu demandes ce
» qui t'appartient. Approches-moi ta petite bouche, brillante
» comme les couleurs roses du matin; fais-moi respirer ton

cours à quelques Lapons ils seraient fort étonnés de s'entendre parler de la sorte, et tout le dialogue, qui est assez long et dont ce passage est vers le milieu, est également chaud et brûlant.

M. Suhm a cru pouvoir mettre dans la bouche de deux amans Lapons, des expressions dont Ovide se sert assez souvent; mais les passions des habitans de la fertile et brûlante Italie, sont autres choses que celles des Lapons; qui d'ailleurs vivans tous ensemble dans la même hutte ne peuvent guères avoir des sentimens si raffinés et si chauds.

Dans un autre endroit, la princesse Gyrithe de Dannemarck, chassée par des usurpateurs Saxons, qui avaient envahi son pays, s'écrie en voyant passer des corbeaux sur la ville de Lund. — « Hil være eder j Odin's fugle? j bebuder lands- » mand's seier, og fiender's undergang; j fryde » eder over val-pladsen; fem ere j, ligesom de » tyraner, der rase i mit kiere fœderneland's » involde. Ah! at j allerede Sönderflede deres » kiöd! gid morgen vœre den dag, da j ud- » hugge deres öine og drikke deres blod! da

» haleine, que tes lèvres se collent sur mes lèvres! . . . .
» Ah! que ne suis-je à toi! ton image est tellement gravée
» dans mon âme et dans mon cœur, que je ne pense plus
» à moi, et que je vis toute dans toi. »

» ville landet's ægte sönner glæde sig da naar de » faae deres fortiente lön. » (*) — Un temps a été où la princesse de France avait au moins autant de raisons de se plandre des *cinqs*, sous qui la France gémissait, et certes si elle eût prononcé un discours pareil, il eût paru fort brutal.

Dans le même dialogue un ambassadeur d'un des princes qui ont envahi le Dannemarck vient proposer à la princesse d'épouser son maître, qui par ce moyen espère lui faire reprendre son rang et assurer ses droits. La princesse lui répond. « Kierlighed lader sig ikke befale, aller- » mindst kierlighed til en Saxer. Heller vil jeg » tage den ufleste törpere i Danmark end den » mægtiste udenlanske fyrste; ved den förste » blev jeg dog Danske Dronning, ved den an- » den slavinde. » (**) Dans ce passage, M. Suhm

(*) Salut oiseaux d'Odin ! vous pronostiquez la victoire de mes compatriotes et la défaite de mes ennemis ; vous planez sur le champ de bataille ... cinq êtes-vous ? comme les tyrans qui font gémir ma chère patrie sous leur joug. Ah ! puissiez-vous déchirer leur chair, puisse demain être le jour où vous leur arracherez les yeux et où vous boirez le sang de leur cœur. Alors les vrais enfans de la patrie, se réjouiront de ce que ces traîtres reçoivent enfin la récompense qu'ils ont méritée.

(**) L'amour ne se laisse pas commander et encore moins

laisse entrevoir la partialité que tous les peuples du Nord en général ont pour leur pays, mais il ne semble pas que la proposition de l'ambassadeur eût mérité une réponse aussi sèche.

L'évêque Pontoppidan fait mention de quelques maladies terribles dans le voisinage de Bergen, entre autres de l'*Elephantia*, qui peut se prendre par le contact. Je n'ai vu personne attaqué de ce mal, quoique on m'ait assuré, qu'il existe; c'est une espèce de lèpre ou de galle. Quant à cette dernière, oh! assurément elle est fort commune, et dans les cabanes où il m'a fallu passer bien des nuits, je ne m'en suis garanti que par des précautions nombreuses qui ne sont pas toujours suffisantes.

Les querelles sanglantes des paysans, ont, à ce que rapporte l'évêque Pontopiddan duré, jusques vers le milieu du 17me siècle. Les noces et les foires se passaient rarement sans que quelques-uns fussent tués. Une femme portait à la noce, le linceuil de son mari, dans le cas qu'il y pérît.

La manière dont les gens se battaient, est aussi féroce qu'étrange. Les deux combattans s'at-

l'amour pour un Saxon. Je préférerais prendre le moindre métayer du Dannemarck que le plus grand prince étranger; avec le premier, je serais encore reine danoise, et avec l'autre je serais esclave.

tachaient par la ceinture, avec une chaîne de deux pieds de long au plus. Ils s'allouaient une certaine longueur de la lame du couteau, assez pour pouvoir se déchiqueter et se mettre en sang, mais pas assez pour se tuer. Les témoins réglaient et ajustaient la pointe du couteau des combattans. Ils convenaient de leur donner trois lignes, six lignes, mais très-rarement un pouce de lame. On doit supposer qu'après s'être déchirés de cette manière pendant quelque temps, les combattans en venaient bientôt à des coups plus sérieux, et qu'ils finissaient par se poignarder à grands coups de couteaux.

Le bon évêque, dit qu'à présent ils sont toujours querelleurs, mais qu'ils font usage d'un instrument moins meurtrier, quoique souvent aussi redoutable . . . la plume de l'avocat.

L'usage est en Suède, de ne couvrir les lits, même en hiver, que d'une légère couverture de toile de coton; dans ce pays au contraire les gens se tapissent même en été, sous un énorme lit de plumes, dont dans le plus fort de l'hiver, je n'ai jamais pu être couvert un quart d'heure sans être dans une transpiration complette.

Etant enfin remis de mes fatigues je songeai à poursuivre mon voyage. Deux routes se présentent pour aller à Christiania; en suivant la côte

on a nombre de fiords à passer avant d'arriver à Stavanger, qui est une ville plus ancienne que Bergen et autrefois très-florissante; on passe de là à Christiansand, la capitale du quatrième grand bailliage de la Norvège, et par une demi-douzaine de petites villes le long de la côte; mais j'avais déjà plus qu'il ne me fallait des gens de la côte: je savais d'ailleurs que de Christiansand à Christiania je les trouverais plus difficiles encore, que sur la route que je venais de faire. Je désirais connaître les habitans de l'intérieur du pays et passer ce file-fiälle redoutable, dont on m'avait tant parlé.

Quoique par cette route j'aye fait absolument le tour de la province de Christiansand sans la connaître, je ne le regrette point, mais c'est sans contredit une *perte irréparable* pour le lecteur. Qu'il ne s'aflige pas trop pourtant. *Les lamentations* de madame Mary Woolstoncraft, s'étendent jusqu'à près de la moitié du chemin, et le clair de la lune, et les sylphes, et les rochers, et les veaux sautans dans la prairie, y sont tous plus remplis de sentiment, que je ne serais capable d'en fournir.

Encore des fiords. — Les Haarders et les Vossers. — Quels effroyables casse-cous. — La montagne File-Fiälle. — Belle vallée. — Différence des habitans.

C'était le 5 décembre, on lisait dans les papiers qu'il gelait horriblement à Hambourg, en France, en Angleterre, mais à Bergen il pleuvait à verse. J'aurais bien désiré partir comme j'étais venu, par la route de la poste, mais comme disent, les gens de Bergen, *les droits de leur liberté*, ont empêché le gouvernement d'établir de poste fixe dans la ville, afin que les habitans ayent *la liberté* d'écorcher le voyageur, en lui demandant le prix qu'il leur convient. C'est bien la même chose par eau, mais c'est plus raisonnable, on ne paye guères que le triple du prix ordinaire. M. Jansen eut la bonté de remplir mon bateau de bonnes provisions, et je pris congé de ce beau port en fer à cheval, que pour plus d'une raison on croirait situé sur les côtes de la Palestine.

Il pleuvait à mon départ, mais à peine eus-je gagné le fiord, qu'un froid terrible se fit sentir,

et

et que les montagnes pelées qui le bordent, étaient couvertes des neige. J'avais six milles de suite à voguer sur ce fiord avant de pouvoir prendre la route de terre. Je m'arrêtai à deux milles chez le prêtre Bergendal, et je fus coucher chez la veuve d'un pauvre lieutenant qui lui a laissé pour tout héritage six enfans, et une modique pension de 80 rixdallers; elle tient le *gæstgifwaregaard* et reçoit les juges qui viennent à l'*Härad* ou *Ting-hus:* le froid cuisant me fit demander le même privilège.

Le lendemain de bonne heure il me fallut rembarquer sur ce fiord pour achever le tour de l'île montagneuse d'*Öster-ö* (île de l'est). Plus j'avançais et plus les montagnes s'élevaient et le pays devenait aride; mais le temps était calme et par conséquent le voyage me paraissait facile. Dans un endroit tout-à-fait à l'abri du vent, près d'une cascade assez considérable, l'eau se trouva couverte d'une couche de glace assez épaisse pour faire craindre de ne pouvoir la briser. Après six milles d'une navigation qui aurait pu être beaucoup plus désagréable, je débarquai enfin à Bolstadt-ören où commence la vallée des *Vossers;* ceux-ci ne veulent nullement être confondus avec les *Haarders* qui sont les habitans du voisinage de la ville. Les Vossers effectivement sont beau-

coup mieux, ils habitent une belle vallée assez fertile et semblent beaucoup moins grossiers que les mangeurs de poissons des côtes.

Presque à l'entrée de la vallée, il me fallut traverser un petit lac d'un demi-mille de long; le beau temps me favorisait, mais le souvenir encore récent de ceux que j'avais traversés, me faisait remarquer avec inquiétude, qu'en cas de tempête, les deux seuls endroits où l'on pût débarquer étaient aux deux bouts: les côtés étant entièrement entourés de montagnes et de rochers perpendiculaires.

Depuis quelques jours la neige couvrait la terre, et je pus me servir de traîneau. Les chemins sont très-étroits, et passent le long de la vallée à des hauteurs souvent considérables: en me voyant au dessus du joli lac de *Vosse-Vangen*, (l'eau de Vosse) à une hauteur de 4 à 500 pieds, et le traîneau *chassant* du côté du précipice, j'avais de la peine à ne pas me rappeler le saut que j'avais fait dans la rivière de l'Ôngerman; sans malencontre pourtant je fus me présenter chez M. le *Krigs-Raad* (conseiller de guerre) Flesher près du village de Vosse, et j'en fus parfaitement reçu.

La paroisse de Vosse est très-considérable et contient 10,000 habitans; la vieille pratique de

ne semer qu'au printemps, empêche d'avoir d'autre grain que de l'avoine; mais la terre m'a paru assez fertile, pour me persuader que le froment convenablement cultivé, y viendrait au moins aussi bien qu'à Drontheim et dans l'Ôngermanland.

A force de tourner, j'étais arrivé au sommet de la montagne, et la hauteur que j'avais montée graduellement, pendant l'espace de 9 milles, il fallut la descendre dans un quart de mille. Je suis étonné que les gens à Stalem ne se soient pas avisés de *ramasser* les voyageurs ainsi que l'on fait sur le Mont-Cenis. Ce quart de mille qui est si pénible à descendre quand il y a de la neige, deviendrait alors fort agréable. La vallée de l'autre côté est très-étroite et les montagnes élevées qui la couvrent annoncent l'approche d'un bras de mer. En septembre 1799, des quartiers de roches et de terre se sont détachés et bouchaient encore le chemin. Malheur aux passans, lorsque ces éboulemens terribles fondent du haut des monts.

Au sommet de la montagne il y avait un petit lac dont l'eau n'était point gelée, et le bras de mer sur lequel je devais m'embarquer, était couvert de glace. Ce bras de mer est une branche éloignée, de Sogne-fiord que j'avais traversé à son embouchure, dans la route de Drontheim à

Bergen. L'endroit où je me trouvais était à seize milles (40 lieues de poste), dans l'intérieur des terres: il se nomme *Gud-Vangen* (l'eau de dieu); sans cette *eau* en effet, toute espèce de communication cesserait bientôt avec les pays au-delà.

La glace était trop forte pour pouvoir la briser, pas assez pour porter. Des rochers perpendiculaires s'élevaient sur les bords, il n'y avait point de chemins, ni de possibilité de se détourner à droite ou à gauche.

Comme la poste serait obligée de s'arrêter ici, on a prévu le cas, et on a fait serpenter à travers les rochers, un sentier large d'un pied qui gravit et descend comme les roches le permettent; il suit toujours le bras de mer, au-dessus duquel il est souvent élevé à une hauteur perpendiculaire de 7 à 800 pieds. Il faut absolument suivre ce sentier ou rester dans la cabane des paysans qui tiennent la poste. Je ne doute pas, qu'après y avoir passé la nuit, étendu sur quelques brins de paille, au milieu des mortels les plus crasseux et les plus pouilleux de l'univers, on ne préfère en courir les risques.

Lorsque le jour fut enfin venu, je pris trois hommes avec moi, pour porter mon paquet et pour m'aider, et je me mis en route. En arrivant à l'endroit, mes gens attachèrent à leurs

pieds des crampons de fer, et me passèrent une corde autour du corps, que le plus fort prit par le bout. Je montais assez bien, mais à la descente c'était vraiment horrible. — Lorsqu'il y avait quelque mauvais pas, mes conducteurs s'aidant entre eux, allaient déposer mon paquet au-delà ; puis revenant sur leurs pas, deux se cramponnaient au sommet, le troisième marchait devant avec une perche. Puis m'asseyant, les deux au sommet laissaient aller la corde tout doucement, lorsque je leur criais *læd go* (laissez aller) et ainsi glissant sur le verglas, le long des rochers, au grand détriment de mes culottes et de leur contenant, j'arrivais au bas du précipice. Je fus quatre heures à faire le premier quart de mille et j'arrivai vers midi à Taftas, où après une heure de repos je pris trois autres hommes et je me remis en route.

Il fallait ici, traverser le bras de mer : la poste heureusement avait passé quelque temps avant moi, et la glace était rompue. Le sentier que je dus suivre après, assez semblable à celui du matin, a cependant une circonstance peut-être encore plus effrayante. Après avoir tourné, monté et descendu bien des rochers, la veine, sur laquelle on a fait le sentier cesse tout-à-coup, et reparaît à une quarantaine de pieds au-dessus.

Un homme assurément bien courageux, a placé une échelle pour l'aller joindre, et l'on se persuadera aisément, que la vue de l'eau entre les échelons, à une hauteur de 800 pieds, est peut-être la plus épouvantable qu'on puisse imaginer.

Mes gens ici, comme dans l'autre route, me passèrent une corde autour du corps; l'homme même qui en tenait le bout au haut de l'échelle, pour me faire voir qu'il était sûr de son fait, se la noua aussi sous les aisselles : à chaque enjambée que je faisais il m'aidait beaucoup en me tirant à lui. La descente, de l'autre côté de l'échelle, se fit de la même manière, et j'arrivai enfin après quatre autres heures d'une marche aussi pénible qu'il en fut, au bout du second quart de mille. Il est vraiment inconcevable qu'avec mon genou éclopé je pus soutenir une fatigue pareille. Les gens qui m'avaient assisté, qui cependant n'avaient fait que la moitié de la route, quoique accoutumés à ce passage, étaient éreintés.

Le bras de mer enfin cessa d'être gelé, le temps était calme; il faisait un beau clair de lune, je m'embarquai. La scène étonnante de rochers perpendiculaires entre lesquels ma barque voguait, éclairée des rayons de l'astre des nuits, ne peut guères se peindre. J'en jouissais et je me

livrais à mes rêveries, autant que la gelée violente pouvait me le permettre. J'arrivai à Leman, où je fus reçu avec complaisance par M. Lem. La bonne chose que la fatigue! Que le sommeil est doux et le repos agréable, quand ils sont nécessaires!

Il arrive quelquefois que le fiord entier est gelé; alors il faut que la poste suive pendant quatre milles, des sentiers pareils à ceux que je venais dé traverser; je mets en fait qu'il faudrait près de huit jours à un voyageur pour en venir à bout. De mon bateau je suivais de l'œil cette longue ligne tracée au sommet des monts; et l'idée seule de m'y trouver me faisait frissonner. Je me consolais de ma navigation présente, en songeant avec plaisir, que ce serait le dernier fiord que je traverserais, et je me promettais bien de ne plus jamais retourner les visiter.

Mes bateliers me faisaient craindre, qu'à un demi-mille de l'endroit du débarquement, l'eau serait encore gelée. — Nous allions pourtant tout doucement, et à mesure qu'ils approchaient, leurs craintes augmentaient; quand en tournant le cap, au lieu de la place que nous craignions de voir, nous fumes accueillis d'une tempête. Ah! dieu soit loué! me dis je, entre se noyer ou se casser le cou, le choix doit être assez indifférent; le

premier cependant étant moins fatigant, me paraissait alors bien préférable.

Nous débarquames pourtant sans mal-encontre à Leerdals-ören, et sans beaucoup de regret, je pris congé des fiords de Norvège. On trouve ici une belle auberge, dont le maître connaît fort bien le prix de ses denrées : c'est une chose si rare qu'une auberge passable dans ces montagnes, qu'on peut sans indiscrétion faire connaître celle-ci.

Le terrain de la vallée de Leerdal, a évidement été apporté par la rivière, qui coule au milieu ; c'est ainsi pour la plupart des vallées de Norvège qui s'approchent d'un bras de mer. On n'y cultive que de l'avoine comme dans toute cette province. Avec du soin, d'autres grains y viendraient sans doute. La terre était gelée, mais comme il y avait fort peu de neige, je fus obligé de monter à cheval. Après quatre milles de traversée dans cette vallée, j'arrivai enfin à Berge, où le traînage recommençait.

Dans les informations que l'on m'avait données à Bergen pour le passage de la grande montagne, (File-fiälle), on m'avait dit, « qu'il était probable » que dans cette saison il faudrait se faire traî- » ner pendant deux milles par des hommes au- » dessus de File-fiälle, de Marystuen à Nystuen,

» les deux dernières maisons de chaque côté de » la montagne, et peut-être plus loin. Dans le » mois de décembre, avait-on ajouté, la neige » est ordinairement peu compacte, ce qui rend » le trajet plus fatigant : pour faire passer un » voyageur avec une selle et son porte-manteau » il faut sept à huit hommes : si le voyageur » était assez dispos pour monter à pied les hau- » teurs les plus escarpées, cinq hommes suffi- » raient. »

« On donne à chaque homme un demi-rix- » daller, outre le pour-boire. »

Le désagrément d'être traîné de cette manière, et de se trouver seul au sommet des monts, avec sept à huit *bidets* chrétiens, dont l'avoine se serait malheureusement trouvée au fond de ma bouteille d'eau de vie, me faisait regarder cette aventure comme des moins agréables. Le *Bonde* établi à Berge, à qui je remis une lettre du directeur des chemins, offrit de me faire passer dans son traîneau jusqu'a Nystuen, de l'autre côté de la montagne pour un prix modique, en comparaison des tracasseries inévitables de l'autre manière. Je profitai donc du clair de lune et en dépit de la gelée, je me rendis au pied de la montagne à Marystuen où le gouvernement a fait bâtir une maison convenable pour les voyageurs.

A la pointe du jour, je commençai à gravir la montagne : les difficultés semblèrent s'aplanir, le temps était fort beau et calme. Le principal danger est ordinairement dans la neige que le vent fait voler et sous laquelle on pourrait fort bien être enterré ; mais rien de pareil n'arriva : bien m'en prit, de passer ce jour-là, car le lendemain après la tempête de la nuit, douze hommes n'eussent peut-être pas été suffisans. A une certaine hauteur on ne voit plus d'arbres et le sommet est une plaine d'où, à quelque distance, on découvre çà et là des pics de montagnes qui ne semblent élevées que lorsqu'on approche de la descente. Pendant six semaines de l'été, les bestiaux viennent paître l'herbe qui remplace la neige, pour ce court espace de temps. Il y a toujours cependant, quelques endroits où la neige se conserve pendant l'été, mais c'est en petite quantité.

Au milieu du passage, on voit une petite colonne en marbre du pays, assez bien travaillée ; elle sert de limite à la province de Christiania et à celle de Bergen. La poste est portée en hiver, par un homme qui, monté sur les grands patins de neige dont j'ai parlé, parcourt les distances avec une vîtesse singulière, et sans s'embarrasser des tas de neige amoncelés, où les

hommes et les chevaux se perdraient. Les habitans de ces montagnes voyagent communément de cette manière, j'en ai souvent rencontrés; l'exercice qu'ils font alors, n'est nullement violent et suffit seulement pour les garantir du froid. Un temps viendra sans doute, où les autres peuples de l'Europe sauront faire usage de cet instrument si utile et si peu coûteux.

Au sommet de File-fiälle, on est à trente et quelques milles de Bergen et beaucoup au nord de cette ville; il en reste encore autant à faire pour se rendre à Christiania. On a sans doute été obligé de suivre la population, afin de trouver des relais pour la poste et pour les voyageurs. Je me suis informé à Bergen d'une autre route, sur laquelle, il est vrai, il y aurait peu d'habitations, mais qui n'aurait en tout guères plus de trente milles; elle aurait de plus l'avantage de n'avoir à voyager qu'un demi-mille par eau, et de passer par la ville et près la mine d'argent de Kongsberg. Ce serait en voyageant au sud-est, par le fiord Samlan, la paroisse de Kinservig, la montagne Hartough-fiälle, et descendre ensuite la rivière *Lauven* et le lac *Normœnds-lauven-söe*, jusqu'à la paroisse de Rollaugh, ou même jusqu'à Kongsberg et de-là à Christiania.

Je sais positivement que l'on fait prendre ces

défilés aux bestiaux pendant l'été, et je suis bien convaincu, qu'il serait possible d'y tracer une route au moins pour le service de la poste aux lettres. Le passage de la montagne Hartough serait seul embarrassant, car il y a un espace de sept à huit milles sans habitans. Je crois que l'importance de la route pourrait engager à y en établir quelques-uns, comme on l'a fait à Dovrefiälle, sur la route entre Christiania et Drontheim.

Si j'avais quelques cents mille rixdalers de rente, et que je fusse un homme en pouvoir, on me remercierait fort de m'être occupé de cet objet; mais comme je suis étranger, banni, etc. etc. on en rira et on se moquera de moi. A la bonne heure! à votre aise bonnes gens, il est du moins très-certain que l'intérêt n'est pour rien dans ce plan, car je ne crois pas qu'on me rattrape désormais, ni sur *File-fiälle*, ni sur *Hartough-fiälle* et encore moins naviguant sur aucun *fiord*.

Les gens de ce côté de la montagne semblent être une nation différente: plus on avance, plus on peut le remarquer. Ils sont aussi prévenans et bonnes gens, que ceux de Bergen sont querelleurs et avides. Lorsqu'on est un peu entré dans l'intérieur du pays, on trouve de plus les paysans aisés, même riches et quelques-uns avec

les manières de gens bien élevés. Dans ce cas, c'est un abus de mots que de les appeler paysans ; dans d'autres pays, on les appellerait de gros bourgeois.

Vers le soir, je suivais au clair de lune les bords d'un lac qu'une tempête agitait. Les vagues venaient avec violence se briser contre les roches qui soutenaient le chemin ; c'était assez extraordinaire, car il faisait un froid terrible depuis trois semaines. La tête encore pleine de ces maudits fiords que j'avais traversés, et quoique je fusse bien sur terre ferme, et souvent à cinquante pieds au-dessus de l'eau, je ne pouvais m'ôter de l'idée que j'étais en bateau, naviguant sur les vagues ; j'attendais à chaque instant celle qui devait me couler à fond. Il y a à présent plus de dix-huit mois, que j'ai fait ma chûte dans l'Ôngermanland, et quand la voiture, dans laquelle je me trouve, penche un peu, je sens aussitôt une douleur assez vive au genou malade.

Depuis Thane, où je m'arrêtai, le pays s'embellit ; on parcourt une belle vallée très-habitée, où de temps à autre, on trouve quelques-uns des anciens monumens du Nord, comme des pierres runiques, des monts funéraires. Sur un de ces derniers, il y a une pierre haute de quinze pieds ; on croit que c'est le tombeau de la femme

d'Harald-*Haarfager*, le conquérant de la Norvège. En général, on ne trouve presque aucun de ces monumens dans les mauvais pays du Nord; je ne crois pas qu'il y en ait dans la province de Bergen, du moins je n'en ai pas vu un seul.

Les habitans de cette première vallée ont leur langage mêlé de mots étranges qui n'ont guères de rapport au suédois et au danois. Chaque vallée a un dialecte particulier aisément compris des habitans du canton voisin, mais très-difficile pour ceux qui sont plus éloignés. Si le suédois et le danois, qui sont les deux principaux dialectes, eussent été unis tout-à-fait, le langage eût été cultivé, et l'émulation se serait naturellement établie entre les habitans des royaumes différens. Chaque canton en Italie et en Allemagne, est soumis à un autre gouvernement, et a réellement aussi un dialecte particulier, mais les gens bien élevés doivent parler par-tout, bon italien ou bon allemand. Les jalousies nationales ont fait suivre dans le Nord un plan tout différent; ne pouvant changer tout-à-fait la prononciation, on a des deux parts, autant que possible, estropié les mots dans l'écriture, pour empêcher aux yeux de les reconnaître.

Je fus enfin me présenter à Lundene chez le *foren scriver* (ou en suédois *lagman*, juge pro-

vincial), M. Göltsen, qui voulut bien me permettre de me reposer chez lui. Ce fut ici que j'appris la révolution de Bonaparte. Quoique depuis long-temps presque étranger à la France, la nouvelle me fit grand plaisir. Les Français en effet ont dû être enchantés de voir un homme qui les tirât des griffes rapaces de ceux qui gouvernaient avant. Son retour en France l'avait mis dans la nécessité d'être le chef du gouvernement, ou d'être guillotiné. C'est presque toujours de circonstances pareilles qu'on a vu sortir les plus grandes choses; puisse-t-il ne pas tromper l'attente des honnêtes gens, et mettre un terme à nos discordes et à la guerre.

A la sortie de Lundene, il fallut gravir une montagne, pour aller gagner une autre vallée. C'est sur-tout dans cette vallée que je m'aperçus de la différence totale des habitans à ceux des côtes de la province de Bergen. Les maisons de *bonde* riches sont très-nombreuses. Les gens sont doux, serviables, obligeans, satisfaits de la moindre chose au-dessus du prix; s'ils demandent quelquefois, c'est comme faveur et poliment, mais non pas en disant des injures, ou en menaçant de vous assommer, comme ces enragés *ichtiophages* de l'autre côté des monts.

Le penchant des montagnes paraît cultivé pres-

que jusqu'au sommet ; les maisons sont très-fréquentes et l'intérieur en est propre et commode. A Tomle-volden sur-tout, les paysans qui tiennent la poste, me reçurent avec des manières et un langage honnêtes, qui feraient honneur aux habitans des plus grandes villes ; ils s'empressaient de me servir et m'aidaient à me réchauffer, sans intérêt, par pure bienfaisance. Je fus enfin me présenter le soir chez le prêtre Munck à Land, où je fus parfaitement reçu.

Cette paroisse est située près du commencement du grand lac, qu'on appelle Rand-fiord ; il a plus de dix milles de long, mais il est peu large et a l'air d'une grande rivière ; il court dans une ligne parallèle avec celui de Miösen, qui est près du double plus long, sans être beaucoup plus large. Ce dernier est dans la grande vallée de Christiania, qu'on appelle *Hede-marken*. C'est dans cette vallée, qu'est la plus grande population de la Norvège et le pays le plus fertile. Ce grand lac sert à la transportation des bois de l'intérieur du pays jusqu'à Frédérickstad, où la rivière qui en sort, se jette, après avoir formé un autre grand lac, qui approche jusqu'à deux milles de Christiania. C'est aussi le long de ses bords que passe la grande route de Drontheim à Christiania.

L'ancienne

L'ancienne capitale de cette partie de la Norvège, *Stor-Hammer*, a été située sur un cap du grand lac Miösen. Cette ville a été florissante jusqu'en 1300 ; on y comptait sept à huit mille habitans ; elle était le siége du gouvernement, et il y a eu vingt-quatre évêques. Des incendies et la peste en 1350 l'ont tout-à-fait ravagée. A présent on ne voit plus dans l'endroit que quelques ruines de peu de conséquence. Le nom de cette ville semble lui avoir été donné sur l'ancien culte du pays, le *Grand-Marteau*, qui était le simbole de la religion de Thor; comme nous avons nommé plusieurs villes Ste.-Croix, la *Vraie-Croix* (*Vera-Cruz*) etc. Il y avait aussi une petite ville à l'autre bout du lac qu'on appelait *Lille-Hammer* (le Petit-Marteau) (*). Le commerce a peu-à-peu entraîné les villes sur la côte, et à-présent, il n'en est pas une seule en Norvège qui ne soit située sur le bord de la mer, excepté les deux villes bâties pour les mines de Kongsberg et de Röraas.

J'arrivai enfin à Gran chez le prêtre Lassen, où je m'arrêtai un jour ou deux. Les paroisses

(*) On trouve encore à tous pas, en Suède et en Norvège, des endroits portant les noms de *Thor* et de *Hammar* ou *Hammer*, comme *Thor's-öker* (champ de Thor), *Hamar-By*, (village du marteau) etc. etc.

dans ce pays sont très-nombreuses et le pays paraît très-fertile. Le presbytère était autrefois un couvent de chanoines réguliers. Dans le même cimetière, il y a deux églises ; on ne pouvait en deviner la raison, puisqu'il n'y avait qu'une seule paroisse. La chose m'a paru assez simple, l'une d'elles était pour le chapitre et l'autre pour la paroisse. Celle destinée au chapitre, et dans laquelle les stalles des chanoines étaient encore conservées, a brûlé l'été dernier par accident.

Près l'annexe de ce pastorat, il y a une pierre runique sur un ancien champ de bataille. La reine Marguerite, en se rendant à Bergen, fit présent à l'église voisine d'une belle girouette, dont la pointe est en or ; quand le jour est serein, on la voit briller de loin comme une étoile. De là jusqu'à la ville, je trouvai toujours continuation de beau pays, et sur-tout continuation de bons procédés de la part des bonnes gens ; je n'eus aucune autre mal-encontre, que le froid excessif, qui me gela un talon, une joue, et qui pis est, ma bouteille de Malaga. A la maison où je passai la nuit, je retrouvai la coutume du nord de la Suède, la chambre d'honneur pour l'étranger était tapissée des habits du maître et d'une trentaine de jupons.

Christiania. — Kongsberg. — Mine d'argent. — Frédéricksten. — Charles XII. — Quelques réflexions.

Les environs de Christiania sont de toutes parts fort intéressans ; en général, le pays est fertile et bien cultivé. A cette ville se termina la promenade solitaire, qui forme le sujet des derniers chapitres ; je rentrai, pour ainsi dire, dans la grande allée, et tout compté je dois avouer que la société des belles et des damoiseaux vaut bien celle des ours.

Il est peu d'hommes qui n'ait ses accès de misanthropie, et Dieu sait que j'ai bien quelques raisons d'en avoir ; mais enfin tout se succède en ce monde : quand on est fatigué de la société, il est fort sage de la fuir ; mais aussi quand on est las de la solitude, il ne l'est pas moins de la quitter. Jamais disparate ne fut plus marquée. On trouve à Christiania des manières engageantes, et des femmes aimables, bien élevées.

Deux jours après mon arrivée, je fus invité à passer les fêtes de Noël à Fladeby chez Mr. Collet dans une partie enivrante, on pourrait presque dire, tant les plaisirs se succédaient rapide-

ment : la danse, la comédie, le jeu, la bonne chère, à peine pouvait-on respirer. L'étranger qui ne connaît la Norvège que par Christiania, comme il arrive d'ordinaire, doit s'en faire une idée bien fausse en vérité. L'opulence, le luxe et le ton de la société, rendent Christiania plutôt semblable aux plus grandes villes. Tout ce grand luxe cependant, en quoi consiste-t-il ? en quatre ou cinq maisons opulentes, tout le reste est pauvre. Le ton de Drontheim n'est pas à beaucoup près si bruyant, mais je le préférerais sans contredit ; il n'y a point de gens très-riches, mais tout le monde est aisé, et cette particularité répand dans la société un esprit d'indépendance, que l'on s'aperçoit bien vîte ne pas exister à Christiania.

A l'époque de Noël, il est d'usage en Norvège de s'amuser et de se réjouir avec ses amis, et pour montrer l'étendue de l'hospitalité et le désir que l'on a de voir tous les êtres satisfaits ; on met au bout d'une perche à toutes les portes de grange une botte d'avoine en paille, pour régaler les oiseaux ; on l'y laisse jusqu'à ce qu'elle tombe, et jamais on a l'idée de s'en servir comme d'un appât pour les tuer plus à l'aise.

La ville de Christiania a été bâtie par Christian IV, après l'incendie d'Opsloe, arrivée en

1624. Cette ancienne ville était à quelque distance de la nouvelle ; l'évêque y réside encore.

Il y avait à Christiania une cour suprême pour la Norvège, mais elle a été supprimée dans ces dernières années. Le gouvernement a rassemblé à Copenhague les académies, les cours de justice, et tout ce qui regarde le public dans les états qui dépendent du Dannemarck. On trouve pourtant à Christiania une école militaire, peu nombreuse mais bien tenue, où les jeunes gens sont surtout instruits dans tout ce qui regarde la gymnastique.

Dans la plupart des villes de Norvège, la société s'occupe à jouer quelques pièces de théâtre; c'est une chose très-utile pour exercer la mémoire des jeunes gens, et qui avec le temps adoucira sûrement les mœurs des villes de l'intérieur. On y attache de l'importance, et ce genre de spectacle est très-intéressant.

J'ai déjà dit que tous les habitans des campagnes étaient soldats-nés. Les dragons du régiment de cette province, qui est un des plus beaux corps que l'on puisse voir, s'entretiennent entièrement à leurs frais. Lorsque ce régiment entra en Suède en 1789, presque tous les dragons avaient au moins vingt ducats en poche. La bonne discipline qu'ils observèrent dans leur route, fut

admiré du pays qu'ils envahissaient. Dix ans encore après, le maire d'Uddewalla à cette époque, m'a dit : » Nous avions affaire à de *nobles en-» nemis* ; pendant leur séjour il n'y a eu ni dé-» gât, ni bruit, ils ont payé tout ce qu'ils ont » pris ; des compatriotes n'auraient pas pu se » conduire avec plus de réserve. » Un tel éloge est bien flatteur.

Le commerce de Christiania se fait presque entièrement avec l'Angleterre ; il consiste en planches, bois de construction, cuivre, fer, et autres denrées du Nord, comme goudron, chanvre etc., mais le blé manque ordinairement ; le pays n'en fournit pas assez pour la consommation des habitans ; avec un peu de surveillance et d'activité, on réussirait sûrement à le faire produire plus qu'il ne leur en faut.

Pour donner une idée de l'importance du commerce des bois, il suffira de dire que plusieurs personnes à Christiania ont des arrangemens avec des compagnies anglaises, pour leur en fournir chaque année pour 30,000 liv. sterlings.

Mr. le grand-bailli de Kaas voulut bien m'accueillir dans cette ville, et ce serait manquer à la reconnaissance de ne pas faire mention de l'hospitalité généreuse du chambellan Anker, qui se fait un devoir de faire les honneurs du pays

à tous les étrangers ; la connaissance profonde qu'il a de presque toutes les langues de l'Europe, le met à même de s'entretenir avec eux dans la leur propre.

Je fus voir dans le voisinage, la belle maison de Bogstadt qui appartient à M. Pierre Anker. On en va voir beaucoup en Italie, dont les décorations et les tableaux ne valent pas ceux de celle-ci ; mais ce qui sur-tout charme, c'est la bonhomie et la bonté du propriétaire.

Christiania, étant souvent visitée par les étrangers et très-connue, je ne crois pas devoir m'arrêter à des détails plus minutieux. Il faut bien se garder de croire, après l'avoir vue, avoir acquis quelque notion de la Norvège, comme je l'ai dit, on y trouve le ton d'une capitale, qui a bien peu de rapport avec le pays où elle se trouve.

On danse à Christiania et dans la plupart des villes du pays, avec la même fureur qu'en Suède; et c'est par la même raison : comme on fait peu d'exercice, la danse devient nécessaire. Les fiançailles aussi se font plusieurs années avant le mariage ; c'est un noviciat un peu long. Un jeune homme, ainsi promis, semble souvent regarder sa *fästmö* (fiancée) comme sa propriété, et il prend, sans trop se gêner, des libertés assez grandes en public ; j'en ai vu faire sauter leurs promises sur

les genoux, pendant des heures entières, dans un grand bal. Ils sont aussi très-jaloux et ne permettent presque à personne de dire le mot à leurs belles. Il arrive souvent que deux jeunes gens se promettent, sans avoir le moindre moyen d'existence l'un et l'autre; le jeune homme après cela, comme l'oiseau qui ramasse la paille pour bâtir son nid, va à Copenhague et tâche d'avoir une place.

Pendant mon séjour dans cette ville, j'ai lu la *Promenade* beaucoup plus périlleuse de M. Mungo Parck dans l'intérieur de l'Afrique. Les détails de cette expédition me paraissent très-intéressans, ils donnent des connaissances géographiques de ces pays qu'on n'avait pas avant. Un voyage à faire, serait de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par *Rio-Grande*, plus bas que Gambia, de remonter à la source de cette rivière, de traverser les montagnes et de joindre le Niger. Cette première course ne prendrait pas plus de quinze jours depuis le bord de la mer. On pourrait ensuite descendre en bateau le fleuve Niger, jusqu'au grand lac, dans l'intérieur de l'Afrique, où il se perd. De ce lac, il faudrait remonter une des rivières de la Nubie, passer ensuite les montagnes de la Lune, et gagner le Nil, ou une des rivières qui se jettent dans la mer des Indes.

Les principales difficultés que M. Parck a éprouvées, viennent de ce qu'il était chrétien. Son habillement et sa couleur aussi, étaient fort contre lui: si un Nègre venait débarquer en Italie, qu'il prît deux valets blancs et les fit s'habiller comme lui, à la mode d'Afrique, qu'en outre il se dît païen et voyagea; je ne crois pas en vérité, qu'il se tirât beaucoup mieux d'affaire que M. M. Parck en Afrique.

On éviterait tous ces inconvéniens, en se servant d'un Nègre, élevé dans la religion Musulmane et en lui donnant une éducation, qui eût rapport à l'objet auquel il serait destiné. Mais où m'écarté-je, je voudrais bien savoir le rapport qu'a ma promenade avec l'Afrique: on brûle dans cette dernière, mais en Norvège, il faisait un froid horrible. Malgré la promesse que je m'étais faite, de ne plus me hasarder l'hiver sur les grands chemins du Nord, je pris la route de Kongsberg avec un assez gros rhume; j'ai depuis eu le temps de me repentir d'avoir été voir cette mine, et l'imprudence que je fis alors, finira probablement par m'envoyer faire des promenades dans l'autre monde, mais enfin, patience . . . Courant donc sur la neige, à travers un pays qui m'eût semblé beau sans son manteau blanc, j'arrivai aux *collines du paradis*,

d'où je tombai enfin dans la grande vallée, où est située la longue et vilaine ville de Bragnæss.

Le nom de paradis donné à des collines couvertes de six pieds de neige, me parut assez mal appliqué, mais enfin, la neige fond au mois de juin *au plus tard*, et la vallée qu'elles dominent doit alors être fort belle.

Trois petites villes sont placées les unes à côté des autres, et on les désigne sous le nom de Dramen. Les trois ensemble sont plus habitées que Christiania, mais le ton y est bien différent, on ne songe ici qu'au commerce, et les trois villes, ayant des corporations différentes, se jalousent et se nuisent le plus qu'elles peuvent.

Je fus reçu à Bragnæss par M. Stockflet, que sa famille aimable et ses connaissances littéraires rendent fort intéressant. Il a traduit en vers danois la tragédie d'Alzire vers pour vers, et fort bien rendus: je n'imagine pas qu'il soit possible de jamais faire une besogne plus pénible.

Je remontai la rivière et la belle vallée de Drams, qui est celle dont j'avais suivi le cours, après avoir passé le File-fiälle; je traversai la montagne qui sépare cette vallée de celle de Lauven, dans laquelle est située Kongsberg, et j'arrivai bientôt dans cette ville. Cette vallée est bien sauvage, et l'on voit déjà sur

les côtés les fiälles pelées, dont j'ai souvent eu occasion de parler.

On m'a positivement encore assuré à Kongsberg, de la possibilité de faire une route dans cette vallée, pour se rendre à Bergen.

La ville de Kongsberg est de peu de conséquence; elle doit son origine à la mine célèbre d'argent qui en est près; ainsi presque tous les habitans sont, ou mineurs, ou employés dans la direction. Le produit de cette mine a autrefois été plus considérable; depuis longues années les frais absorbent le profit. On m'a assuré qu'elle coûtait annuellement 400,000 rixdallers, et la quantité de métal que l'on fond à la monnaye de la ville ne monte qu'à 8,000 au plus 10,000 rixdallers par mois. Dans aucune mine cependant, on n'a trouvé l'argent si pur; dans certaine veine on le trouve comme fondu dans la pierre, et formant différens fils qui semblent sortir de chez l'orfèvre; autrefois on trouvait des morceaux prodigieux: on en montre un au cabinet de curiosité à Copenhague, dont on estime la valeur à 5,000 rixdallers et dont le poids est de 560 livres. On en tire encore quelquefois, qui pèsent près d'une livre; mais ordinairement il faut bien casser des pierres pour en ramasser autant. Il y a certaines mines, où le minerai se trouve mêlé avec

du cuivre et un peu d'or, mais dans ces dernières on ne trouve pas l'argent natif.

La profondeur de la mine de Kongsberg est de douze cents pieds; les travaux en sont immenses; mais ils sont cependant moins intéressans, pour l'étranger, que ceux des mines de Falhun, de Dannemora, et de Sahla en Suède; les ouvrages et les machines ne se présentent pas tout d'un coup à la vue: ils sont beaucoup plus dispersés et par conséquent ne frappent pas autant. La manière de descendre est aussi beaucoup moins commode; ce sont des échelles ou des escaliers tortueux et très-rapides: on ne voit dans l'intérieur, que ce que l'on voit dans toutes les mines, des corridors étroits, humides, mais point les grandes voûtes de celles de Suède. Çà et là sur la montagne, on voit quelques inscriptions et les chiffres des princes ou rois danois, qui sont venus visiter les travaux.

Il est absolument défendu aux ouvriers de retenir le moindre morceau d'argent natif ou de minerai, et à qui que ce soit de leur en acheter; les étrangers qui désirent s'en procurer, doivent s'adresser à la direction, qui les donne à un prix taxé avec une attestation, sans laquelle on serait exposé à être arrêté.

Tous les vendredis, les conducteurs des tra-

vaux se rendent à la fonderie, avec le produit de leurs ateliers. Ce produit est logé dans un petit sac et pourrait fort bien tenir dans un gand; il est pesé devant le directeur des mines, qui prend note du poids et de la valeur, et jette le tout dans différens coffres, suivant la qualité.

Il y a dans ce voisinage plusieurs autres mines, entre autres une de Cobalt dont on fait du bleu, et une mine de cuivre, dans laquelle on trouve quelquefois un peu d'or natif. Les mendians et les malheureux qui entourent ce Potose Norvégien, font bien voir que ce n'est pas l'argent qui nourrit: Kongsberg est, sans contredit, la ville de Norvège la plus misérable. On fait monter le nombre des ouvriers à plus de quatre mille, la plupart sont mariés: l'on doit sentir dans quelle effroyable détresse, un père de famille laisse sa femme et ses enfans lorsqu'il vient à mourir, avant qu'ils ne soient en état de travailler. Le gouvernement cependant, donne une petite pension d'un ou de deux rixdallers par mois aux veuves, mais ce n'est pas suffisant. Dans l'état où se trouve à présent cette mine, le mieux serait peut-être de disperser la plus grande partie des ouvriers et de n'en garder qu'assez, pour ne pas abandonner tout-à-fait, une mine autrefois très-riche, et que

l'espèce de métal qu'elle contient, donne l'espoir de voir refleurir.

Le peu de société que l'on trouve dans la ville de Kongsberg, est comme dans toutes les villes de Norvège, divisé en deux ou trois coteries ou clubs qui ne se voyent point, et se chicannent perpétuellement. J'assistai au bal qu'un des clubs donnait pour le jour de la naissance du roi, et j'y vis une vingtaine de femmes, obligées de danser assez tristement entre elles, faute d'hommes. Il en est ainsi dans tout le pays; c'est un fait qui me paraît certain, on trouve dans le Nord, au moins un tiers plus de femmes que d'hommes. J'ai visité bien des gens en Norvège, et il est sûr que la proportion des enfans dans les maisons, sur-tout des prêtres, m'a paru être trois filles, un garçon: j'en ai trouvé plusieurs, où il y en avait six et un seul garçon.

Les hypothèses de Montesquieu, quand il explique la polygamie des pays du sud de l'Asie, par la quantité plus que double des femmes, me paraissent peu fondées. Sous le même climat dans deux pays voisins, on voit souvent dans l'un, plus d'hommes que de femmes et dans l'autre plus de femmes que d'hommes. Dans le sud de la Suède, par exemple, il m'a paru qu'il naissait plus

d'hommes et en Norvège plus de femmes.

C'est avec crainte, que je me permets de donner ces remarques, je ne juge réellement que sur une centaine de maisons que j'ai vues dans chaque pays; il se pourrait que la généralité, sur-tout des paysans, eût des résultats fort différens.

Mon intention était de pousser le long de la côte, au moins jusqu'à Tonsberg, pour y voir le seul établissement royal en Norvège, qui ait jamais payé les frais et rapporté quelque chose. Je veux dire les chaudières pour faire le sel de Tonsberg, qui sont en bon état. Mais ce fiord, ce maudit fiord, que je devais traverser après pour revenir sur ma route, était couvert de gros glaçons; force me fut de retourner sur mes pas et de revenir à Christiania; je ne fis que passer dans cette ville, et j'en partis le lendemain; à la sortie du côté de la Suède, on gravit une montagne assez haute, du sommet de laquelle on découvre la riche vallée dans laquelle la ville est située, et aussi le bras de mer qui s'en approche. En été ce point de vue doit être de la plus grande beauté.

Sir Home Popham, trouvant l'embouchure de l'Elbe gelée, était venu débarquer à Moss, où il fut reçu splendidement par le chambellan d'Ancker qui a dans cette ville une belle fonderie de ca-

nons. Je fus me présenter à Moss, le lendemain du départ pour Pétersbourg de *Sir Home*, et je vis le chambellan Ancker, s'embarquer sur le même yackt, qui retourna en Angleterre. Le froid était excessif : il est bien singulier et digne de remarque, que la mer gèle en Hollande et souvent dans les ports du nord de la France, et qu'avec quinze degrés de froid de plus, elle ne gèle jamais à la côte en Norvège.

En outre de la fonderie et de la forge, on voit à Moss nombre de moulins à scie qui vont toujours ; plus loin près de Fréderickstadt, la rivière qui sort du grand lac Miössen apporte les bois de l'intérieur, et les chutes d'eaux sont encore couvertes de moulins à scie. La quantité de bois qu'on exporte de cette partie, est vraiment inconcevable: il faut que l'intérieur de la Norvège ne soit qu'une vaste forêt. On ne prend pas le moindre soin pour la reproduction des bois coupés : le manque d'habitans les rendrait inutiles, les bois repoussent tout seuls, et si le propriétaire pressé de jouir, ne les coupait pas trop jeunes, ce serait suffisant. Malheureusement on s'aperçoit que les bois dépérissent ; on ne voit plus d'arbres aussi gros, que ceux dont les anciennes maisons sont bâties en Suède et en Norvège : déjà toutes les côtes, à une distance de

sept

sept à huit milles en sont tout-à-fait dégarnies et si l'on ne prend pas de précaution, l'intérieur le sera aussi bientôt.

Il est fâcheux que la loi dont parle l'évêque Pontoppiddan, ne soit plus en vigueur; il dit positivement que dans le sud de la Norvège, personne ne pouvait se marier sans avoir planté un certain nombre d'arbres: dans tout pays ceci serait un tribut très-léger, et réparerait immanquablement les bois épuisés.

La ville de Frédérickstadt est à l'embouchure de la rivière, qui sert de dégorgement aux grands lacs dont j'ai parlé, et c'est par là, que sortent bois du pays. Cette rivière traverse à quatre milles de son embouchure le lac *Öjeren* qui s'approche jusqu'à deux milles de Christiania: un canal de communication avec cette ville, en augmenterait l'état florissant, en lui donnant une grande navigation intérieure, et je ne crois pas qu'il fût très-dispendieux.

Je fus me présenter au beau château de Hafslund chez M. de Rosencrants dont j'avais fait la connaissance à Christiania, et des attentions de qui je suis très-reconnaissant. Hafslund a vraiment l'air d'un palais; à quelque distance sont les maisons régulièrement bâties des ouvriers, et des moulins à scie très-ingénieux, sur une cascade

considérable de la rivière. A cette époque tout était gelé, excepté la cascade elle-même et c'était un spectacle très-intéressant de voir cette eau bouillonner et se précipiter dans la glace.

Dans ce district près la paroisse de Thunöe a existé une ville assez considérable appelée Sarpsbourg qui fut brûlée en 1550 par les Suédois. Comme on se plaît toujours à exagérer et à croire que les temps passés valaient mieux que les présens, on lui donne un mille de tour, et bien des milliers d'habitans. A cette époque, la Norvège n'était assurément pas dans un état très-florissant, mais qu'importe? il ne faut pas ôter aux gens le plaisir de vanter leurs grands-pères.

Du plus loin que j'aperçus la forteresse de Frédéricksten, ma mémoire se retraça promptement le héros qui périt au pied de ses remparts. Cette forteresse domine la ville de Frédérickshald et le pays à l'entour à une hauteur de 360 pieds. Je fus très-empressé à la visiter, et sur-tout l'endroit où Charles XII tomba. Le comte de Schullenbourg, commandant de la ville, voulut bien m'y accompagner. Je montai d'abord à la forteresse, et j'en fis le tour; puis je me rendis sur une plate forme au débouché d'un ravin, par où les troupes suédoises étaient montées; en deçà d'un petit fort dont elles s'étaient emparées

on me fit remarquer une croix de pierre, à trois cents pas du rempart, c'était précisément l'endroit où le roi reçut la coup de la mort. Plusieurs pieds de neige ne m'arrêtèrent pas et je me rendis sur le terrain; sur les branches de la croix on a écrit *Beleiring* (*) 11 *november* 1718.

Lorsque Sir Sidney Smith visita cet endroit, il y a quelques années, il se prosterna et baisa la terre; dans le recueillement que ce lieu me fit éprouver, je me rappelai le *motto* que dans mes courses j'avais vu autour du portrait de Charles XII, sur la tabatière d'argent d'un paysan Suédois, ancien soldat de ce héros.

SPERENT NULLA VIDERE PAREM SECULA CAROL: XII: D: G: SWAEI: OCCUBUIT D: 30 NOV. AN°. 1718. (**)

On avait élevé sur cet endroit, un monument

(*) Le siége ou commencement du siége le 11 nov. 1718.

(**) *Qu'aucuns siècles n'espèrent rien voir de pareil:* CHARL: XII: D: G: DES SUÉDOIS, *il mourut le* 30 *Nov.* 1718.

J'espère que le lecteur me saura gré, de m'abstenir des réflexions, que beaucoup se sont permises sur *la direction* du coup fatal. Ce qu'il y a de sûr c'est que le Roi fut tué dans cet endroit, qu'il avait en face et sur les côtés, les batteries de la forteresse, et que la tranchée où il se trouvait, en était à portée de carabine.

en marbre blanc; le feu roi de Suède, Gustave III, a demandé qu'il fût détruit, et le gouvernement de Dannemarck y a consenti. On le voit dans la muraille au-dessus de la porte de la citadelle. La sculpture en est fort bien faite.

D'un rocher près l'endroit où Charles XII tomba, la vue domine la belle vallée de Tisdale, où se trouve la cascade du même nom, dont on voit par-tout de belles gravures.

J'étais enchanté de mon expédition, j'avais oublié pour la faire, le gros rhume qui me tourmentait depuis trois semaines; j'avais bravement traversé la neige, mes bottes en étaient pleines, et ce maudit endroit me fut presque aussi fatal qu'à Charles XII; le soir, je fus pris de la fièvre et d'un surcroît de rhume, qui m'a fait croire pendant plusieurs jours, que je ne verrais plus la Suède que de mes fenêtres. Le comte de Schullenbourg prévoyant la détresse où je devais me trouver à l'auberge de la ville, qui n'est pas des mieux fournies, eut la bonté de m'y envoyer du bouillon, et ainsi toujours dans mes revers j'ai trouvé une main secourable qui m'a aidé à les supporter.

En outre de la forteresse et des troupes en garnison dans le pays, chaque paroisse a un dépôt d'armes; il est dans une petite maison de bois

écartée, communément située près de l'église et bâtie sur des piliers de pierre; l'escalier en bois, est en dehors et relevé contre la muraille. C'est la même chose tout le long de la côte, en cas d'invasion, tout le pays serait armé dans quelques heures.

La ville de Frédérikshald fait un grand commerce, on apporte de la Värmelande en Suède, une quantité prodigieuse de fer et quelques cuivres, qui passent *le Swine-Sund* (le bras de mer qui sépare les deux pays) sur la glace, c'est surtout au mois de février, époque de mon séjour dans cette ville, qu'il en arrive le plus. La quantité de traîneaux qui passaient continuellement, était vraiment inconcevable.

Les habitans de cette partie sont très-aisés, les maisons ont très-bonne apparence; on assure aussi que les hommes vivent à un très-grand âge. L'évêque Pontopiddan rapporte, que le lieutenant-colonel Colbiornsen fit près de Frédérickshald une noce de jubilée en 1733 en présence du roi Chrétien VI, où quatre couples furent remariés qui avaient entre eux, plus de huit cents ans, et qui dansèrent devant le Roi, et suivant l'usage ayant la couronne en tête.

Le ton de la société à Frédérickshald, est à-peu-

près comme dans les autres villes de Norvège, on y voit cependant un mélange de manières suédoises, et c'est assez simple, le voisinage et le commerce ont nécessairement dû les y apporter. La Suède est de l'autre côté du bras de mer sur lequel Frédérickshald est situé; (le *Swine-Sund*, détroit des cochons) et n'a guères qu'un mille de large, aussi l'aperçoit-on très-distinctement.

Après m'être un peu rétabli, désirant gagner Gothenbourg, je me remis en route. Le froid était excessif, et je présumais trop de mes forces en le bravant. Je partis avec M. Tank un négociant de la ville, dont j'avais été accueilli, et nous traversames en traîneau le *Swine-Sund*, dont le passage en été est souvent si orageux. Ce fut réellement avec regret que je quittai la Norvège. Le peuple qui l'habite, intéressant à tous égards, mériterait d'être mieux connu: le gouvernement faute de connaissances locales, l'a souvent traité comme les habitans du Dannemarck. Le climat et le sol sont différens, il est donc nécessaire d'employer d'autres mesures: les Danois qui vont prendre possession de places en ce pays, y arrivent avec les préjugés du leur, et commettent souvent de grandes bévues.

La multiplicité, division et subdivision des impôts est à charge pour les peuples, ils aimeraient mieux sans contredit n'en payer que deux ou trois, plus forts, que près de quatre-vingts petits, sur toutes les productions de la terre. En Norvège, on les payait autrefois en nature, et il était simple alors de demander une certaine quantité de chaque production; à présent on paye les taxes en argent, et comme l'on suit la même méthode, pour ne rien changer à l'ancienne, les propriétaires ne savent pas sur quoi tabler; il n'est rien de bien fixe, et le système de modération adopté depuis long-temps par le gouvernement, l'empêche non-seulement de rien changer, mais même de statuer rien de positif à cet égard. L'impôt le plus fatigant pour les habitans des campagnes, en Suède comme en Norvège, c'est ce qu'on appelle les *free shiuss* dont les militaires et beaucoup d'autres jouissent. C'est-à-dire de courir la poste sans payer: si la poste était établie aux dépens du gouvernement, il en supporterait les frais; mais comme ce sont les paysans qui sont obligés de fournir leurs chevaux, il paraîtrait juste qu'ils reçussent le prix de leur peine: il est vrai qu'ils ont dans certain cas, droit à quelque léger dédommagement mais c'est peu de chose.

L'obligation absolue où sont les habitans des campagnes d'être soldats nés sans avoir la possibilité de prendre d'autre état, à moins d'une permission expresse du roi, semble être contre les progrès de l'industrie. Il y a nombre de gens riches dans les campagnes, qu'on appelle *Bonde* (paysans ou plutôt chefs de famille,) que cette loi contrarie et qu'elle empêche de donner à leurs enfans, l'éducation que leur fortune leur permettrait. C'est un spectacle étrange, de voir un homme jouissant d'une belle fortune, avoir le ton et les manières d'un paysan. J'en ai vu admis dans les maisons des gens de la ville se dépiter, rechigner et pleurer en demandant quelques postes qui les approchât d'eux: j'en ai vu aussi quelques-uns avoir les manières et le ton de gens très-bien élevés, mais c'est le petit nombre.

On ne saurait cependant que louer la douceur extrême du gouvernement paternel qui règne en ce pays: on pourrait presque se permettre de dire que ce qui a rapport à la police est trop doux et trop tolérant.

Le plus petit changement exige des procédures prodigieuses, et c'est d'autant plus singulier que le roi a de droit, le pouvoir de faire tout à son gré: mais on peut dire qu'il ne s'en sert que bien rarement; j'en ai vu un exemple

assez remarquable: la poste aux lettres pour les petites villes le long de la côte jusqu'à Christiansand, passe par Christiania, mais cela fait un détour de près de vingt milles, que l'on pourrait éviter en faisant partir un bateau avec les lettres de Moss, à Tonsberg à $1\frac{1}{2}$ mille de distance. Dans d'autres pays, en Angleterre même, il y aurait tout simplement un ordre de faire passer les lettres directement, dans celui-ci il a fallu consulter tout le monde, et savoir si chaque individu voulait consentir à cette mesure. J'ai vu à ce sujet un tas de papperasses, qui avait près d'un pied de haut.

Ce trait quoique futile, peut donner une idée de la manière dont les affaires se font dans ce pays; ce serait absolument ainsi, que dans une famille, chacun donnerait son avis, sur quelques changemens de peu de conséquence; dans les états il y a souvent du danger à consulter tout le monde; il est vrai que quand le chef peut faire à sa guise, les sujets doivent regarder cette condescendance, comme une politesse.

Retour en Suède. — Copenhague.

Plus de six mois s'étaient écoulés depuis que j'avois quitté la Suède par la Laponie du Jämtland. Dans cet intervalle la crainte de la disette avait excité quelque fermentation, un cri (très-*édifiant* à mon avis) s'était fait entendre d'un bout du royaume à l'autre: c'était du pain, du pain, point de brandevin... point de brandevin. Comment une telle exclamation a jamais pu sortir d'un gosier Suédois, voilà qui n'est pas facile à comprendre. Dans des circonstances pareilles, Gustave III, perdit sa rhétorique, et ne put jamais persuader les gens qu'il était encore plus nécessaire de faire du pain avec le blé, que d'en faire de l'eau de vie. Les magistrats des villes représentèrent humblement à sa Majesté, que sans doute il était nécessaire de manger, mais que sous un climat aussi rude, il l'était encore plus de boire.

J'ai lu toutes les représentations de ce temps, certainement le roi avait bien raison, mais on ne voulut pas le croire, et il y eut presque une révolte à ce sujet. Dans ce moment, c'était fort différent, le peuple se révoltait pour empêcher

de distiller de l'eau de vie, et, semblait vouloir forcer le gouvernement à l'empêcher. C'était un cas vraiment étrange; l'exemple de Gustave III, avait (j'imagine) seul prévenu la prohibition de distiller de l'eau de vie. On tergiversait, on tatonnait, et ne voilà-t-il que les gens se révoltent pour avoir ce qu'on désirait ordonner, mais ce qu'on craignait de faire. On s'est fait prier quelque temps; on a fait rentrer tout le monde dans l'ordre, et on a accordé gracieusement ce qui eût fait crier bien autrement, si on l'avait ordonné, sans qu'on l'eût demandé.

La disette avait réellement été cruelle, et pour y mettre le comble la gelée, venue de très-bonne heure, avait empêché de pouvoir profiter de la visite amicale que les harengs font annuellement à la côte; la détresse était grande, et cette circonstance put fort bien contribuer à me faire paraître cette pauvre province, de Bohus-lane, encore plus misérable. Il est sûr que jamais contraste ne fut plus frappant. Du côté de la Norvège les maisons des paysans ont un air d'aisance dont celles de l'autre côté du Swinesund sont bien loin; la terre il est sûr, n'est pas à beaucoup près si fertile, et les habitans sont plus nombreux, mais c'est remarquable et affligeant.

Près de Strömstadt, on voit un monument des

anciens Goths que les gens du pays appellent *Kiempers sten* (pierre des héros ougéans) ce sont 150 pierres rangées en cercle dans la forme d'un vaisseau: aux bouts, il y en a deux qui peuvent avoir quinze pieds de haut. On est fort indécis sur l'usage, ou l'origine de ce monument: l'opinion la plus générale, est que c'était un de ces tribunaux (Ting) dont j'ai déjà eu plusieurs fois occasion de parler; le nombre de pierres me paraît beaucoup trop considérable pour cet usage, et tout franchement je ne peux guères concevoir, à quoi il pouvoit servir.

La ville de Strömstadt est dans tous les temps un assez pauvre endroit, mais cette année le manque de harengs et le froid excessif en faisait un lieu de désolation. Les huitres, qu'on pouvait arracher des rochers, étaient cependant délicieuses malgré la gelée. C'est cette côte qui fournit d'huitres, les villes de Copenhague et même de Hambourg; on les transporte par terre dans l'intérieur de la Suède jusqu'à Stockholm et Pétersbourg, où elles arrivent gelées. Si dans un port de mer, en France ou en Angleterre on proposait aux gens une huitre dégelée, ce serait un cadeau dont ils ne se soucieraient guères. Dans les villes éloignées des côtes, on aime la marée un peu faite: j'ai entendu demander à Stockholm si

les huitres avaient beaucoup d'odeur, et paraître les préférer telles, on m'a assuré que c'est de même à Petersbourg.

Je reçus l'hospitalité à Tanum dans la famille aimable du prêtre Brunius. Malade comme je l'étais, je me pressais de me rendre dans un endroit ou je pourrais trouver des secours et je n'eus jamais l'idée de penser que le meilleur des rémèdes eut été le repos. J'étais si près de l'endroit où je devais m'arrêter que je m'efforçais d'y arriver; mais quand on est excédé de fatigue un pas de plus est bien difficile.

Je m'arrêtai encore à Uddewalla. Cette ville est florissante et fait un commerce considérable avec Nantes: mais ces maudits harengs désolaient toute la côte. Je pris donc mon parti et avec une vitesse prodigieuse je franchis les dix milles qui séparent cette ville de Gothenbourg. Ce fut avec un véritable plaisir que je reconnus les bords de la Götha vis-à-vis le village d'Ed, où j'avais été en 1798, en me rendant à Trolhätta. La cascade au milieu des glaces et de la neige était encore fort belle: je suivis delà les bords du fleuve, jusqu'à Konghell, dont j'ai parlé p. 34 de la première partie.

Là, je traversai la Götha sur la glace et j'arrivai enfin à Gothenbourg. C'était sur-tout dans

dans cette ville que l'émeute contre les distilleries avait été plus violente; on avait cassé les vitres d'un distillateur, le gouverneur avait été insulté, mais au surplus, tout s'était passé sans mort d'hommes.

Il devait vraiment paraître étrange d'entendre les gens crier *point de brandevin, point de brandevin* et cependant forcer les magasins d'eau de vie et ne cesser de crier *point de brandevin* qu'ils ne fussent complètement ivres.

Le gouvernement se montra dans cette occasion avec sagesse et fermeté; il ne voulut point céder aux cris de la populace, mais quand tout fut soumis il dut sans doute regarder comme très-heureux que le peuple eût demandé lui-même cette prohibition.

Les besoins de l'état exigeant que la diète s'assemblât, il était impossible de prendre un moment plus favorable que celui, où le gouvernement français tiré des mains des agitateurs, assurait les nations qu'il ne se mêlerait pas de leurs affaires. On prit aussi des précautions de sûreté dans les provinces, en ordonnant aux officiers de rejoindre leurs corps, on sembla prendre en tout, le contrepied des mesures du rassemblement des états-généraux en France; aussi le suc-

cès a-t-il été la conséquence des mesures sages qu'on avait prises.

Il y avait plus de dix-huit mois que j'avais quitté Gothenbourg: je ne pus pas y remarquer de changement bien considérable, tout se faisait comme avant. A voir le luxe qui règne dans cette ville, on ne croirait pas qu'il y a vingt-cinq ans, on y vivait, comme dans certains endroits de la Norvège. Les dames restaient chez elles, et servaient la compagnie; on n'y comptait pas plus de trois voitures, et l'on voyait sur les marchepieds de beaux anges dorés. (*)

Après six semaines de repos, sans être parfaitement rétabli, je me trouvai dumoins en état de me rendre à Copenhague, pour y commencer l'impression des ouvrages que j'avais promis de publier, et mettre en ordre les notes de ma longue et fatigante promenade.

On était au mois d'avril et le dégel commençait à paraître, ce n'était pas ce qui pouvait rendre le voyage plus facile. Les petites villes, et

(*) Les détails du Voyage des deux Français dans le Nord sur cette ville sont assez exacts, il n'y a que les caleçons de flanelle, que ces messieurs assurent que les dames portent, que je n'aye pas pu vérifier: Ces messieurs ont sans doute été plus heureux, mais il n'est pas bien d'être indiscret comme cela; on leur garde rancune à Gothenbourg.

le pays que l'on traverse pour se rendre à Helsingbourg sont peu intéressans. La ville d'Halmstadt seule, paraît assez florissante mais toutes les autres sont bien peu de chose. Cette province, la Halland, a souvent été le théâtre de guerres et de batailles sanglantes entre les Suédois et les Danois. La forteresse de Warberg qui est assez joliment située près la petite ville de ce nom, a été attaquée, prise et reprise nombre de fois. Heureusement toutes ces querelles ont cessé, depuis que les Scanies sont réunies à la Suède.

Je me trouvai enfin à Helsingbourg, et après m'être soumis à toutes les tracasseries et à toutes les impositions d'usage en cet endroit, je me disposai à traverser le *Sund*, malgré les glaces qui l'obstruaient encore; j'eus bientôt atteint la côte voisine d'Elsenöre, où les tracasseries ne sont guères moindres; il semblerait que les deux côtés s'entendent pour grapiller sur le voyageur. De toutes les petites taxes, les deux qui me choquent le plus, sont 4 shillings suédois (8 sous-tournois) à Helsingbourg pour le commandant et 16 shillings danois (12 sous tournois) à Elsenöre pour le président de la ville. On est accoutumé à cela dans ces villes, et cela paraît tout simple, mais un étranger qui n'y est pas fait, doit

naturellement

naturellement penser que c'est petit et vilain.

Je n'ose pas trop m'arrêter sur ce passage; tant de gens en ont parlé... Dans ce moment même il me tombe entre les mains, un livre anglois sur la Russie, où l'auteur dit en parlant du *Sund*, qu'on a apparemment nommé ainsi ce détroit parce que les pilotes sont obligés de jetter *la Sonde* pour y passer. Voilà ce qui s'appelle une jolie étymologie. (*)

Il serait fort à souhaiter que les écrivains anglais se donnassent la peine d'apprendre les langues du Nord, d'où la leur est dérivée; ils éviteraient des méprises souvent bien grossières. Je suis convaincu que si le docteur Johnston les eut connues, son dictionnaire n'eût pas été moitié si gros, et qu'il ne se fût pas si cruellement fatigué à chercher des dérivaisons dans le grec, l'hébreu, le syriaque, le caldéen etc. etc.

J'ai vu dans l'histoire d'Ecosse par M. Pinkerton, une méprise qui lui fait tirer des conclusions toutes opposées au véritable sens. Il dit p. 147 que l'appellation de *husbond* qu'avaient autrefois les fermiers écossais, semble indiquer qu'ils étaient

(*) *Sund* dans les langues du Nord veut dire détroit: on joint toujours ce mot au nom; le véritable nom du Sund, est *Öre* et l'on dit *Öre-sund.*

considérés comme esclaves et attachés à la maison de leur seigneur. Cependant *Husbond* dans les langues du Nord, d'où l'écossais est venu, veut dire maître, et vient, à ce que je présume, d'*hus Boënde*, demeurant dans la maison. Je ne cite cet article de M. Pinckerton, chez qui j'ai bien vu une douzaine de méprise de ce genre, que parce-qu'il en tire des conclusions point fondées. *Bound*, veut dire lié en Anglais, mais *Bound* aussi signifie constipé. En français, l'écluse d'un étang ou même le bouchon d'un tonneau, s'apellent aussi *bonde*.

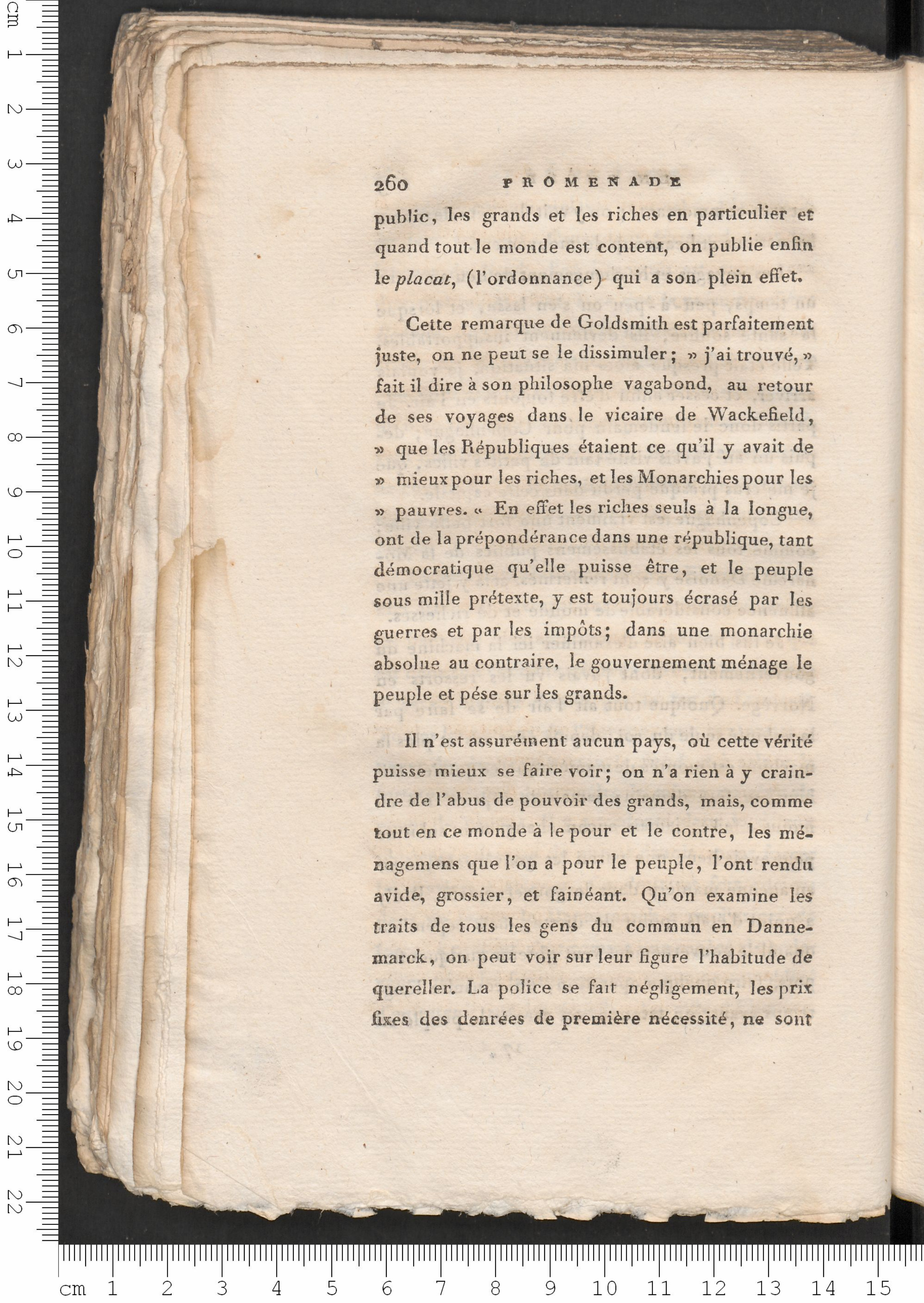
La forteresse de Cronenbourg à Elsenöre est en bon état: les ouvrages sont fort considérables, et les batteries bien entretenues. L'ancien palais, qui est dans son enceinte, gênerait fort en cas de siege et serait bientôt detruit par le feu de l'ennemi. Toutes les nations de l'Europe, ont consenties à payer des droits en passant le *Sund*, et à saluer la forteresse, qui doit rendre le même nombre de coups de canons. Il y a toujours dans le détroit plusieurs vaisseaux de guerre danois, pour forcer les navires à amener. Ce droit est fort ancien: dans un temps le Dannemarck a pu l'exiger de force, à présent c'est comme une espèce de redevance pour les fanaux que ce royaume est obligé d'entretenir sur les écueils. La ville d'Elsenöre,

est très-commerçante; on y voit des gens de toutes les nations et beaucoup de mouvement.

Les voyages et le changement de lieu amusent un temps, peu-à-peu on s'en lasse, et lorsque la santé souffre, ils deviennent insupportables. Telle était presque alors ma situation, je voulais arriver, et cesser enfin d'être toujours en l'air. Je partis donc le lendemain pour Copenhague; depuis un an j'avais visité tant de petites villes, que je me crus presque perdu dans cette capitale.

Copenhague est vraiment une fort belle ville; comme tous les établissemens publics de la Monarchie Danoise y sont renfermés, cela y jette une affluence considérable de monde et de richesses.

Je fus bien aise d'examiner ici la machine du gouvernement, dont j'avais vu les ressorts en Norvège. Quoique tout ait l'air de se faire par la volonté seule du roi, depuis cent ans et plus la machine est montée de manière que ce qui s'est fait hièr, se fera demain; jamais le caprice n'a eu moins à faire; jamais aucun changement subit ne peut avoir lieu, que parmi les gouvernans, mais en aucune manière dans le gouvernement. Il n'y a point d'états, point de diette, mais cependant quand le gouvernement veut obtenir quelques impots, faire quelque opération, on consulte longtemps avant, on tatonne, on caresse le peuple en



public, les grands et les riches en particulier et quand tout le monde est content, on publie enfin le *placat*, (l'ordonnance) qui a son plein effet.

Cette remarque de Goldsmith est parfaitement juste, on ne peut se le dissimuler; » j'ai trouvé, » fait il dire à son philosophe vagabond, au retour de ses voyages dans le vicaire de Wackefield, » que les Républiques étaient ce qu'il y avait de » mieux pour les riches, et les Monarchies pour les » pauvres. « En effet les riches seuls à la longue, ont de la prépondérance dans une république, tant démocratique qu'elle puisse être, et le peuple sous mille prétexte, y est toujours écrasé par les guerres et par les impôts; dans une monarchie absolue au contraire, le gouvernement ménage le peuple et pése sur les grands.

Il n'est assurément aucun pays, où cette vérité puisse mieux se faire voir; on n'a rien à y craindre de l'abus de pouvoir des grands, mais, comme tout en ce monde à le pour et le contre, les ménagemens que l'on a pour le peuple, l'ont rendu avide, grossier, et fainéant. Qu'on examine les traits de tous les gens du commun en Dannemarck, on peut voir sur leur figure l'habitude de quereller. La police se fait négligement, les prix fixes des denrées de première nécessité, ne sont

jamais suivis, les rues ne sont point nettoyées, et tout cela pour plaire au peuple, qui se plait dans ces légers désordres.

Sous cette forme de gouvernement, il est une classe de la société qui devient très intéressante, et dont les mœurs, sous un gouvernement réputé plus libre, sont ordinairement beaucoup plus corrompues. Je veus parler de la classe mitoyenne, qui à mesure que les grands s'appauvrissent et que la populace s'abbrutit, acquièrt des richesses et des lumières. L'urbanité, la bonhomie ne regnèrent peut-être jamais plus que dans la classe des riches négocians et bourgeois de Copenhague. Il suffirait presque à un étranger de visiter les cimetiéres, pour penser que les mœurs doivent être douces. Toutes les tombes des gens aisés sont ornées, garnies de fleurs et d'arbrisseaux rares, que l'on cultive avec soin: on ne voit pas souvent la même chose dans les campagnes . . . . .

J'ose à peine dire un mot de plus sur ce sujet; l'habitude de voir et d'examiner me fait dire des choses, qui auront l'air de paradoxes pour le grand nombre. Je n'ai l'intention ni de flatter, ni d'offenser; si la nature d'un gouvernement comme celui du Dannemarck, lui permettait d'agir avec plus de vigueur pour le maintien de la police, sur les basses classes du peuples, ce serait sans

doute, celui sous lequel on pourrait espérer de couler des jours plus heureux et plus tranquilles.

Le roi ne sort jamais cependant, sans être précédé d'un homme à cheval, qui a un petit fusil sur l'arçon de la selle; on regarde cela comme une image de sa *souveraineté*, et de son droit de vie et de mort; tous les ans on célebre l'anniversaire du jour où le roi a acquis ce droit. Le bonheur dont le Dannemarck a joui depuis cette époque, mérite bien qu'on s'en rappelle. Quoique le Dannemarck soit en paix, on peut presque dire, depuis plus de cent ans (*), les arsenaux, les magasins de guerre sont dans un état admirable et parfaitement fournis. On voit dans le port, une trentaine de vaisseaux de guerre, que l'on pourrait armer en peu de temps; tous les ans d'ailleurs, il y a des fonds appliqués pour la construction d'un nouveau vaisseau.

Trois ou quatre mille matelots ou ouvriers, sont tous les jours occupés à réparer et à bâtir: Il est vrai qu'ils perdent au moins une heure par jour, à tailler le bois dont ils se chargent en quittant le chantier; le gouvernement, suivant le principe que j'ai déja avancé, croit devoir fermer les

(*) L'expedition de 1789, a duré si peu de temps qu'on ne peut pas l'appeler une guerre.

yeux, sur cette déprédation qui est certainement très-couteuse.

La bibliothéque royale est très-nombreuse et a échappé comme par miracle, à l'incendie du palais, arrivé il y a quelques années, et qu'on n'a pas encore pensé à réparer. Entre les murailles, on a permis à quelques familles pauvres d'y bâtir des baraques, où elles se logent.

L'économie la plus sévère, règne à la cour, et c'est cette économie qui n'a pas permis de réparer le palais: on voit aussi les murailles d'une superbe église, commencée sous l'autre règne, et dont on à suspendu les travaux depuis long-temps. Dans le fait, avant de placer en édifices des sommes considérables, il est bon de voir l'assiette que prendra l'Europe, et s'il ne sera pas plus à propos de les employer à sa défense.

Les joyaux de la couronne sont d'une beauté et d'une richesse surprenante. Les cabinets et les *museum*, sont remplis de choses rares et intérressantes.

Les troupes nationales, c'est-à-dire les paysans enrolés de la Séelande, viennent deux fois par an exercer devant la cour, au printemps et à l'automne. Ces gens qui ont l'air si patauds, quand ils arrivent, se dégourdissent en troupe et au bout de la quinzaine, font l'exercice comme de

vieilles troupes. Il est vrai, qu'ils vont tous les jours à la manœuvre, depuis cinq heures du matin jusqu'à deux heures après midi.

La compagnie des Indes est très florissante et envoie nombre de vaisseaux à la Chine; en général le commerce fait de très bonnes affaires.

La cour se tient en été à Frédéricksberg, qui est près de la ville et dans une situation charmante. Ce palais, est situé sur une hauteur qui domine la ville et le pays d'alentour. Cette colline n'a pas 100 pieds de haut et est à peu-près la montagne la plus haute de la Séelande. A un demi-mille de la ville on trouve cependant un pays charmant, et joliment coupé de vallons et de bois.

Vers le mois de juillet il y a une foire dans le parc, qui est à un mille de la ville. C'est vraiment un des plus beaux lieux qu'on puisse voir. Il n'est pas une ame à Copenhague qui n'y aille au moins sept ou huit fois, pendant les trois semaines que la foire dure; chaque famille d'artisans porte des provisions avec soi, et s'établit tranquillement sous un hêtre pour les manger. Dans aucun pays on ne peut voir les gens s'amuser plus tranquillement, et cependant paraître plus occupés de leur affaire.

Les préjugés nationaux contre la Suède, existent encore; cependant des gens de lettres et

vraiment philanthropes, ont enfin senti combien les deux peuples avaient de droits à l'estime l'un de l'autre, et ont établi une société appellée scandinavique, où la littérature dans les deux langues est reçue et examinée. Il est facheux qu'un établissement pareil n'ait pas eu lieu il y a deux ou trois siècles, les deux langues n'en feraient qu'une à présent: les animosités nationales, qui sont si longues à déraciner, n'existeraient pas plus qu'entre un état de l'Allemagne et le voisin. M. de Hauch grand maréchal de la cour, homme dont l'aménité est égale à l'instruction, voulut bien me présenter à cette société. Je fus très flatté, que comme l'ami des deux peuples, on voulut bien me recevoir dans une société qui tendait à les rapprocher.

Quand j'eus à-peu-près vu tout, je songeai à l'affaire qui m'avait amené à Copenhague. On n'imaginerait pas que pour trouver un imprimeur, il faille aller chercher un danseur à la comédie; c'est la vérité pourtant. Il n'est aucun de ces messieurs, qui ne fasse quatre ou cinq métiers fort disparates. Quand on voit des *factotums* pareils, être en même temps aussi engourdis que des torpilles, est-il donc étonnant qu'ils ne fassent rien qui vaille? Quand serat-t-on donc bien persuadé, que pour réussir, il faut se tenir à une seule

branche et même encore la diviser et ne s'occuper que d'une partie, ainsi que les anglais sont accoutumés à faire.

Tous les artisans de Copenhague se dispersent le soir, et vont fumer leur pipe au club: je m'attendais bien a trouver cela, après ce que j'avais vu en Norvège.

La colonie hollandaise, que Christian IV établit dans l'île d'Amack, est aujourd'hui très florissante; cette petite île, qui forme presqu'un fauxbourg de Copenhague, est parfaitement cultivée et fournit la ville de légumes, que les danois ne savent pas encore soigner comme il faut. Les Amakois ont conservé leur ancien habillement qui est sans contredit pour homme et femme des plus laids; l'été comme l'hiver on voit les femmes, habillées dans une peau de mouton et affublées d'un paquet énorme de jupons, en outre d'un mouchoir sur la bouche et sur le nez. Les hommes sont fourrés dans une grande culotte hollandais; mais après tout, ces gens sont très indutrieux et ont fait de la vilaine île qu'on leur a donné, sinon un joli endroit, au moins un potager excellent.

Les Scanies. — Le Kronoberg. — Port royal de Carlscrona.

Après quatre mois, ayant enfin fini ma besogne, je songeai à me remettre en route pour achever ma longue promenade. Par un hasard très heureux, je passai le *Sund,* la veille du jour où la flotte Anglaise y parut, dans le mois d'août 1800. L'énergie et la prudence que le gouvernement de Dannemarck a montrées dans cette occasion lui fait certainement honneur ; l'affaire fut alors heureusement accommodée ; elle s'est renouvellée depuis, et la guerre menace de porter chez les peuples du Nord, les maux qu'elle a faits à ceux du midi ; pour le bien de tous, je désire sincèrement qu'elle n'ait pas lieu, et j'espère encore que les choses s'accommoderont.

Je me retrouvai le 17 août, sur le territoire de Suède à Helsingbourg, que je me donnai le loisir d'examiner plus à mon aise. Le comte de Ruuth, dont l'esprit actif et entreprenant, est bien connu et apprécié de ses compatriotes, vient d'établir dans cette petite ville une fayencerie et une fonderie de fer considérable. C'est aussi sur son terrain que l'on travaille la mine de charbon de terre

près de cette ville. Le charbon y est très bon, mais en bien petite quantité; la veine n'a pas plus de trois pieds d'épaisseur. En Angleterre, on ne travaillerait pas pour si peu de chose. Les mines de charbon ne peuvent être productive, qu'autant que la veine est assez épaisse, pour qu'un homme puisse se tenir debout dedans, et qu'on ne soit pas obligé d'enlever des pierres.

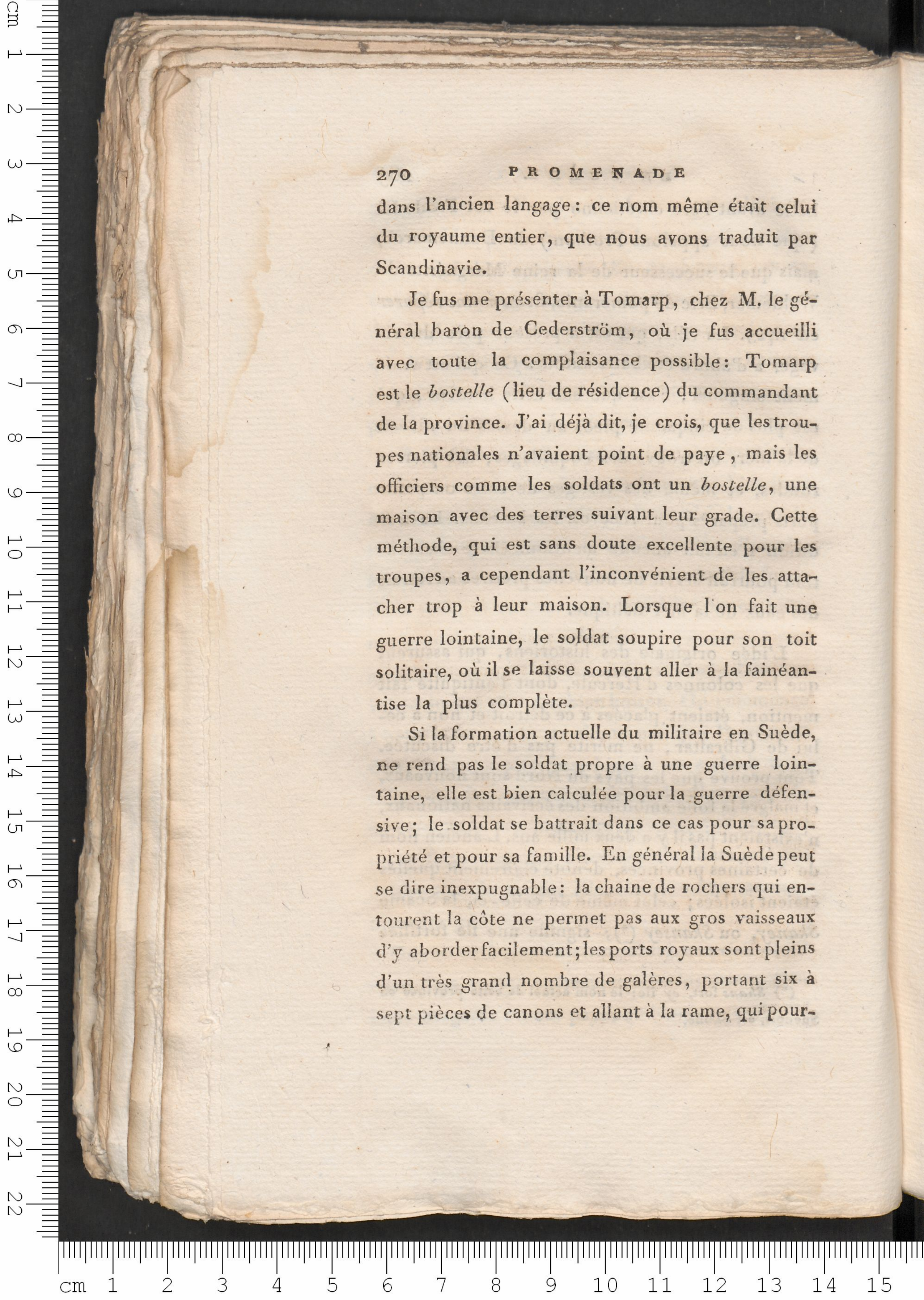
Près de cette ville, est une fontaine minérale, où beaucoup de monde se rend en été. L'endroit où elle est située, est vraiment théatrale; la grande salle de bal, est placée contre le rocher d'où elle sort: rien ne parait: tout à coup on ouvre le fonds de la salle, et un beau rocher, éclairé par en haut, et planté de quelques arbustes, se d'écouvre à une grande hauteur. Cette fontaine est située dans une vallée étroite et assez bien boisée. On commence à batir autour et je ne doute pas que l'agrément de sa situation n'en fasse bientôt un endroit très-fréquenté. On voit auprès une belle pierre, gravée en caractères runiques; ceci prouve, que quoique on ne fasse usage des eaux de cette fontaine, que depuis peu de temps, elle était connue anciennement.

On voit au dessus d'Helsingbourg, une vieille tour reste d'un ancien château, que les historiens, toujours exagérés de ces pays, prétendent avoir été

bâtie avant l'ère chrétienne par le roi Frode III (que nous appelons Frothon) de Dannemarck, mais que le successeur de la reine Marguérite de Waldemar, Eric de poméranie, fit *au moins réparer* en 1425. La ville, qui est à présent près du rivage, a d'abord été batie autour. Ce qui est vraiment singulier, c'est que sur cette hauteur, qui est plus de cinquante pieds au dessus du niveau de la mer, on trouve des coquillages, des pierres rondes, et même des vestiges de cales ou petits ports préparés pour recevoir les bateaux. La tradition n'en fait aucune mention. Cette observation pourrait servir de nouvelles preuves au retrait des eaux de la mer Baltique.

L'idée originale des historiens, qui assurent que les colonnes d'Hercule, dont l'antiquité fait mention, étaient placées à ce détroit et non à celui de Gibraltar, ne mérite pas d'être discutée. Tout prouve que les pays du Nord sont nouveaux, et malgré la folle ambition des écrivains nationaux, n'existaient pas il y a deux mille ans. L'ancien nom de certaines provinces, dénote clairement quelles étaient isolées; celui même de celle-ci, la Scanie *Skaney*, ou *Skansey* (*); signifie une île fortifiée

(*) *Shans* fort, *ey* île: le nom actuel de cette province en Suédois, est Skône.



dans l'ancien langage : ce nom même était celui du royaume entier, que nous avons traduit par Scandinavie.

Je fus me présenter à Tomarp, chez M. le général baron de Cederström, où je fus accueilli avec toute la complaisance possible : Tomarp est le *bostelle* (lieu de résidence) du commandant de la province. J'ai déjà dit, je crois, que les troupes nationales n'avaient point de paye, mais les officiers comme les soldats ont un *bostelle*, une maison avec des terres suivant leur grade. Cette méthode, qui est sans doute excellente pour les troupes, a cependant l'inconvénient de les attacher trop à leur maison. Lorsque l'on fait une guerre lointaine, le soldat soupire pour son toit solitaire, où il se laisse souvent aller à la fainéantise la plus complète.

Si la formation actuelle du militaire en Suède, ne rend pas le soldat propre à une guerre lointaine, elle est bien calculée pour la guerre défensive ; le soldat se battrait dans ce cas pour sa propriété et pour sa famille. En général la Suède peut se dire inexpugnable : la chaine de rochers qui entourent la côte ne permet pas aux gros vaisseaux d'y aborder facilement ; les ports royaux sont pleins d'un très grand nombre de galères, portant six à sept pièces de canons et allant à la rame, qui pour-

raient détruire très promptement les gros vaisseaux, qui se hasarderaient à passer entre les *récifs* ou rochers bordant la côte (*). L'étendue et le peu de population du pays pourraient aisément faire affamer l'ennemi, qui aurait fait un débarquement; son inégalité continuelle faciliterait fort les embuscades des habitans, qui d'ailleurs connaissant les défilés et les bois, pourraient sans peine échapper à l'ennemi.

Le climat de cette province est très tempéré, plus peut-être que celui du nord de la france. Les fruits y viennent fort bien, et je puis assurer avoir vu dans le jardin de Tomarp, un olivier en pleine terre qui donnait du fruit tous les deux ans. J'ai mangé de ces olives préparées dans la saumure; elles ressemblaient pour le gout et pour la forme à celles de provence.

Ce n'est que depuis l'arrivée du général, qu'on

(*) Les galères Suédoises et Russes, ne sont point construites comme celles de la Méditerranée; ce sont de grands bateaux découverts, calculés seulement pour naviguer entre les rochers. Dans la dernière guerre entre la Russie et la Suède, on en a souvent fait usage. La bataille de Swine-Sund que Gustave III a gagnée, était entre deux flottes de galères. Le roi de Suède prit où détruisit dans cette occasion, plus de cent galères aux Russes, et fit sept à huit mille prisonniers; c'est cette bataille qui amena la paix.

a ramassé les fruits de cet arbre; on ne savait guères quel fruit ce pouvait être avant lui, et on le laissait tomber sans y toucher. Les branches de cet arbre prennent facilement racine dans la terre; les feuilles assez semblables à celles du saule tombent à l'automne, et les fleurs paraissent au printemps avant même que l'herbe ne soit verte.

Les oliviers de provence, ne perdent point leurs feuilles à l'automne, mais elles tombent au printemps lorsque les nouvelles paraissent; ils prennent également de bouture et ne donnent ordinairement du fruit que tous les deux ans.

Puisque l'arbre que j'ai vu dans le jardin de Tomarp, olivier ou non, mais très certainement portant un fruit semblable à de grosses olives, s'est acclimaté dans la Scanie, il faudrait tâcher de le multiplier, et en tirer un parti avantageux. Qui sait si on ne pourrait pas réussir à en faire de l'huile (*)?

Dans ce moment, où l'esprit d'entreprise éclairé par l'industrie, commence a faire de si grands progrés en Suède, il m'a semblé qu'il serait à propos, de mettre en avant l'excavation d'un

(*) Il y a dans le jardin de la poterie du comte Ruuth, à Helsinbourg, un arbre qui m'a paru semblable à celui de Tomarp, mais on ne le connait pas.

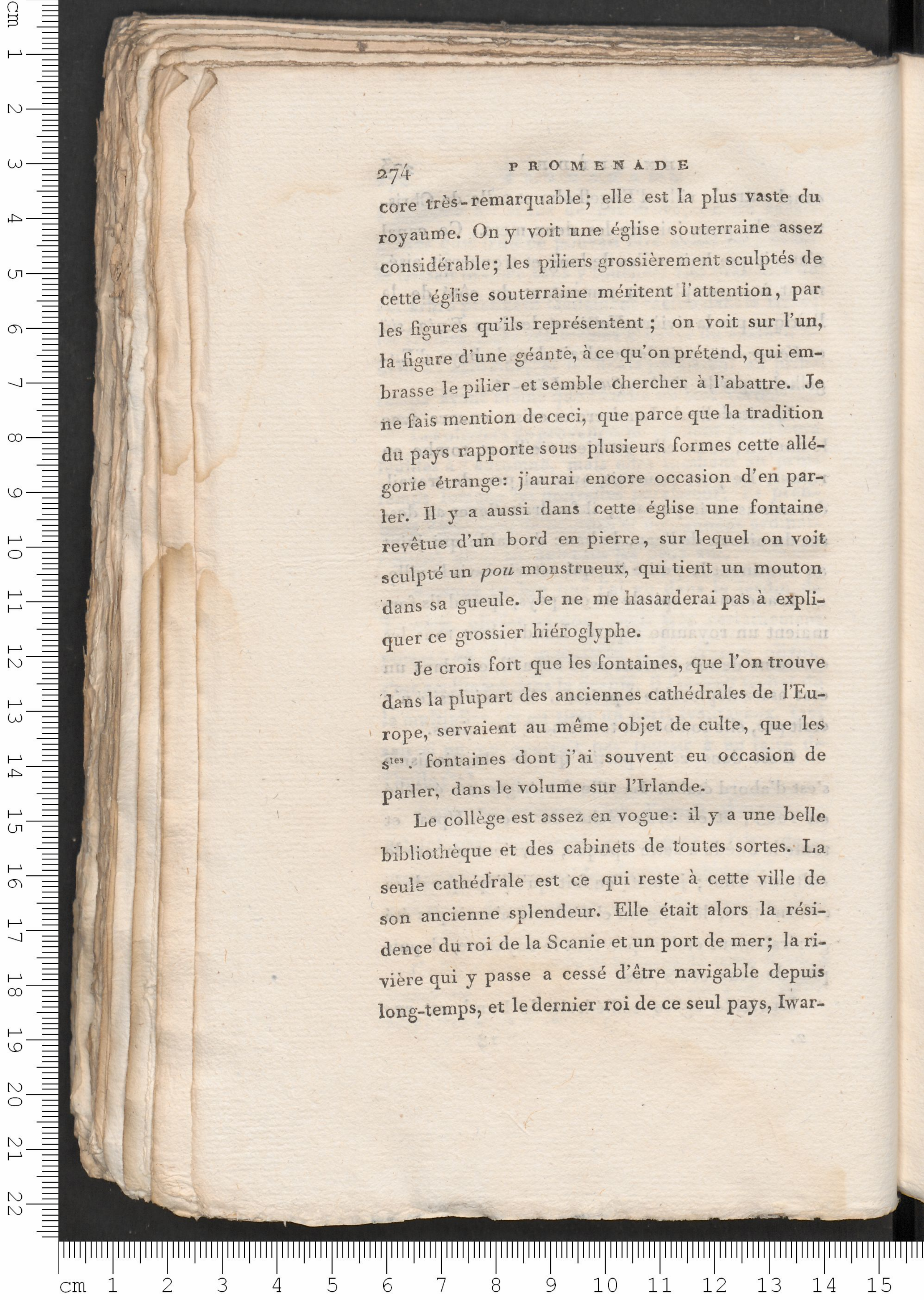
canal entre la ville d'Engelholm et celle de Christianstadt, pour joindre les deux mers. Ce canal n'aurait que huit milles de long et trouverait aisément à se remplir en remontant du côté de la Baltique par la rivière *Hellie-ó*, les lacs *Finia-siö* et *Vester-siö*, puis descendrait dans la baye d'Engelholm par la rivière *Sunas-Löss-ó*.

La citadelle de Landscrona existe encore avec le donjon, mais elle est bien vieille et tombe en ruines. Le port pourrait, avec un peu de travail, devenir assez important ; il faudrait élever au dessus du niveau de l'eau, le banc de sable qui joint au continent la petite île, qui est vis-à-vis la ville.

L'ancienne capitale de ces pays, quand ils formaient un royaume séparé, Lund, dont tous les écrivains danois parlent avec orgueil, est dans un état assez déplorable à présent. Si l'université n'y était pas, elle tomberait totalement en ruines.

C'est dans cette partie que le christianisme s'est d'abord établi. La ville fut érigée en évêché en 1065, et en archevêché en 1103. Upsal et toute la Suède à cette époque, suivaient encore le culte de Thor; je mets en fait qu'à l'époque de la réformation, la religion chrétienne n'avait pas été généralement établie par tout le royaume, depuis plus de deux cents ans.

La vieille église cathédrale de Lund, est en-



core très-remarquable ; elle est la plus vaste du royaume. On y voit une église souterraine assez considérable; les piliers grossièrement sculptés de cette église souterraine méritent l'attention, par les figures qu'ils représentent ; on voit sur l'un, la figure d'une géante, à ce qu'on prétend, qui embrasse le pilier et semble chercher à l'abattre. Je ne fais mention de ceci, que parce que la tradition du pays rapporte sous plusieurs formes cette allégorie étrange: j'aurai encore occasion d'en parler. Il y a aussi dans cette église une fontaine revêtue d'un bord en pierre, sur lequel on voit sculpté un *pou* monstrueux, qui tient un mouton dans sa gueule. Je ne me hasarderai pas à expliquer ce grossier hiéroglyphe.

Je crois fort que les fontaines, que l'on trouve dans la plupart des anciennes cathédrales de l'Europe, servaient au même objet de culte, que les stes. fontaines dont j'ai souvent eu occasion de parler, dans le volume sur l'Irlande.

Le collège est assez en vogue: il y a une belle bibliothèque et des cabinets de toutes sortes. La seule cathédrale est ce qui reste à cette ville de son ancienne splendeur. Elle était alors la résidence du roi de la Scanie et un port de mer; la rivière qui y passe a cessé d'être navigable depuis long-temps, et le dernier roi de ce seul pays, Iwar-

Widfame, dont j'ai déjà parlé, maître du Dannemarck et d'une partie de la Saxe, conquit la Suède pour venger la mort de son père et des autres petits rois brûlés par *Ingiald-ill-Ródet.* Depuis ce temps, cette province a appartenu au Dannemarck, jusqu'à son union avec la Suède en 1658. C'est certainement une grande perte pour ce royaume; mais aussi cette réunion a fait terminer des guerres sanglantes et envenimées entre les deux pays, qui n'auraient jamais pu voir de fin, aussi long-temps que la mer ne les eût pas séparés.

Les bonnes parties de la Scanie ne le cèdent pour la fertilité à aucun pays. C'est sur-tout les environs de Lund et de Malmö qui semblent les mieux cultivés, et en général toute la grande péninsule qui s'avance sur le Dannemarck. Malmö est une jolie ville, assez florissante et peuplée. Le port est fort mauvais cependant. Du quai on distingue aisément les clochers et les mâts des vaisseaux à Copenhague. La traversée est de quatre à cinq milles. Quoique cette ville ne soit pas au nombre des forteresses, les fortifications de sa citadelle m'ont semblé bien préférables à celles de Landscrona.

Au bout de la péninsule, il y a, près l'une de l'autre, deux anciennes villes, autrefois très-

renommées, Skanor et Falsterbo ; on y voit encore quelques restes des palais qui y étaient bâtis. Les Danois qui ont, comme tous les peuples, la manie de l'antiquité, ont fort bien dit :

Da Christus lod sig föde,
Stod Lund og Skanor i gröde (*).

En dépit des jolies histoires de M. Suhm, on n'a guères de preuve de cela ; et n'en déplaise aux antiquaires, je suis fermement persuadé que le Nord n'a jamais été si florissant qu'il l'est à-présent. Je ne crois pas non plus qu'à l'époque de l'ère chrétienne, il y eut aucune ville, florissante ou non, dans tout le Nord. Les historiens qui racontent ces belles choses, disent en même-temps que la guerre et la chasse étaient l'occupation des habitans, qui d'ailleurs, poussés par la famine, refoulaient souvent tous à-la-fois sur les pays voisins et formaient ces hordes immenses, connues sous les noms de Cimbres, Goths, Visigoths etc. Si le pays eût été si florissant, ces gens ne l'eussent pas quitté pour aller s'établir ailleurs. Il faut absolument renoncer à une de ces deux hipothèses.

On trouve à tous pas dans ce pays une foule

(*) Quand le Christ se laissa naître (naquit),
Lund et Skanor étaient florissans.

de monts funéraires, de tribunaux (Ting) et autres monumens. Il y a bien aussi des pierres gravées en caractères runiques. Mais je fus surpris de voir près d'Ystadt un autel tel que ceux qu'on attribue en Irlande aux Druides; c'est le seul que j'aie vu dans le Nord. La pierre principale n'a guères que sept pieds de long, sur six de large et quatre d'épaisseur; le réduit en-dessous est formé par cinq pierres latérales, dont trois seulement supportent l'autel. C'est d'autant plus singulier, que la religion des peuples goths était toute autre que celle des Celtes (*).

C'est à Ystadt qu'est le paquebot pour la Poméranie; l'instant du départ n'est pas bien fixé, il n'y a pas assez de vaisseaux destinés à cet usage; il n'y en a que trois, et il en faudrait au moins six.

Je fus me présenter à Swanholm, chez M. le baron de Maclean, qui a fait des améliorations considérables sur sa terre. Il a dispersé les habitans de quatre villages qui lui appartenaient, dans des métairies séparées, bâties sur le terrain qu'il a loué aux paysans. Le nombre des habitans depuis cette opération a plus que triplé, et la terre

(*) Cette pierre est sur le bord du chemin entre Ystadt et Skibarp, la dernière poste du côté de Malmöe, mais les habitans ne savent pas qu'elle existe.

cultivée sous les yeux du maître, a doublé de valeur.

Il y a quelques *bonde* (paysans propriétaires) dans le sud de la Suède; mais beaucoup moins que dans le nord. Les *saterys* dans le sud emportent tout, et le paysan n'est qu'un laboureur, obligé de travailler pour le château. C'est sur-tout sous ce point-de-vue, que l'établissement du baron de Maclean mérite tous les éloges.

Le comte de Ruuth a sa terre de Marsvinsholm dans cette partie. Il n'y était pas alors; mais je reçus l'hospitalité pendant quelques jours chez son fils à Gundralöf. Le château de Marsvinsholm est fort beau, et bâti avec le meilleur goût. On découvre sur-tout dans ce pays l'esprit d'entreprise du maître; le comte de Ruuth vient d'établir, non loin de là, une filature de coton mue par l'eau, telle que celles de l'Angleterre. C'est la première qu'on ait encore introduite en Suède. Les bestiaux nombreux de cette terre sont d'une grosseur extraordinaire. Ceux du pays sont très-beaux, mais comme ils ne sont pas si bien soignés, il est tout simple qu'ils paraissent moins.

A un ou deux milles de-là, sur la route de Christianstadt, la face du pays change beaucoup; on n'y voit plus que des terres sablonneuses, qui dans quelques endroits cependant ne manquent

pas de fertilité. Je fus fort surpris de voir atteler à la charrue six bœufs et deux chevaux, pour tracer un sillon dans ces terres légères, qu'un âne et une chèvre auraient ouvertes sans grande peine.

Je fus me présenter près de Christianstadt à Lillö, au *bostelle* du lieutenant-colonel De Lindekrona, dont le frère, gouverneur de la Norrland, m'avait comblé d'amitié à Hernösand, l'année d'avant.

Christianstadt a été bâtie par Christian IV en 1614. Un souverain, maître des trois royaumes du Nord, ne saurait placer plus convenablement sa capitale. Elle serait vraiment au centre de ses états. Je crois probable, que si les successeurs de Marguerite eussent eu le bon esprit de se fixer dans cette partie, ils n'eussent pas vu dissoudre l'union de Calmar. Charles X s'est emparé de Christianstadt en 1656; ses troupes cependant en avaient été repoussées avec perte en 1644. Le chiffre du fondateur se voit encore par-tout. Il y a dans cette ville un arsenal en bon état. Les fortifications nouvelles sont loin d'être finies; le côté de la rivière en manque presque entièrement; il est vrai que les marais défendent assez bien la place de ce côté.

De Christianstadt, je fis une petite tournée

dans l'ancienne Suède, dans la province du Kronoberg, qui est une division de la Smôland. A quelques milles, on retrouve les sapins du Nord; le pays s'élève beaucoup et bientôt on entre dans cette province, la plus stérile et la plus sauvage de la Suède. Le Kronoberg est précisément au centre du pays ; c'est de cette province que toutes les rivières du sud de la Suède tirent leur source; elle est horriblement couverte de grosses pierres, qui ne laissent presque point d'espace entre elles pour la culture; tout le pays est coupé de grands lacs et de bois qui l'occupent presque en entier.

Du temps, même de Gustave Vasa, cette province se nommait encore *Finweden* (le pays des *Finns* ou Lapons). J'ai lu quelques écrits, qui prétendent qu'à cette époque, cette nation errante occupait toutes les hauteurs de l'intérieur de la Suède, depuis cette province. La population considérable qui se trouve à présent du côté de Jönköping, a dû l'engager à se retirer plus loin. Les Lapons à-présent ne viennent que rarement, même dans les montagnes de la Värmelande et de la Dalécarlie, ce qui fait une étendue de pays immense, abandonné par eux.

Je fus me présenter à Huseby chez le comte Hamilton, qui a une fonderie d'instrumens de

fer. Le minerai est tiré du lac voisin en petits grains creux, semblables à du gros sable; il faut le mêler avec du fer de montagne. On a pilé la scorie dans cette forge, et on s'est trouvé bien payé de sa peine par le fer qu'on y a trouvé.

La tradition rapporte que les Danois ayant fait une incursion dans ce pays; pendant que les hommes étaient occupés à une expédition, les femmes se rassemblèrent sous la conduite d'une d'elles, nommée Blenda, et gagnèrent une victoire mémorable, dans laquelle le roi Olof fut tué, aussi bien que le général danois Tumlinger. Ce fait est confirmé par les noms que portent encore plusieurs villages, lacs, bois et hauteurs de ce canton, comme *Dansiö-by* (village et lac danois), *Olof's-Backen* (hauteur ou tombeau d'Olof). Le district entier, *l'härad*, en a pris le nom de *Värnsland* (le pays défendu). Dans ce district, les femmes jouissent de certains privilèges dont elles sont privées dans les autres; elles ont le partage égal dans les successions avec les hommes. Le district voisin au contraire est chargé d'un impôt qu'on appelle *spring's skatte* (l'impôt de la fuite), parce que les habitans en prirent la fuite, en voyant venir l'ennemi. On voit sur le terrain quelques monts funéraires et de grosses pierres élevées, mais point d'inscription. Aucune histoire

ne mentionne ce fait, ainsi on ne peut en fixer l'époque.

Wexiö est la seule ville de cette province. Elle avait eu le malheur d'être brûlée en 1798 ; elle se remettait tout doucement. Quelques personnes bien intentionnées avaient offert de payer les frais de la première maison qu'on bâtirait en terre; mais on n'a trouvé aucun habitant qui voulût bâtir ainsi sa maison. Les Suédois sont accoutumés à se servir de bois, ils n'aiment pas à faire usage d'autres matériaux. Dans cette province, qui est couverte de bois, c'est assez indifférent, mais sur le bord de la mer, il serait essentiel de changer la manière de bâtir.

Le Kronoberg a été une des premières provinces de la Suède qui ait embrassé le christianisme ; un roi de la Smôland, St. Sigfrid, l'y introduisit vers l'an 1000, et bâtit à Wexiö la première église. Je fus me présenter et je reçus l'hospitalité chez le gouverneur, le comte de Mörner, qui demeure à quelque distance de la ville. L'endroit où il réside (Kronoberg), donne son nom à la province. St. Sigfrid jeta les fondations de cette forteresse en 1002 ; elle servit depuis comme place de sûreté pour les évêques catholiques de Wexiö, et s'appelait alors *Biskop-berg* (rocher ou montagne de l'évêque). A la réfor-

mation, Gustave-Vasa s'en empara, la rebâtit et lui donna le nom qu'elle a à présent: elle fut brûlée et ruinée sous son successeur; elle est située dans une petite île du lac *Helga*, et est sans contredit la plus belle ruine de la Suède.

Il n'est rien dans ce pays, qui pour la grandeur et l'antiquité, puisse lui être comparé; de gros chênes et de gros sapins sortent des murailles, quelques uns de ces derniers, semblent y être morts de vieillesse; cependant la plupart des voûtes tiennent encore, et la construction singulière de ces temps reculés mérite bien d'être examinée.

C'est un horrible pays de loups, que ce Kronoberg, et extrêmement peu habité. Les rochers dans les bois sont couverts de mousses de rennes; je suis étonné, que les habitans des parties peu fréquentées de la Suède ne sachent pas en tirer parti, pour y élever cet animal si utile.

Retournant à-peu-près sur mes pas je rentrai dans la Scanie, dont l'aspect fertile, en venant des déserts du Kronoberg, flatte encore davantage. Les monumens des anciens Goths se retrouvent à tout moment dans les bons pays de la Suède; aucune province n'en a tant que la Scanie. Deux milles à l'est de Christianstadt, on voit un rocher énorme de granit, seul au milieu de la plaine; on l'appelle *Magle-sten*: il peut

avoir trente pieds de long sur 24 de large et 20 de haut. La tradition du pays dit que *Magle*, une certaine géante païenne, désespérée de voir la religion chrétienne s'établir, mit cette large masse dans sa jarretière; après l'avoir balancée convenablement, elle la lança avec fureur contre la première église chrétienne qui ait été bâtie en Suède: heureusement que par l'effort qu'elle fit, la jarretière se brisa, et que la pierre tomba à moitié chemin.

J'ai vu au château de Liundby une corne garnie en argent et montée sur pied, avec un siflet d'or, foré aux deux bouts, qui d'après les certificats qui y sont joints, ont dû être trouvés dessous ce rocher en 1490. Les paysans ont une vénération particulière pour tous les anciens monumens qui couvrent les campagnes: il en est fort peu qui consentissent à travailler à l'abbaissement d'un mont funéraire, ou même qui pensent à en rendre la terre productive.

Non loin de cet endroit il y a une fontaine, où les gens vont jeter des pièces de monnaye et autres petits effets pour se rendre la fée favorable. On peut se rappeler que j'ai fait mention de superstitions pareilles à Ekolsund.

A quelque distance de la ville ruinée de Solvitsbourg, qui fut autrefois le siége d'un gouver-

nement, on voit trois grands cercles de pierres près l'un de l'autre, un est rond, et est composé de 24 grosses pierres, l'autre est quarré et en a 32, le dernier est ovale et en a 20 : entre ces cercles, il y a une pierre plus élevée. Les paysans ne connaissent rien à ce monument, et comme à l'ordinaire, ils l'attribuent aux géans. Il est probable qu'il se tenait dans ce lieu, une assemblée du pays, divisée en états, et que le chef était assis au milieu de ses gens, sur une pierre plus élevée. A quelque distance de ces cercles, plus près de Carlshamn, il y en a un autre composé de huit roches, si grosses, que je serais presque tenté de croire ce cercle naturel : on y reconnaît pourtant un dessein et sur la plus grosse pierre, il y en a une autre placée.

Charles XII, après avoir achevé la conquête de la Scanie et se l'être assurée par la paix de Roskild en 1658, a bâti dans cette province, deux villes auxquelles il a donné son nom Carlshamn (le port de Charles) et Carlscrona (la couronne de Charles). La première de ces villes est destinée pour le commerce, et l'autre pour la marine royale. Ces deux ports sont très-sûrs et très-bons. Quoique bâtie au milieu des rochers, Carlshamn est une jolie petite ville ; le commerce y parait assez florissant. Malmö et cette ville sont

les deux seules sur cette côte, qui n'ayent pas l'air ruinées ; toutes les autres paraissent languir et manquent d'industrie, ou de moyen de l'exercer.

Cette partie des Scanies, qui forme la province de Blecking, n'a pas l'apparence des deux autres gouvernemens ; ce ne sont plus de longues plaines, ni du sable. On retrouve les rochers et les vallées étroites du reste de la Suède. Le pays au-de-là de Carlshamn est très-varié et assez agréable.

Carlscrona est située sur les rochers qui bordent cette côte à un demi-mille en mer : on y arrive de rochers en rochers, par des ponts. C'est dans cette ville qu'est l'établissement de la marine suédoise ; quoiqu'elle ait souffert beaucoup dans la dernière guerre avec la Russie, elle se relève peu à peu. Le port est de toute beauté ; dans ces derniers temps, on a fait des difficultés pour le montrer aux étrangers ; on m'a seulement permis de voir les chantiers secs et creusés dans le granit.

Ces chantiers secs sont de la plus grande beauté ; mais ils ne sont pas achevés et ne le seront probablement pas de long-temps. Jamais l'esprit d'entreprise des Suédois ne se fit mieux voir que dans cette ville.

Charles XII avait fait creuser dans le granit,

un chantier sec, d'après les dessins du fameux ingénieur Polhem en 1716. Ce fut ce bel ouvrage, qui donna l'idée d'en construire sur un plan si étendu, qu'on pourrait le dire gigantesque. On voulut avoir toute la flotte à sec, et sous des toits. On fit deux digues pour enfermer des deux côtés un terrain bas entre deux îles. On le dessécha par le moyen de pompes à vent, on creusa dans le granit, et Gustave III posa la première pierre le 1 octobre 1775. Depuis ce temps, deux chantiers seulement ont été achevés; on a jeté les fondations de trois autres, mais les travaux sont discontinués. Le plan était d'en construire vingt pareils.

Les deux chantiers achevés sont sans contredit les plus beaux ouvrages de ce genre. Deux gros vaisseaux de guerre sont aisément à couvert sous chacun d'eux. Il ne paraît nullement douteux, que le bois doit se conserver beaucoup mieux, que quand il est continuellement exposé à tous les changemens de temps; mais les frais immenses d'une construction pareille, viennent peut-être à un prix plus considérable que l'entretien d'une flotte exposée à l'air. Je vis aussi dans l'enceinte du port, un cabinet des modèles de toutes les formes possibles de vaisseaux, tant pour la construction que pour leur forme exté-

rieure : il me parut très-complet et en bon état.

La ville de Carlscrona a eu le malheur d'être réduite en cendres dans le mois de juin 1790 ; depuis ce temps elle s'est rétablie, elle est sans doute beaucoup mieux bâtie, mais la misère la plus grande se fait voir de toutes parts.

On voit dans plusieurs endroits, de beaux bâtimens commencés et fort peu d'achevés ; c'est, on ne peut le nier, la maladie du pays et que j'ai eu bien souvent occasion de remarquer. Cela s'explique aisément : un homme en place veut avoir l'honneur de passer à la postérité au moyen d'un édifice, dont il aura ordonné la bâtisse. On jette les fondations, l'entrepreneur met son nom sur la première pierre, et la construction va tout doucement, jusqu'à ce qu'il vienne à mourir, ou *qu'il soit prié* de quitter le ministère.

Un autre vient après, qui ne se soucie nullement de travailler pour son prédécesseur, et veut avoir aussi son nom dans les fondations d'un autre bâtiment; on abandonne donc l'édifice commencé, comme inutile, et on en construit un autre qui aura aussi le même sort. Pour parer à cet inconvénient, j'ai dans l'idée qu'il devrait paraître une belle ordonnance qui ne permît d'avoir son nom sur un bâtiment public, qu'autant qu'on y aurait mis la dernière main, et enfin

que

que ce serait celui qui l'aurait achevé, et non celui qui l'aurait entrepris, qui jouirait du bonheur de voir son nom gravé dans la pierre.

Si jamais séjour dans un pays quelconque m'a paru maussade et fatigant, certes c'est bien celui de cette bonne ville. On dit communément que le pays aux environs est fort joli. Oui sans doute, j'ai bien vu des bois, des plaines, des collines et des champs, mais j'en suis fâché; j'avais mes raisons pour trouver tout cela très-laid; qui voudra les connaître, retourne se promener avec moi en Norvège.

Lyckeby cependant est un endroit charmant, c'était autrefois une ville: on y voit les restes d'un château royal; il y a une forge assez importante; il faudrait être de bien mauvaise humeur pour ne pas admirer le goût de celui qui a placé un banc au milieu de la rivière, sur une digue qui la traverse. Devant soi, est un beau pont d'une seule arche, et en dessous on voit dans le lointain la ville et le port de Carlscrona, comme dans une jolie miniature.

Je fis un détour assez considérable pour aller voir Christianopel; c'était autrefois une ville, qui fut fortifiée en 1606, par les Danois; on y distingue encore très-bien l'ancienne enceinte des murailles. — La ville fut prise d'assaut et sac-

cagée en 1611 par Gustave-Adolphe, qui n'était encore que prince royal ; depuis elle ne s'est jamais relevée. Il y a dans l'église un grand squelette desséché, que l'on prétend être le corps du gouverneur de la ville à cette époque.

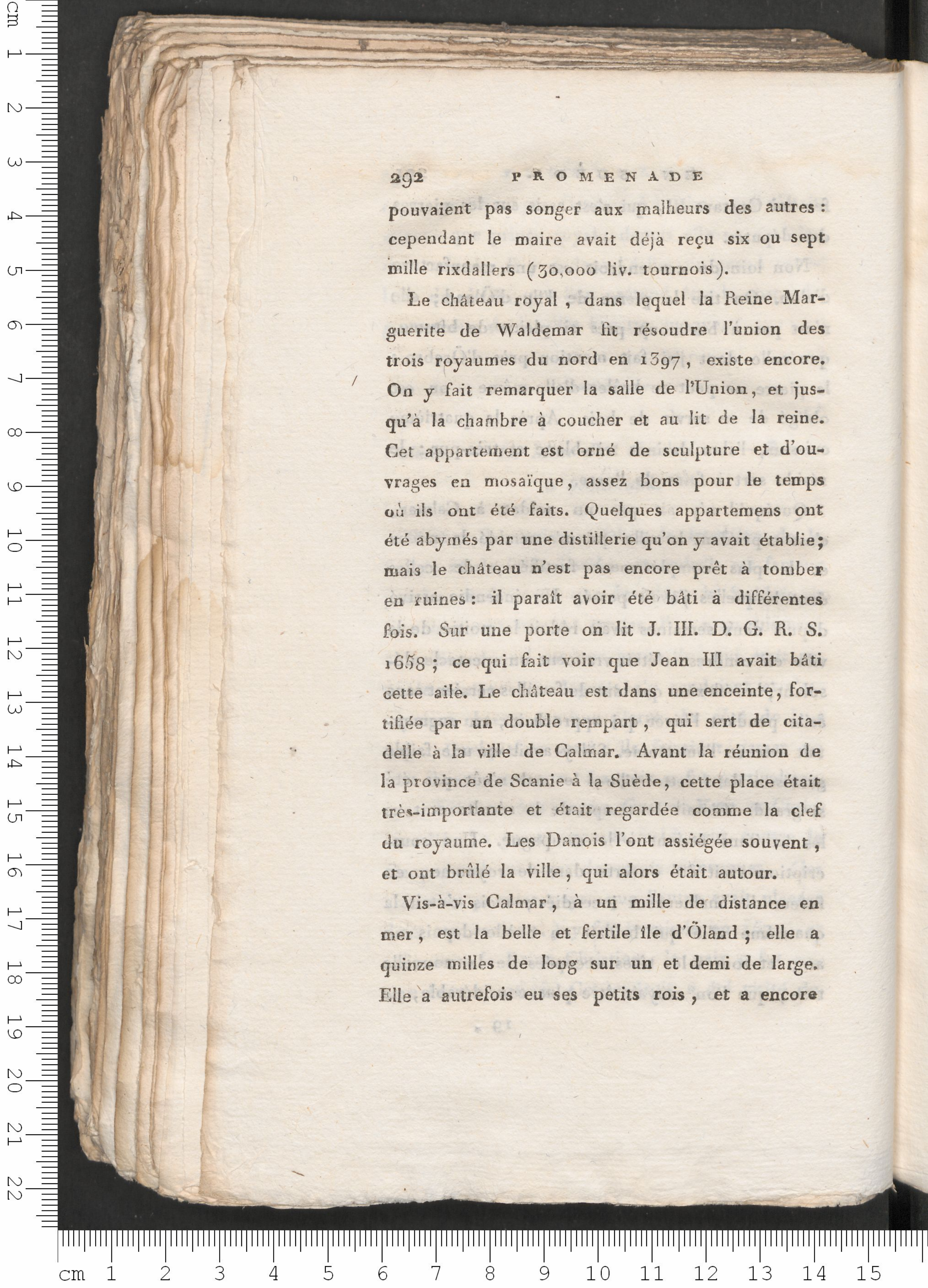
Calmar. — La Mine d'or d'Adelfors. — Retour à Stockholm.

C'est à Bromsebro, qu'est la frontière de la Scanie et de la Smôland ; cet endroit est fameux par les conférences que les députés Suédois et Danois y ont souvent tenues. Il y a un ruisseau, au milieu duquel est une petite île, qui était réputée neutre : les députés s'y rendaient et s'asseyaient chacun sur une pierre du côté de leur pays. Quelquefois aussi, ils faisaient passer un filet d'eau entre eux. La paix y fut particulièrement faite en 1541, entre Gustave-Vasa et Christian III. La guerre que la Suède eut contre le Dannemarck au sujet des trois couronnes, (les armes du premier pays, que l'autre avait placées dans son écusson,) y fut terminée en 1572, et enfin sous la Reine Christine, la paix y fut encore faite en 1645. Cet endroit a été visité du

feu roi Gustave III, qui s'est assis sur les pierres des députés.

Non loin de cet endroit est une manufacture d'alun. On tire la pierre de l'île d'Öland ; elle n'est pas à beaucoup près si pleine de bitume, que celle dont j'ai fait mention près d'Örebro : la pierre ne peut se brûler d'elle-même, on est obligé de se servir de bois. Après la quatrième cuisson, l'alun devient très-blanc et très-pur ; le résidu sert à faire de l'ocre.

Quoiqu'il n'y ait pas un soldat à Calmar, c'est cependant la ville qui m'a semblé la mieux et la plus complétement fortifiée, de celles dans lesquelles j'avais passé. Un incendie arrivé depuis deux semaines avait réduit la moitié de la ville en cendres : c'était vraiment un spectacle désolant ; la réflexion que tant de familles seraient sans asile pendant l'hiver qui approchait, en augmentait encore l'amertume. S'il y avait eu une faible garnison dans cette ville, le mal n'eût pas été si grand. C'était le temps de la récolte et tous les habitans étaient à la campagne. Une souscription avait été ouverte dans le royaume, en faveur des malheureux incendiés ; mais c'était la quatrième ville qui brûlait en Suède depuis un an ; et toutes les têtes occupées de la nouvelle taxe, que l'on croyait être plus considérable, ne



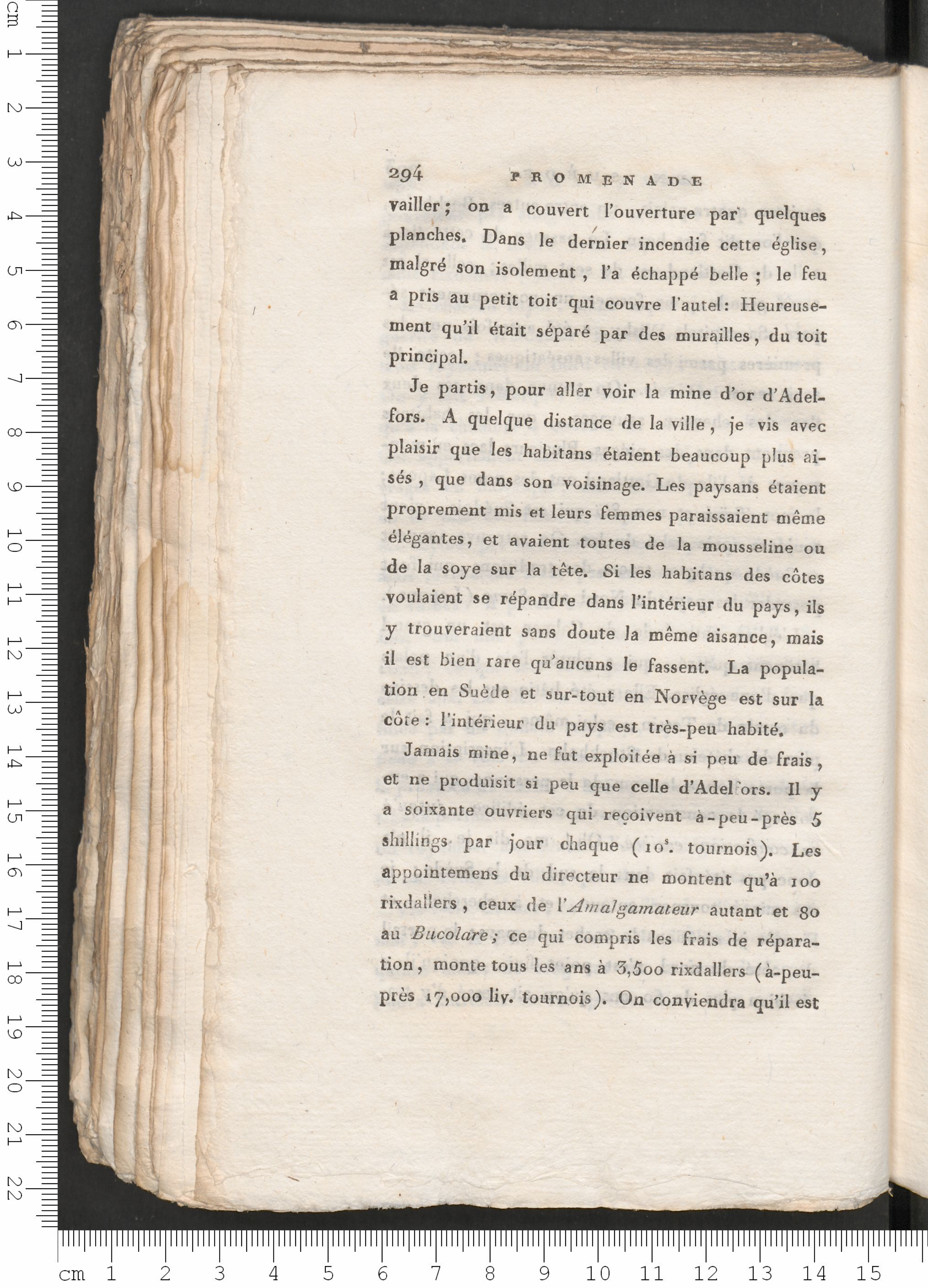
pouvaient pas songer aux malheurs des autres : cependant le maire avait déjà reçu six ou sept mille rixdallers (30,000 liv. tournois).

Le château royal, dans lequel la Reine Marguerite de Waldemar fit résoudre l'union des trois royaumes du nord en 1397, existe encore. On y fait remarquer la salle de l'Union, et jusqu'à la chambre à coucher et au lit de la reine. Cet appartement est orné de sculpture et d'ouvrages en mosaïque, assez bons pour le temps où ils ont été faits. Quelques appartemens ont été abymés par une distillerie qu'on y avait établie; mais le château n'est pas encore prêt à tomber en ruines : il paraît avoir été bâti à différentes fois. Sur une porte on lit J. III. D. G. R. S. 1658 ; ce qui fait voir que Jean III avait bâti cette aile. Le château est dans une enceinte, fortifiée par un double rempart, qui sert de citadelle à la ville de Calmar. Avant la réunion de la province de Scanie à la Suède, cette place était très-importante et était regardée comme la clef du royaume. Les Danois l'ont assiégée souvent, et ont brûlé la ville, qui alors était autour.

Vis-à-vis Calmar, à un mille de distance en mer, est la belle et fertile île d'Öland ; elle a quinze milles de long sur un et demi de large. Elle a autrefois eu ses petits rois, et a encore

trois ou quatre palais, un entre autres, Borkholm, que l'on dit fort beau. Le passage de cette île à celle de Gottland est de sept milles ; celle-ci est assez grande pour former un gouvernement séparé. Sa capitale Wisby, a été autrefois une des premières parmi les villes anséatiques ; cette île avait aussi ses rois. On trouve dans ces deux îles des chevaux sauvages, que les habitans prennent dans des piéges. Plusieurs lacs et montagnes de l'île de Gottland ont des noms Lapons; le mot *Träsk* et non *Siö* qui est Suédois, vient toujours après celui du lac. On retrouve souvent en Suède quelques traces des traditions, qui font posséder les pays du Nord aux *Same* (Lapons).

L'église cathèdrale de Calmar est un grand bâtiment quarré, qui a plutôt l'air d'un palais que d'une église. Elle a été bâtie sur les dessins du comte de Tessin, celui-même, qui a fait le plan du château de Stockholm. L'inscription sur la porte donne le nom de la personne, qui a encouragé la construction de cet édifice, *jusqu'à sa confection entière.* Oh! me dis-je, il n'a donc pas été fait dans le sud de la Suède; je me mis à tourner autour, et à chercher, et bientôt je reconnus le cachet du pays; le portail du côté du nord n'est point fini, quoiqu'il y ait bien plus de 50 ans qu'on ait cessé d'y tra-



vailler; on a couvert l'ouverture par quelques planches. Dans le dernier incendie cette église, malgré son isolement, l'a échappé belle; le feu a pris au petit toit qui couvre l'autel: Heureusement qu'il était séparé par des murailles, du toit principal.

Je partis, pour aller voir la mine d'or d'Adelfors. A quelque distance de la ville, je vis avec plaisir que les habitans étaient beaucoup plus aisés, que dans son voisinage. Les paysans étaient proprement mis et leurs femmes paraissaient même élégantes, et avaient toutes de la mousseline ou de la soye sur la tête. Si les habitans des côtes voulaient se répandre dans l'intérieur du pays, ils y trouveraient sans doute la même aisance, mais il est bien rare qu'aucuns le fassent. La population en Suède et sur-tout en Norvège est sur la côte: l'intérieur du pays est très-peu habité.

Jamais mine, ne fut exploitée à si peu de frais, et ne produisit si peu que celle d'Adelfors. Il y a soixante ouvriers qui reçoivent à-peu-près 5 shillings par jour chaque (10s. tournois). Les appointemens du directeur ne montent qu'à 100 rixdallers, ceux de l'*Amalgamateur* autant et 80 au *Bucolare;* ce qui compris les frais de réparation, monte tous les ans à 3,500 rixdallers (à-peu-près 17,000 liv. tournois). On conviendra qu'il est

difficile d'exploiter une mine, et sur-tout une mine d'or à moins de frais. Le produit cependant n'en approche pas; on n'a retiré en 1799, que quatre marcs 9½ lod d'or, à-peu-près (deux livres quatre onces trois quarts françaises) pour la valeur de 1,002 rixdallers 32 shilling (5,000 liv. tournois).

Les procédés pour extraire l'or sont fort bien entendus, et les travaux de la mine méritent l'attention. Je me suis donné le plaisir de descendre au fond : elle ne forme que peu de branches et d'aucune étendue: on descend presque perpendiculairement, d'échelles en échelles à une profondeur de 117 toises. L'ouverture est assez large et sert aussi à monter le minerai; on a suivi la veine, qui descend dans une ligne droite, un peu inclinée, de l'ouest à l'est. Le minerai ressemble assez à celui du soufre; on y trouve de l'argent et du cuivre, mais en petite quantité, et on ne le travaille que pour l'or.

A une profondeur de 50 toises, il y a un corridor assez long, qui aboutit au pied de la montagne; il sert à faire entrer trois chevaux, deux fois par semaine, pour faire tourner les roues qui enlèvent le minerai. Je sortis par ce corridor et me crus trop heureux de le trouver. A moins d'avoir été sur des échelles pareilles, on ne peut

guères se faire une idée de la fatigue extrême de descendre et de monter plus de sept cents pieds perpendiculaires. Lorsque accablé de fatigue et tout essoufflé, on ne peut se reposer qu'en se collant sur l'échelle, à une hauteur considérable, on se trouve dans une situation, qui fait presque regretter sa curiosité.

Les procédés pour la séparation des métaux, sont très-simples : la pierre doit d'abord être pilée en poudre, séchée, et ensuite brûlée pour faire évaporer le soufre, et griller le cuivre. On met ce sable ainsi préparé dans un tonneau avec une quantité donnée de vif argent et d'eau. Après que le tonneau a tourné pendant vingt-quatre heures, on tire l'eau tout doucement avec le sable, l'or s'attache au mercure et va avec lui au fond d'un baquet, préparé pour le recevoir. On distille ensuite ce résidu à petit feu; le vif argent s'évapore et est reçu dans l'alambic ; l'or reste au fond avec l'argent que l'on sépare ensuite. A chaque amalgamme, il se perd un peu de vif-argent mais en très-petite quantité.

Avec un travail de ce genre, il y a du moins un avantage, c'est que les transports ne sont pas coûteux. Un homme met fort aisément dans son gousset, le produit du travail de soixante ouvriers pendant une année. Les voyageurs ne viennent

jamais voir cette mine, et c'est à tort; si le produit était considérable, on y courrait; mais encore une fois, que m'importe le produit?

Je me remis en route, à travers les bois qui couvrent le pays, et n'eus guères d'autre désagrément que la pluie à verse; mais il m'arriva un trait qui caractérise le paysan suédois, loin des routes fréquentées. En faisant sécher mes habits à la dernière poste, avant d'arriver à l'endroit où je devais coucher, je laissai tomber le sac, dans lequel j'avais l'argent monnayé. Une heure après mon arrivée à Wimerby, un garçon qui était venu avec une autre voiture, me l'a rapporté intact. Il y a peu de pays, où le voyageur laissant à l'auberge deux ou trois écus en petite monnaye, pût espérer les retrouver.

De Wimerby à Westerwick, le pays est montagneux; la plus haute montagne cependant, ne m'a pas paru avoir plus de quatre à cinq cents pieds. Le port de Westerwick est vraiment intéressant; on y voit du mouvement et de l'industrie: le commerce y paraît assez florissant. Cette ville est située sur une belle et large baye, qui est coupée en deux vis à vis de la ville, par une chaussée et par des ponts; au milieu de cette chaussée, on voit les ruines d'un château, d'où les deux parties de la baye tiraient leur nom; l'une

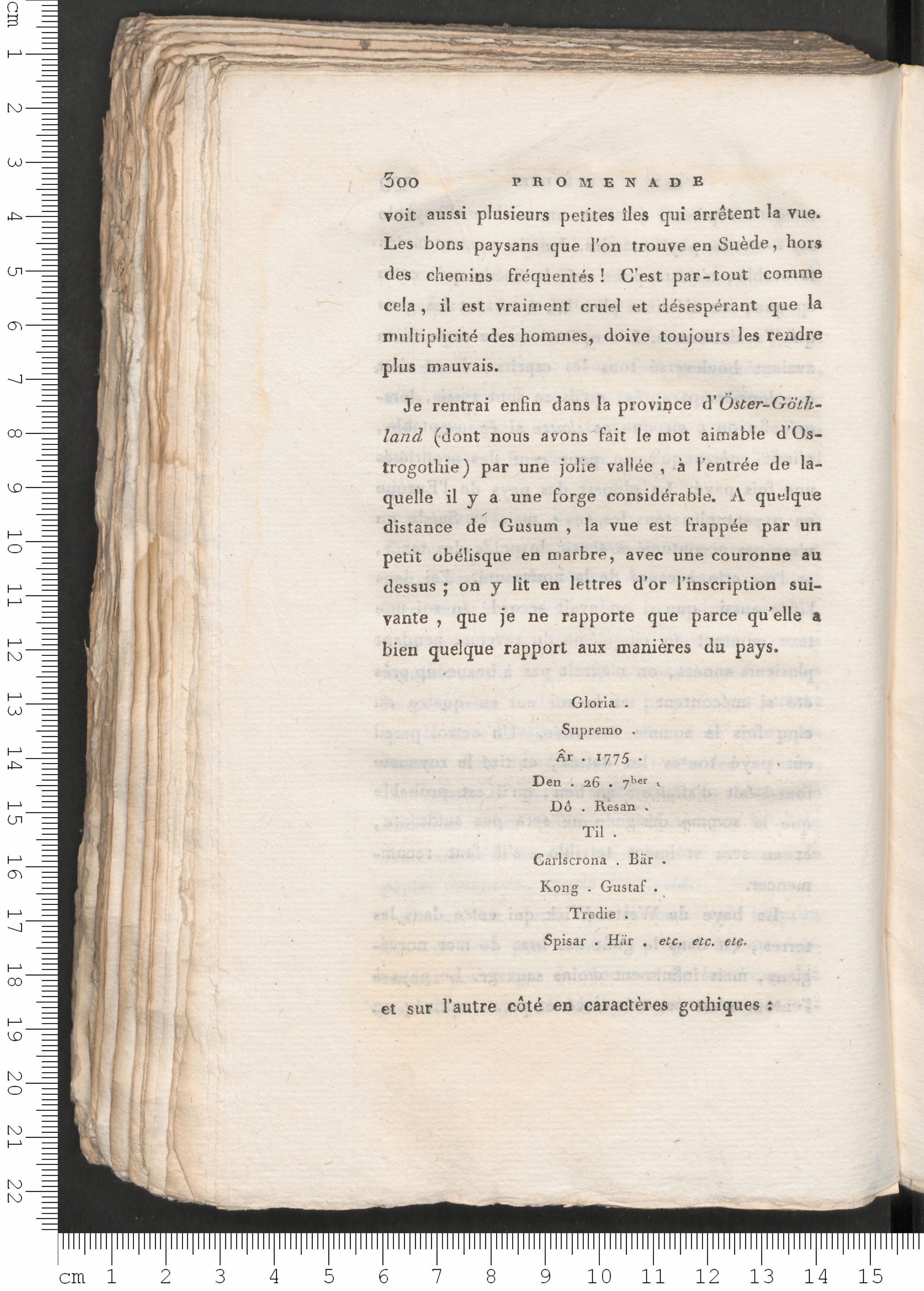
se nommant *Wester*, et l'autre *Öster-Wick*, (baye de l'ouest et de l'est) suivant leur situation par rapport au château. La ville de Westerwick était autrefois au fond de la baye de l'ouest, à un endroit qui s'appelle *Gamal-Byn* (Vieille-Ville). Ce détail est sans doute fort peu intéressant, mais comme il me paraissait extraordinaire, de voir une ville à l'est de la Suède porter le nom de l'ouest, je me suis amusé à tirer cela au clair.

Westerwick est beaucoup plus important que Calmar, qui est la capitale de ce gouvernement. Le gouverneur, le général Ankarswärd, qui avait bien voulu m'accueillir dans cette dernière ville, était alors à Westerwick pour la besogne la moins agréable, celle de prendre connaissance de toutes les propriétés et de taxer les propriétaires suivant que la diète l'avait décrété : l'objet de cette opération, était de répartir sur toutes les fortunes, la somme de quatre millions, cinq cent mille rixdallers (vingt millions tournois) que la diète avait accordés au roi, afin de tirer du cours le papier monnaye, appelé *Ricksgeld*.

On croyait alors, que la taxe irait jusqu'au deux ou trois pour cent des propriétés; on n'entendait parler que de *skatte* et de *betalning* (la taxe et payer); ces deux *vilains* mots, à tout

moment répétés, jetaient un sombre effroyable sur toutes les physionomies. Jamais moment moins favorable, n'exista pour voir la Suède qu'à cette époque; ce n'étaient plus les mœurs et les gens que j'avais connus. Les opérations de cette diète avaient bouleversé tous les esprits, et ce n'est que long-temps après, qu'ils se sont rassis, lorsqu'enfin on a vu que ce *skatte* si épouvantable, n'irait guères qu'à un pour cent des propriétés une fois payé. La plupart des pays de l'Europe en payent plus tous les ans; mais en Suède on n'est pas accoutumé à sentir le poids des taxes, et l'on crie à cause de la nouveauté. J'ai dans l'idée aussi, que si on avait accordé au roi une taxe montant au cinquième du revenu, pendant plusieurs années, on n'aurait pas à beaucoup près été si mécontent, et le roi eut eu quatre ou cinq fois la somme accordée. Un octroi pareil eût payé toutes les dettes, et tiré le royaume tout-à-fait d'affaire; au lieu, qu'il est probable que la somme désignée ne sera pas suffisante, et ce sera vraiment terrible, s'il faut recommencer.

La baye de Wester-Wick qui entre dans les terres, est dans le goût des bras de mer norvégiens, mais infiniment moins sauvage. Le pays à l'entour n'est pas très-élevé et paraît cultivé; on



voit aussi plusieurs petites îles qui arrêtent la vue. Les bons paysans que l'on trouve en Suède, hors des chemins fréquentés ! C'est par-tout comme cela, il est vraiment cruel et désespérant que la multiplicité des hommes, doive toujours les rendre plus mauvais.

Je rentrai enfin dans la province d'*Öster-Göthland* (dont nous avons fait le mot aimable d'Ostrogothie) par une jolie vallée, à l'entrée de laquelle il y a une forge considérable. A quelque distance de Gusum, la vue est frappée par un petit obélisque en marbre, avec une couronne au dessus ; on y lit en lettres d'or l'inscription suivante, que je ne rapporte que parce qu'elle a bien quelque rapport aux manières du pays.

Gloria .
Supremo .
Âr . 1775 .
Den . 26 . 7^{ber} .
Dô . Resan .
Til .
Carlscrona . Bär .
Kong . Gustaf .
Tredie .
Spisar . Här . *etc. etc. etc.*

et sur l'autre côté en caractères gothiques :

Til mines-wörd,
För efterkomande
Att frukta Gud
Och ära konungen (*).

Celui qui éleva ce monument, espérait, m'a-t-on dit, avoir un poste qu'il n'obtint pas. L'année d'après, il fut parmi ceux qui étaient les plus opposés au roi. Voilà, comme dit je ne sais quel auteur anglais, on ne doit jamais faire une dédicace, avant d'être payé d'avance. Il est particulier que ce soit dans le temps où les rois de Suède sont les plus tourmentés par leurs sujets, qu'on les flatte le plus dans les provinces. Cette inscription m'en rappelle une pareille, que j'ai vue sur un monument dans le Kronoberg, qui fut élevée en 1800 par un *torpare* (métayer), en l'honneur de Gustave IV, au retour de son voyage d'Allemagne.

Soderköping a autrefois été une ville très-florissante; c'est une des plus anciennes du royaume. La diète y a souvent été assemblée, entre autres

(*) Gloire au (*Dieu*) suprême. L'an 1775, le 26 septembre, comme le roi Gustave III allait au port de Carlscrona, il a dîné ici.

Comme un digne souvenir pour la postérité, de craindre Dieu et d'honorer le roi.

en 1211, lorsque les états décidèrent le changement de la résidence du roi, de la vieille à la nouvelle Upsale

Cette province est très-fertile, et la meilleure de Suède ; les pays qui ont porté le nom de *Göthland*, ont toujours été meilleurs que les voisins. Cette particularité me ferait volontiers admettre, la définition que certains ont fait de ce mot ; *gott land* en suédois veut dire *bon pays*, et si les Goths n'eussent été des diables incarnés, on pourrait dire également que *Göth-man* veut dire *un homme bon*.

J'arrivai enfin à Norrköping, où j'avais déjà été en 1798 ; j'avais alors été obligé de passer fort vîte. Je crus devoir cette fois m'y arrêter quelque-temps. C'est dans cette ville que la diète s'était tenue et que le roi avait été couronné au mois de mai 1800. Cette assemblée nationale, dont les gens sages dans les pays étrangers craignaient le rassemblement, par la prudence et la fermeté du roi, s'était terminée heureusement, et avait rempli le but qu'il s'était proposé en la convoquant.

Ce qui s'y était fait de plus important, était l'opération de finance, par laquelle les états allouaient au roi quatre millions cinq cent mille rixdalers, pour le payement d'une partie de la

dette publique, et le remboursement des papiers *riksgeld*. Les assemblées nationales sous un prince faible, tendent à conduire l'état à sa ruine; mais lorsque le gouvernement a du ressort, elles augmentent son énergie, en lui facilitant les moyens de réparer les maux, que la guerre et des malheurs peuvent lui avoir faits. Un gouvernement est bien fort, lorsqu'il peut appuyer ses mesures de l'autorisation des représentans du peuple.

Les salles d'assemblée n'étaient pas encore dérangées. La noblesse se tenait dans l'église allemande; les bancs étaient dans le corps de l'église, et le trône du roi à la place de l'autel. Cette assemblée s'était fort bien passée, excepté vèrs les derniers jours, où il y avait eu quelques scènes irréfléchies.

Les membres de la noblesse qui, mécontens des mesures adoptées par la majorité, ont renoncé à leur ordre, dans un moment de vivacité, n'ont pas senti que par cet acte ils s'ôtaient le droit d'opposition et augmentaient la force de leurs adversaires; ils pouvaient protester sans doute, mais non renoncer à leur ordre tout-à-fait. Que pouvait-il leur arriver de pis, dans le cas d'une révolution *à la française?* Il s'en suivra que les enfans de ceux qui se sont montrés dans cette occasion, seront obligés de regagner

par des services, ce à quoi les autres ont renoncé un peu légérement.

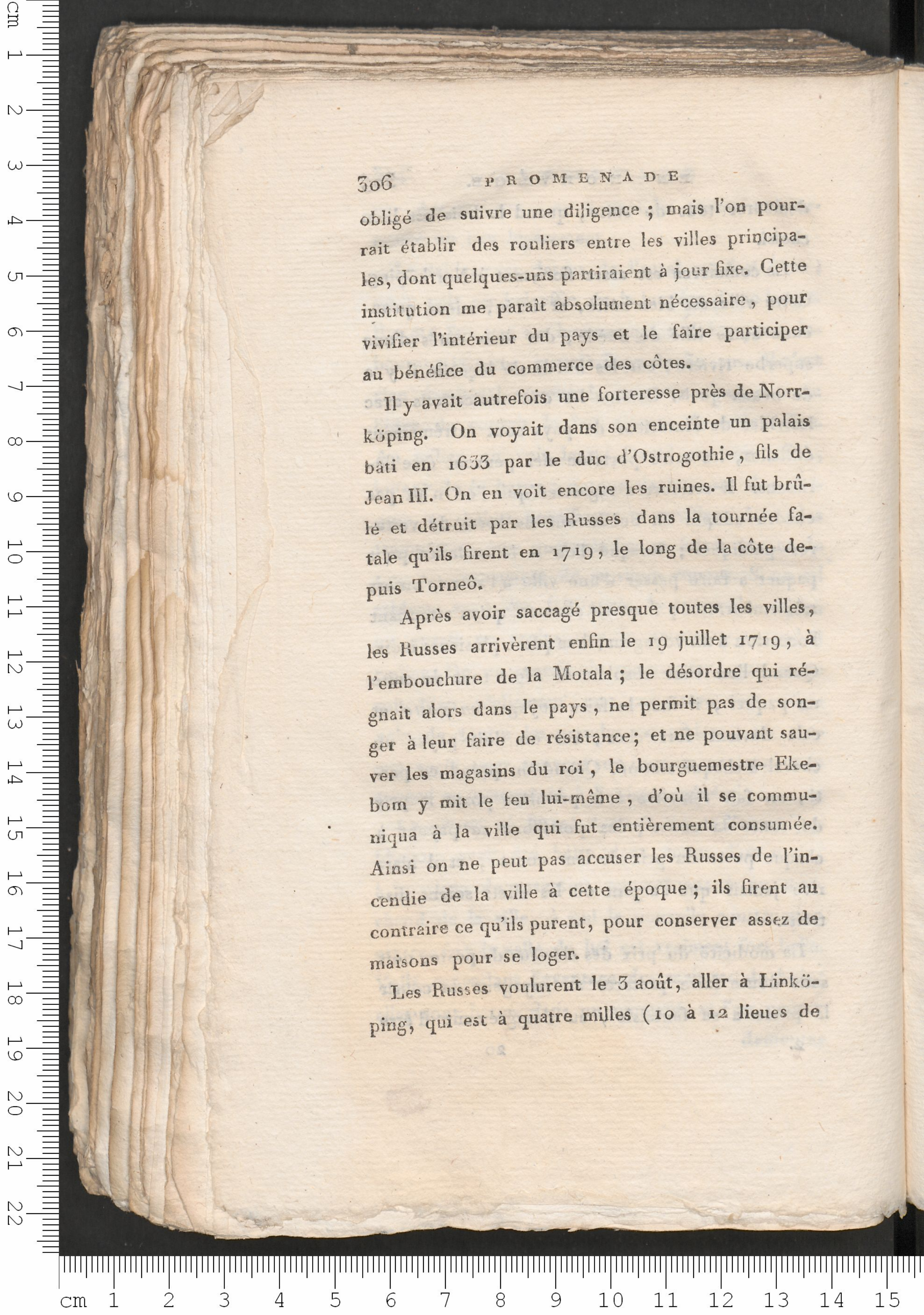
Le tableau au-dessus de l'autel est fort beau, on y voit un bel effet de la lumière d'une lampe. Il a été fait par un homme qui a été paysan, labourant la terre, jusqu'à l'âge de 30 ans. Il n'est rien d'original comme la peinture dont il a eu l'idée de couvrir le jeu d'orgue de cette église. Au milieu on voit le roi David sur son trône, jouant de la harpe ; autour de lui sont des *évêques* en habits pontificaux et soufflant dans des trompettes, puis quarante figures juives jouant de tous les instrumens de musique connus. Si un tel tableau avait été fait après la tenue des états, on aurait pu croire que le peintre y entendait malice. On ne saurait du moins nier, que ce ne soit bien réellement une caricature fort originale de toutes les grandes assemblées, où chacun *racle* assez souvent son *instrument*, sans trop songer au concert et à l'unisson général.

La maison où le roi donnait ses audiences publiques, avait été bâtie dans moins d'un mois, à la place de magasins appartenans à un marchand de la ville, à qui la nouvelle construction est restée ; la salle de bal est vraiment fort belle. Voilà cependant l'avantage des maisons de bois ; elles sont bâties dans un moment, et l'on peut y demeurer

demeurer tout de suite, quand le bois est bien choisi.

Le commerce est assez florissant à Norrköping. Cette ville est bien bâtie, et située, mieux qu'aucune autre ville de Suède, des deux côtés d'une superbe rivière, sur les bords de laquelle il y a de beaux quais. Comme les communications avec les villes de l'intérieur du pays sont extrêmement difficiles, les seuls ports de mer peuvent être florissans. Il est fort à regretter que l'on n'ait pas encore adopté en Suède aucune sorte de voitures publiques ; lorsque l'on a le moindre petit paquet à faire passer d'une ville à l'autre, on est très-embarrassé ; il arrive souvent qu'en attendant l'occasion d'un voyageur, il se passe plusieurs mois. Quand l'on veut absolument avoir tout de suite un paquet, il faut le faire voyager *en poste* et cela devient fort cher, car on doit payer un cheval à chaque station. Quand on prend ce parti, on fait remettre à la première poste le prix de toute la route ; les postillons se payent à chaque poste du prix de leur course, et il n'arrive jamais que l'argent ou les effets soient distraits.

La modicité du prix des chevaux de poste, doit sans doute faire préférer au voyageur de courir la poste à sa fantaisie, au désagrément d'être



obligé de suivre une diligence ; mais l'on pourrait établir des rouliers entre les villes principales, dont quelques-uns partiraient à jour fixe. Cette institution me parait absolument nécessaire, pour vivifier l'intérieur du pays et le faire participer au bénéfice du commerce des côtes.

Il y avait autrefois une forteresse près de Norrköping. On voyait dans son enceinte un palais bâti en 1633 par le duc d'Ostrogothie, fils de Jean III. On en voit encore les ruines. Il fut brûlé et détruit par les Russes dans la tournée fatale qu'ils firent en 1719, le long de la côte depuis Torneô.

Après avoir saccagé presque toutes les villes, les Russes arrivèrent enfin le 19 juillet 1719, à l'embouchure de la Motala ; le désordre qui régnait alors dans le pays, ne permit pas de songer à leur faire de résistance; et ne pouvant sauver les magasins du roi, le bourguemestre Ekebom y mit le feu lui-même, d'où il se communiqua à la ville qui fut entièrement consumée. Ainsi on ne peut pas accuser les Russes de l'incendie de la ville à cette époque ; ils firent au contraire ce qu'ils purent, pour conserver assez de maisons pour se loger.

Les Russes voulurent le 3 août, aller à Linköping, qui est à quatre milles (10 à 12 lieues de

poste), mais ils trouvèrent à un mille de Norrköping une bonne femme, qui leur fit tant de peur par ses contes, qu'ils retournèrent et firent voile le même jour (*).

J'eus le plaisir de saluer à Norrköping le docteur Vestering, dont le savoir lui a acquis une célébrité méritée parmi ses compatriotes. Il a des collections précieuses d'histoire naturelle; depuis plusieurs années, il s'est occupé à tirer des couleurs des mousses nombreuses, que produit la Suède; presque toutes, lui en ont fourni de plus ou moins belles. Comme je l'ai dit, les échantillons que l'on montre à Upsal, viennent de lui. Je présume que lorsque la chimie aura fait plus de progrès, on parviendra à tirer des couleurs de tous les végétaux connus.

Je fus de nouveau faire une visite au baron de Geer à Finspông, et après un ou deux jours je me rendis à Stafsiö chez madame la baronne d'Örnsköld, qui voulut bien me donner l'hospitalité pendant quelques jours. La fonderie de Stafsiö est à présent la plus active de Suède; on y fond chaque jour, pendant l'été, un grand canon. Les procédés du moule en terre, mais sur-tout

(*) La bonne femme dit aux Russes, que la flotte anglaise était dans le golphe de Bothnie, et que 20,000 Suédois étaient en marche pour couper leur retraite.

les différentes manières de forer, sont très-intéressantes. La manière ordinaire en France, est de forer le canon horizontalement ; on le fore encore perpendiculairement à Stafsiö ; cette manière est beaucoup plus expéditive, mais n'est peut-être pas aussi sûre.

Je repassai ensuite sur le terrain que j'avais parcouru deux ans avant, et je rentrai enfin dans Stockholm par le sud, après en être sorti par le nord depuis dix-huit mois. Tout était à-peu-près dans l'état où je l'avais laissé, à l'air grondeur près, que ce maudit *skatte* de la diète de Norköping donnait à toutes les figures.

Je vis le roi faire l'inauguration de l'obélisque que Gustave IV avait résolu d'élever à l'honneur de la fidélité des bourgeois de Stockholm, dans la dernière guerre avec la Russie. Les frais ont été entièrement prélevés sur les dépouilles de la glorieuse bataille de *Swine-Sund* (*), qui amena la paix. Gustave III y commandait en personne, et ce fut sa part de prise qu'il destina à cet usage.

Sa Majesté daigna me permettre de lui faire

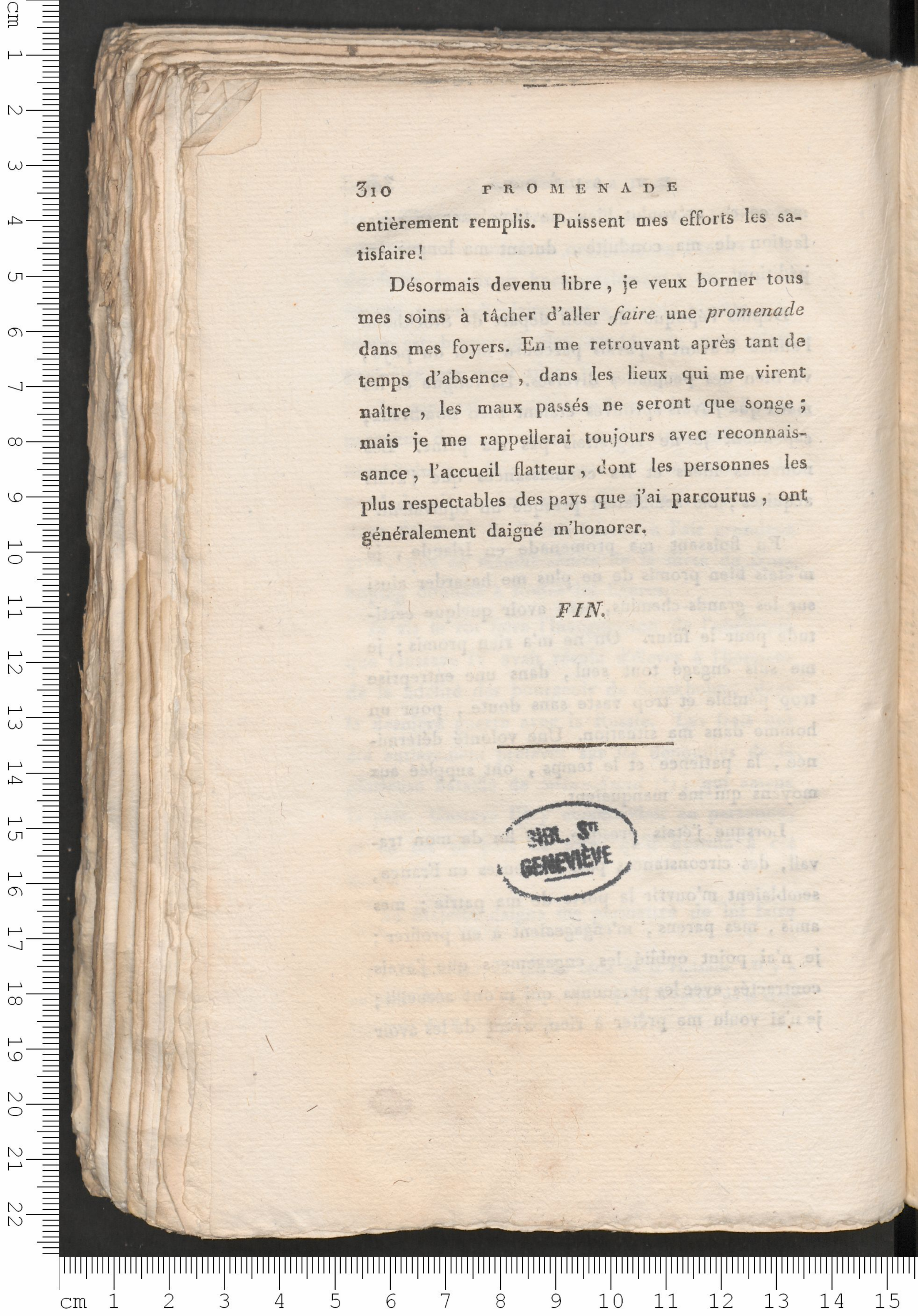
(*) *Swine-Sund* est sur les côtes de la Finlande. Il y a un autre détroit de ce nom, qui sépare la Suède de la Norvège près de Frédérickshald.

ma cour, et voulut bien me témoigner sa satisfaction de ma conduite, durant ma longue expédition.

Depuis l'époque de mon départ de Stockholm l'année d'avant, j'avais parcouru bien du pays, vu bien des peuplades diverses. La fatigue et les maux que j'avais éprouvés étaient bien nombreux; cependant je ne regrettais pas ma peine. Les nouvelles idées et les connaissances que j'avais acquises, me semblaient presque un équivalent.

En finissant ma promenade en Irlande, je m'étais bien promis de ne plus me hasarder ainsi sur les grands-chemins, sans avoir quelque certitude pour le futur. On ne m'a rien promis; je me suis engagé tout seul, dans une entreprise trop pénible et trop vaste sans doute, pour un homme dans ma situation. Une volonté déterminée, la patience et le temps, ont suppléé aux moyens qui me manquaient.

Lorsque j'étais presque à la fin de mon travail, des circonstances plus heureuses en France, semblaient m'ouvrir la porte de ma patrie; mes amis, mes parens, m'engageaient à en profiter; je n'ai point oublié les engagemens que j'avais contractés avec les personnes qui m'ont accueilli; je n'ai voulu me prêter à rien, avant de les avoir



entièrement remplis. Puissent mes efforts les satisfaire!

Désormais devenu libre, je veux borner tous mes soins à tâcher d'aller *faire* une *promenade* dans mes foyers. En me retrouvant après tant de temps d'absence, dans les lieux qui me virent naître, les maux passés ne seront que songe; mais je me rappellerai toujours avec reconnaissance, l'accueil flatteur, dont les personnes les plus respectables des pays que j'ai parcourus, ont généralement daigné m'honorer.

FIN.

